N° 483 — Tome CXXVIII 1er Août 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

JEAN ALAZARD, HENRI ALBERT, HENRY-D. DAVRAY, GUSTAVE FUSS-AMORÉ,
GILBERT DE VOISINS, CHARLES-HENRY HIRSCH, ARTHUR LANGFORS,
AUGUSTE MARGUILLIER, JEAN MARNOLD, RENÉ MARTINEAU,
CHARLES MERKI, PAUL MORISSE, PÉLADAN, ERNEST RAYNAUD,
LE RÉGISSEUR, ANDRÉ ROUVEYRE, ANDRÉ SPIRE, GUSTAVE-LOUIS TAUTAIN.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

—

N° 483. — 1er AOUT 1918

Gustave-Louis Tautain....	*Péladan*.....	385
Arthur Langfors.....	*La Révolution rouge en Finlande (Janvier-Mai 1918)*.....	399
André Spire.....	*A la Nation juive* : poème.....	414
André Rouveyre.....	*Visages* (2e série), *XXI. André Spire*.....	417
René Martineau.....	*Léon Bloy à Lagny*.....	418
Gilbert de Voisins.....	*Images de Quelques-uns*.....	432
Ernest Raynaud.....	*La Préfecture de Police*.....	439
Péladan.....	*Les Dévotes d'Avignon*, roman (I-II)...	475

REVUE DE LA QUINZAINE

Charles Merki.....	*Archéologie. Voyages*.....	500
Charles-Henry Hirsch....	*Les Revues*.....	504
Le Régisseur.....	*Le Théâtre au front*.....	512
Jean Marnold.....	*Musique*.....	514
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*.....	521
Henry-D. Davray.....	*Lettres anglaises*.....	526
Divers.....	*Ouvrages sur la guerre actuelle*.....	529
Divers.....	*A l'Etranger* :	
	Allemagne (Henri Albert).....	542
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré).....	547
	Finlande (A. L.).....	551
	Italie (Jean Alazard).....	554
	A travers la Presse (Paul Morisse).	559
Mercure.....	*Publications récentes*.....	564
—	*Échos*.....	565

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

PÉLADAN

Je suis l'Empire à la fin de la décadence,
Qui regarde passer les grands Barbares blancs
En composant des acrostiches indolents
D'un style d'or où la langueur du soleil danse.

VERLAINE.

La mort, en passant sur un visage, ne le fixe jamais en attitude imprévue. Les traits insolites, elle les disperse. Les flammes qui, sans cesse recomposées, brûlaient cette figure que le caprice ne se lassa point de sculpter dans une éphémère cire, elle les éteint. Et du poète elle ne tolère, pour la transmettre à l'avenir, qu'une image arbitraire dont, ignorante ou paresseuse, la critique renonce ensuite à détendre la trop commode stylisation. C'est ainsi que de Péladan elle voudrait ne nous laisser connaître que le Grand-Maître de la Rose ✠ Croix Catholique. Du plus fécond labeur et du plus encyclopédique, nous ne retiendrions qu'un épisode, éclatant sans doute comme la flambée d'un bûcher passionnel, mais qui vite fut cendres. Et, selon les délires de nos sectes et les étroitesses de nos cénacles, nous prononcerions quelques-unes de ces imprudentes paroles dont nous sommes, pour l'éloge ou le blâme, trop aisément prodigues. On luttera ici contre la mort. Le portrait conventionnel qu'elle nous veut imposer, nous le lui abandonnons. Et, libres enfin, nous tenterons de découvrir un Péladan varié, docile aux suggestions de son siècle, soumis à des influences mobiles dont nous déterminerons parfois et la nature et la portée. Nous montrerons que son œuvre, grandiose en son dessein, mais de souffle inégal, ne pouvait être conçue qu'en une époque fiévreuse, désordon-

née, où il fallut forcer sa voix pour la faire entendre et capter trop de modes pour survivre à des journées qui, l'une après l'une, apportaient à nos snobismes de nouveaux motifs d'inconstance intellectuelle. Négligeant, pour aujourd'hui, en Péladan le mage, le dramaturge et le critique d'art, dont l'étude, loin d'ailleurs de les infirmer, fortifierait nos conclusions, nous discernerons au travers des vingt-cinq volumes du romancier la fuite de courants esthétiques et politiques contradictoires, et point toujours successifs. Puis nous marquerons dans quelle mesure cette œuvre, qu'en fin de compte nous aimons, semble devoir témoigner en faveur d'un écrivain qui, de son vivant, ne rencontra point la justice, parce qu'il en manqua lui-même trop souvent, ni la gloire, parce qu'il lui advint parfois de la confondre avec la réputation.

I

Péladan n'a point eu de biographe (1). Nous savons cependant qu'il naquit à Lyon le 28 mars 1859, de parents nîmois. Son père, que des folliculaires ont maintes fois tenté de rendre ridicule, compte au nombre des nobles figures catholiques du dix-neuvième siècle. Il avait d'Aurevilly les convictions violentes. Et, d'une de ces orthodoxies qui trouvent hérétique la piété même des papes, il se refusa toujours à séparer la religion de la politique. Monarchiste et catholique, féal du roi parce que soucieux de voir son Eglise plus vite triompher des chapelles dissidentes, moins préoccupé d'art que de logique, éloquent plutôt que poète, Adrien Péladan transmit à ses deux fils une foi qui ne transige pas. Et l'on peut croire aussi qu'il leur mit en l'esprit ce tourment d'absolu qui jeta l'un au dédale de la Gnôse, tandis qu'il précipitait l'autre au rêve d'instaurer sur le monde la domination pacifiste de Rome. Quoi qu'il en soit, lorsqu'en 1882 Joséphin Péladan se fixa à

(1) On ne saurait, en effet, considérer comme tel M. René-Georges Aubrun qui, en 1904, publia chez l'éditeur Sansot un opuscule d'agréable lecture, mais qui n'élucidait aucun des problèmes posés par « l'œuvre péladane ». Quelques trop brèves mais térébrantes pages de M. Fernand Divoire dans *Faut-il devenir Mage?*; un beau chapitre équitable de M. J. Ernest-Charles dans *le Théâtre des poètes*; deux études de Gabriel Boissy publiées par le *Mercure de France* en 1903 et 1904; un article de Maurice Beaubourg sur la *Prométhéide*, des paragraphes épars dus aux plumes de Jean Jaurès, Maurice Bazalgette, Paul Flat, Robert de Flers, Anatole France, Téodor de Wyzéwa, Barrès, Jules Bois, Emile Michelet et Stanislas de Guaita contiennent l'essentiel des jugements énoncés, en trente-cinq ans de vie littéraire, sur Joséphin Péladan.

'aris, Arsène Houssaye et Jean Alboize que, tout aussitôt, il pprocha, virent venir à eux un jeune homme de vastes ambi-ions, abondant en paroles, et dont l'imagination se plaisait revivre les diverses stases d'un voyage récent à travers Italie.

M. Victor-Emile Michelet, que l'on a toujours profit à con-ulter sur les derniers maîtres romantiques, assure qu'Arsène Houssaye persuada le jeune Péladan d'écrire une *Histoire et égende de Marion de l'Orme*. Et Péladan lui-même, dans la préface d'un livre de jeunesse (1), semble confirmer cette in-lication. Ne la négligeons pas. Car elle témoigne de la perspica-ité d'Arsène Houssaye, apercevant, sous le jupitérien dont Péladan aimait à se donner l'apparence, le vénusiaque qu'il fut effectivement. Ceux qui naquirent sous le signe de Vénus, d'a-voir respiré trop de parfums en gardent toujours un vertige. Ils vont à la femme comme à eux-mêmes et, s'ils tentent le Grand'Œuvre, c'est par elle qu'ils seront vaincus. Leur esprit ne construit pas, mais il imagine. Leur intelligence ne définit pas, mais elle se passionne. Leur sensibilité est rapide, prompte, accessible à la haine, parce qu'elle n'est commandée que par l'amour. S'ils marchent, ils quêtent l'opinion et qu'importe qu'elle leur soit hostile, pourvu qu'elle s'affirme. Leur héros n'est pas le guerrier, mais l'ascète ou le mage. L'homme de volonté les enivre; et qu'il soit chaste, ils n'auront de cesse qu'ils ne l'aient entraîné dans le sabbat fragrant où ils mènent leurs danses. Romanciers, ils se nomment Péladan ou d'Annunzio; philosophes, Abailard ou Basilide; poètes, Jou-net ou van Lerberghe. De fait, Péladan avait l'esprit peu mâle. Il choyait la pensée comme une femme l'homme. Et ce fut obéir à son platonisme comme à son essentielle féminéité que de chercher l'Idée à travers les idées, ainsi que telle ou telle à travers cent amants l'Amour qui se dérobe. Là, peut-être, apparaît le vice de cet initiateur qui fut accueillant plus que puissant, décevant plutôt que confortant. Nul plus que lui n'é-tait doué pour conduire, par delà les cinquante portes de lumière, les hommes de son temps jusqu'au seuil de la vie esthé-tique et morale. Mais malheur à celui que Vénus a marqué de son signe, quand l'orgueil obscurcit son regard. Il ne sait plus fier son amour à qui l'a mérité. Et le voici réduit à n'être plus,

(1) *Femmes honnêtes*, 1888, chez Camille Dalou.

après avoir manqué devenir mage, qu'un *professeur de coquetterie morale.*

Donc Péladan, sur le conseil d'Arsène Houssaye, publia, en 1882, aux éditions de l'*Artiste*, une *Histoire et légende de Marion de l'Orme*, dont il n'y aurait pas lieu de signaler l'existence si elle n'attestait déjà, chez l'auteur d'*Istar*, ce goût du gynécée qu'il ne renonça plus. Peut-être aussi conviendrait-il de noter avec quelle sympathie l'écrivain s'y exprime sur le théâtre romantique. Vers 1880, la scène française n'était guère occupée que par Scribe et Dumas, et Labiche et Sardou, tandis que le roman portait, sous des pseudonymes variés, les seules signatures de Goncourt et Zola. Catholique et, comme son père, enclin à l'opposition, Péladan ne pouvait, parisien de récente date, aller vers les naturalistes et les vaudevillistes. Les uns, au regard d'un artiste ébloui encore par les fresques des Loges et mélancolique d'avoir, à Sainte-Marie-des-Grâces, contemplé les ruines du Cenacolo, devaient paraître misérables, étant riches du seul métal qu'aucune alchimie ne saurait transmuter en or mystérieux, je veux dire celui-là même qui sort, à l'effigie d'une République en bonnet phrygien, des laminoirs de la Monnaie. Les autres, d'études médicales mal entreprises, avaient conservé des prétentions dont eût sans doute souri une philosophie plus avertie, mais à l'égard desquelles il était alors de mauvais ton de s'affirmer sceptique. Auguste Comte et Renan n'avaient qu'imparfaitement libéré les esprits. Faussée dans sa signification sitôt que proférée, leur leçon avait engendré des fanatismes. Et, sous l'ironie de Sylvestre Bonnard, à peine sentait-on se dessiner une réaction contre les certitudes conjuguées de M. Berthelot et d'Elisée Reclus. La situation politique était chargée de foudre. Dès 1880, Jules Guesde avait, au Congrès socialiste du Havre, proclamé contre Benoit Malon le principe de la « lutte des classes », et dénoncé le cynisme de ces militants radicaux oublieux des promesses par eux consenties à un prolétariat dont, chaque jour, s'accroissent les souffrances. Kropotkine, Rochefort, Vallès et Lafargue préparent l'agitation qui, plus tard, armera le bras de Ravachol. Les ministères succèdent aux ministères. D'inavouables trafics s'élaborent dans les couloirs du Parlement. Et sur toutes ces turpitudes flotte encore, inquiétant et qui frôle, le souvenir de nos désastres de 1870.

On comprend le découragement qui, un instant, courba la jeunesse. Le mot de décadence vint sans doute à bien des lèvres. Et M. Paul Bourget, qui venait de publier le premier tome de ses *Essais de psychologie contemporaine* (1883), n'eut aucun mal à faire accepter ses analyses, d'une si subtile concision et qui, parmi des éclairs de scalpel, débridaient d'obscurs abcès. Il n'était pas jusqu'aux survivants du romantisme dont l'attitude ne dût confirmer Péladan dans ses impressions. Renonçant aux luttes politiques pour ne plus défendre que son art et sa foi, mû d'autre part par une imagination plus satanique que chrétienne, Barbey d'Aurevilly apparaissait tel qu'un vieillard épouvanté des mille méchants tours que lui jouait le diable. Banville, ignorant de la chose publique, songeait à son *Socrate*. Et sous la double égide de Leconte de Lisle et de Stéphane Mallarmé quelques jeunes gens, qui devaient s'intituler les uns parnassiens, les autres symbolistes, s'évadaient d'un présent sans gloire vers les paradis mythologiques. Pour l'observateur superficiel d'étranges analogies semblèrent nouer les destinées de la France contemporaine à celles de Byzance dissertant théologie sous le bélier des Barbares. Il ne restait qu'à mourir. Mais pourquoi donc ne pensions-nous pas à mourir en beauté? — « Ohé! les races latines! » (1), s'écria Péladan, et ce fut à ce néronisme intellectuel qu'il nous voulut convier. *Qualis artifex pereo!* disait l'autre. Mais le pouvions-nous même répéter avec lui? Et que ne songions-nous à nous hâter, avant l'invasion slavo-mongole, de préparer cette œuvre ultime qui, d'admiration devant tant de magnificence spirituelle, agenouillerait un instant les barbares?

On s'est montré sévère pour ces vues historiques. Et que plus de cent ouvrages aient été rédigés pour les corroborer apparut à quelques-uns d'une excessive inconséquence. Cependant, — et encore que Péladan ne m'ait fait agréer aucune de ses thèses, — je plains ceux qui n'en éprouvèrent la fastueuse ardeur. Qu'on veuille bien admettre que Renan avait eu pour maître le comte de Gobineau, et qu'une société d'où s'allait essorer l'aventure panamiste ne pouvait provoquer que des colères. Sans doute Barrès et Paul Adam ne s'y trompèrent pas. Et ils firent confiance à ce peuple qui, en appelant au soldat, se sonnait à lui-même la diane. Mais voici encore où il faut distin-

(1) *Le Vice suprême*, pp. 216, 220 et en épigraphe au volume.

guer. Barrès et Paul Adam étaient venus à la vie sociale d'un élan plus libre que leur confrère. Ils avaient subi la discipline positiviste et n'étaient déracinés de nulle de nos provinces. Péladan, au contraire, les méthodes catholiques l'avaient arraché au sol de sa patrie pour le piéter sur la terre idéale où la mort n'eut point la peine de le conduire. Barrès marchait dans les sentiers du relatif, Péladan cheminait parmi les vastitudes de l'Absolu. Quand Barrès nous parle de la France, nous l'entendons incontinent, au lieu que Péladan, pour nous entretenir d'elle, gardait toujours je ne sais quel air pérégrin. Il nous venait tout droit de la cité de Dieu. Et parlez-lui de Michel-Ange, si vous voulez qu'il vous réponde, mais non du peuple ou du bourgeois, qui sont de la canaille.

Nos œuvres sont commandées par la structure de notre esprit et celle-ci par notre éducation. Or la culture de Péladan, esthétique exclusivement et mystique, l'avait dénationalisé. Antipatriote, — Dieu a-t-il une patrie et, sinon, pourquoi ses fils en éliraient-ils une ? — antimilitariste, — comment les membres du même corps mystique se peuvent-ils entredéchirer ? — Péladan le fut logiquement. Et pour expliquer sa pensée point n'est besoin de recourir, comme on l'a parfois fait, à des insinuations que, pour ma part, je repousse avec mépris. Mais, à la vérité, Péladan peut être considéré comme ayant fait partie de ce conclave en Sirius où siégèrent également Han Ryner et Tolstoï (1).

II

L'édition originale du *Vice suprême* sortit, en 1885, des presses de la *Librairie des Auteurs modernes*. On n'a point oublié de quel retentissant article Barbey d'Aurevilly la salua dans *le Constitutionnel*. Pour si justement avare de louanges qu'il ait toujours été, le vieil Aurevilly n'avait pu lire *le Vice suprême* sans se reconnaître à travers l'inquiétant disciple qui venait de lui être donné. Et l'on sait du reste que nos maîtres ne nous encouragent guère que dans la mesure où ils soupçonnent en nous leur postérité intellectuelle. A cet égard, les pages d'Aurevilly apparaissent singulièrement clairvoyantes.

(1) Est-il nécessaire d'ajouter que les doctrines de Péladan ne l'empêchèrent point la guerre survenue, de condamner les méthodes allemandes en trois volumes dont deux méritent d'être relus ?

Satisfait de la mise en œuvre romanesque du volume, le critique doute par contre de l'orthodoxie, sinon actuelle, du moins future, du mage Mérodack. Mais comme notre point de vue ne saurait être le même que celui d'Aurevilly, on nous permettra d'écrire, en contradiction avec l'opinion courante, que le *Vice suprême* n'est de Péladan ni l'ouvrage le plus original, ni le mieux construit en vue de la durée. Il est des possédés en art comme en mystique. Et tout l'effort du juge doit viser à l'exorcisme. Le romancier du *Vice suprême*, ce n'est pas sa langue qu'il parle, mais après de tragiques tentatives pour dire, en des mots adéquats, sous quel angle il devine la face du mystère, c'est la phrase d'un autre qu'il profère. Il cherche sa voie, et quand il croit l'avoir découverte, le voici qui, de nouveau, s'égare dans des sentes frayées. Il écrit comme Aurevilly et ce battement de métalliques ailes qui, parfois, dans les espaces où nous mène la pensée de Mérodack, fait vibrer l'atmosphère de sonorités toutes pareilles à celles d'une salle d'armes, ce n'est pas dans l'astral péladanien qu'il frémit, mais dans le satanique ciel ouvert comme un dôme de soufre sur *le Prêtre marié*.

Possédé d'Aurevilly, Péladan le demeurera jusqu'en 1886. Et *Curieuse* commence sa libération qu'achèveront *A Coeur Perdu* et *Istar* (1).

Le roman de synthèse, tel que le comprirent, après Balzac et Flaubert, Louis Bertrand et Paul Adam, l'auteur de *Typhonia* n'avait, pour le composer, aucun des dons exigibles. Mais il en possédait d'autres qui, dans un différent domaine, le devaient servir. Du romancier syncrétiste nous requérons, en effet, qu'il nous convie à des spectacles représentatifs, et c'est de son objectivité que nous lui savons gré. S'il veut écrire une épopée, nous lui demandons, comme à Paul Adam, de chanter l'incarnation des Idées-mères dans les gestes divers des races, des nations et des temps. Le combat des Forces obscures contre l'Idéal entrevu, la poussée des serviteurs de celui-ci par la cause même qu'ils défendent, les victoires de l'Idée surgissant de ses défaites partielles et imposant son

(1) Les deux séries de *Femmes Honnêtes*, respectivement publiées en 1885 et 1888, constituent de si médiocres apports à l'œuvre péladane qu'elles ne figurent pas dans la bibliographie de leur auteur, non plus que le *Livre du Désir* (1885) et *Mélusine* (1903).

signe à de nouvelles troupes ralliées, voilà-t-il pas les motifs d'une hautaine littérature ? Et l'on peut dire que Paul Adam a rajeuni l'épopée en lui donnant pour support le seul merveilleux que nous puissions aujourd'hui concevoir. De même, M. Marcel Barrière définissant à travers les temps et jusque dans les pénombres de l'antéhistoire le destin d'un Idéal politique et social. Louis Bertrand, au contraire, insoucieux d'épopée, aboutit à la synthèse par les stricts moyens du roman à la Flaubert. Peu de personnages, mais qu'ils soient chargés d'une vie dont le principe échappe à leur auteur et dont les fins ne sauraient plus être modifiées selon son caprice. Qu'ils commandent leur démarche après avoir été eux-mêmes aimantés par leurs ascendants, leurs livres, leurs intérêts et leur foi. Qu'ils entraînent dans leur orbe les êtres plus faibles dont ils constituent le déterminisme. Et que, de nécessités en nécessités, ils cascadent ainsi jusqu'à l'accomplissement de leur cycle mental ou passionnel. Des deux méthodes qui vivifièrent le roman de synthèse, Péladan n'adopta précisément aucune. Certes j'aperçois bien, derrière les pages du *Vice suprême*, le dessein de prolonger *La Comédie humaine*. Mais, de tempérament trop exclusivement lyrique, Péladan ne s'y pouvait longtemps conformer. D'autre part, ce méridional avait l'imagination bondissante et amplificatrice. Il était éloquent et répugnait à brimer son déconcertant génie. Son intelligence, qu'il dispersait volontiers, lui découvrit plusieurs sources de lyrisme. Hélas ! tout à l'ivresse de s'y plonger, il ne pensa point à les capter.

L'œuvre considérable de Péladan, un bovarysme la dirige. Ce vénusiaque se crut jupitérien. Lyrique, il entendit philosopher. Et dans son art même circule un double courant, dont l'un le voudrait ramener à ses premières ambitions constructives tandis que l'autre le rejette à toujours plus de frénésie. Par réaction contre ses contemporains, Péladan forma le projet de restaurer, au profit des meilleurs d'entre eux, les sciences autrefois cultivées dans les sanctuaires d'Orient. D'une part, sept traités groupés sous le surtitre d'*Amphithéâtre des Sciences Mortes*, d'autre part les romans de l'éthopée, comme l'avers et le revers de la même médaille. La science confirmée par la vie. La vérité prouvée par l'erreur. Mais, constamment trahi par sa propension à l'éloquence, par cette appétence d'é-

motion, par cette fringale de troubles parfums que Vénus départit à ses élus, Péladan multiplie les démonstrations, brouille les données du problème, ajoute les propos ingénieux aux propos véhéments, les tapisseries de légende aux peintures de mœurs, et ne nous convainc de rien hors de l'insolent prestige de son talent.

Il compose les deux premiers septénaires de son cycle romanesque, et croit avoir établi son plan avec rigueur. Pourtant, *Istar*, *Typhonia* et *L'Androgyne* eussent dû, en logique pure, ne former qu'un seul roman dont ce dernier, allégé dans d'importantes proportions, fournirait le chapitre initial, *Istar* et *Typhonia*, remaniés et simplifiés, le corps et la fin. De même, pour *Curieuse* et la *Gynandre*. Et quant au *Dernier Bourbon*, ce roman manqué n'eût-il pu prêter au *Vice suprême* quelques scènes d'exposition ?

Il s'y faut résigner. Péladan est un orateur lyrique aux discours duquel fait le plus souvent défaut cette fière ordonnance qui marque les oraisons les plus vainement pompeuses de Bossuet. Mais que ce vénusiaque baisse un peu le ton. Que cet orateur devienne un causeur. Et voici qu'entre cent nuances délicates jusqu'à l'évanescence ou qui se précisent un moment avant de se déformer et de se transformer, Péladan conduit cette merveille du roman d'art qui s'intitule *Modestie et Vanité* (1). Nulle action, ou presque. Des sentiments ténus, et les uns aux autres liés, à travers une atmosphère hyaline, par d'imprévus fils de la Vierge. Des confessions, des confidences, des prières, filigranées d'une musique de harpe. Et le livre est, dans ma bibliothèque, tout près des *Chevaux de Diomède*.

III

C'est au mois de juillet 1888 qu'en compagnie de William Ritter, Péladan fit le voyage de Bayreuth. Je me suis souvent demandé s'il convenait, sur nos tablettes, d'inscrire comme faste cet événement ou comme néfaste. Le problème est de conséquence. Et de sa solution dépend le jugement que nous formulerons sur la plupart des romans qui s'échelonnent entre *Istar* et *La vertu suprême*. On se souvient qu'ils affectent volontiers la forme symphonique. Leur composition, hors de toute abstraite logique, obéit à ces rythmes qui, aux concerts dominicaux, con-

(1) 1 vol., *Mercure de France*, 1902.

trebattent l'esprit de toutes les hydres de l'instinct. Les talents secs, la méthode wagnérienne les doit féconder. Par son invite à forcer les cadres de l'habituelle expression il n'est point rare qu'elle provoque le désarroi dans des cerveaux trop calmes. A la faveur des éclats de foudre qui traversent alors ces tempêtes opportunes, elle ramène à la face des eaux tels trésors endormis dans la vase depuis que Rome, peut-être, devenue trop puissante crut pouvoir contemner les délires sacrés. Mais les sensibilités forcenées, les génies outranciers, Wagner ne risque-t-il de les tant ébranler que leurs gestes, désormais, échapperont au contrôle de l'esprit ? Certes. Et des regrets nous poignent quand nous distinguons, tout au long de la *Victoire du Mari*, les débris d'un talent effrité par le flux wagnérien. Parfois cependant les thèmes musicaux favorisèrent Péladan, mais plutôt les pittoresques ou les descriptifs que les allégoriques. Il n'y a guère alors que coïncidence des sujets traités : et si le littérateur dédie son culte aux dieux du symphoniste, il n'importe. Le sol leur est commun sur lequel ils se meuvent. Et rien de plus naturel que d'entendre l'écrivain se souvenir, pour dire le pleur impersonnel des vagues océanes, des leit-motivs d'un musicien. S'inspirant du *Vaisseau fantôme* pour composer *Un cœur en peine*, Péladan ajoute simplement à son orchestre un instrument nouveau et ne compromet point l'harmonie de son œuvre. C'est bien de la mer qu'il s'agit ici. Et il n'aura garde de l'oublier. Qu'au contraire, pour exprimer des idées qui ne lui fournissent l'appui d'aucun garde-fou, il emprunte à Wagner des thèmes qu'il transpose au mode littéraire, aussitôt il nous afflige. Sa pensée tourne à vide et son lyrisme, ne sachant où terrir, divague en l'irréel comme un oiseau blessé.

C'est, au fond, la toujours neuve question de l'irréductibilité dès symboles esthétiques que nous retrouvons ici. Et Péladan qui reprocha souvent aux peintres contemporains leur conception littéraire du tableau, n'eût-il dû s'apercevoir que les dangers sont les mêmes qui menacent le peintre-littérateur et le romancier symphoniste ? Il y a une mesure à garder. Les arts s'enrichissent les uns par les autres. Mais il n'est point douteux qu'ils se peuvent entrenuire. Et ce sont les écrivains d'intelligence lucide qui, le plus aisément, se tirent de l'aventure. L'ascèse est nécessaire à l'artiste comme au candidat à la sainteté, et l'ouvrier du Beau, entre midi et deux heures, con-

naît les mêmes vertiges que le moine claustré dans sa cellule entre la cruche vide et l'ironique crucifix. Il aspire d'ailleurs aux mêmes triomphes et ses renoncements ne sont que voies d'accès à l'hypermonde. Péladan, qui fut tissu de paradoxes, préconisa le sacrifice en mystique et même en érotique, et n'en parut point, en esthétique, comprendre la nécessité. C'est à cette intime contradiction qu'achoppe en définitive son labeur. Je n'ose concevoir ce qu'eût été l'œuvre péladane si, contraignant son torrentueux génie, l'auteur de *Pereat* eût accepté d'accroître son effort de toute l'intensité d'une puissance fermement maintenue.

C'est à Barrès peut-être que Péladan eût pu le plus aisément ressembler. L'un et l'autre, leur phrase vient de Chateaubriand. Mais Barrès, de la lecture de Benjamin Constant et d'Ignace de Loyola, de l'étude des théoriciens socialistes et de M. Renan, de la fréquentation de Taine et d'Auguste Comte, a rapporté cette volonté de contenir le vaste rythme romantique dans des limites toujours plus resserrées. Les flancs rocheux de la montagne, le gave, dans sa fuite, les fait sonner comme le vent à l'aurore la statue de Memnon. Car il doit, dans le sommeil de leur granit, s'ouvrir un sonore passage. Ainsi fait Barrès qui s'applique à multiplier les résistances devant le déroulement de sa période. Avec un minimum de fatigue oratoire, mais avec la complicité d'une matière obéissant à sa jussion, il obtient les plus lointains effets. Péladan, au contraire, pour se faire entendre, doit gaspiller ses meilleures forces, ayant négligé de se ménager les obstacles indispensables. Il court où le dirige sa tentation momentanée. Et parfois il s'arrête, essoufflé, comme un fleuve sorti de son lit s'étale en marécage. La volonté, l'esprit critique, la conscience, dites le nom que vous voudrez, voilà ce qui, trop souvent, fit défaut à l'artiste insuffisamment industrieux qu'était Péladan.

Ayant tôt débuté dans les lettres, Barrès et Péladan nous ont tenus au courant de leurs progrès spirituels. Nous connaissons leurs lectures et savons leurs réactions mentales en face des idées et des événements de leur temps. On ne remarquera donc pas sans profit que Barrès, poursuivant avec une prudente méthode, dont l'ironie et l'apparent épicurisme dissimulaient à peine les trop vives arêtes, la culture de son moi, n'a jamais considéré ses maîtres que comme des intercesseurs

auprès de lui-même. Il ne s'abandonne pas à eux, il les utilise. Il quête leurs conseils, et leur tire sa révérence. Pour dire vrai, il n'a point le sens religieux, mais, à un degré rare, le sens de la vie immédiate. Voyez maintenant Péladan, aussi curieux pourtant que Barrès de se connaître par le moyen d'utiles comparaisons : il s'agenouille devant ses initiateurs et, dans l'extase, se perd en eux. Ce qu'il avait d'abord conçu comme moyen devient but. Et l'intercesseur un dieu. Faillite encore de la volonté et qui rend compte exactement de la distance qui sépare *Comment on devient mage* des trois traités barrésiens. Ajoutez qu'il ne sied pas seulement de convier le futur épopte à l'effort individualiste, mais qu'il faudrait aussi lui proposer des fins acceptables. Faute de quoi la culture du moi devient simple exercice d'athlétisme mental. La personnalité ne se doit conquérir que pour se mieux donner. Et Barrès le comprit qui, dès *Un homme libre*, rechercha les racines de son moi dans la terre de ses pères. Plus tard aussi, en 1904, écrivant *Pérégrine et Pérégrin* (1) avec l'amertume d'avoir voué sa vie à un idéal reconnu incomplet, Péladan dira : « Le Mage n'est que le plus merveilleux des vers à soie ; il file le cocon de sa personnalité, et le mystère ineffable réside à se dépersonnaliser, à devenir chose de Dieu (2). » Mais alors plus n'est besoin d'art, et la vie sociale elle-même disparaît ! C'est dans la cité de Dieu que Péladan nous mène encore à sa suite. Et qu'il est donc mélancolique cette ultime aveu d'impuissance d'un artiste déçu,

ennuyé de sa légende, avide d'ombre, conscient de ses fautes, mettant ses soins à ne plus paraître qu'un homme de lettres, puisqu'il n'avait su faire que des livres (3) !...

IV

Pourtant, s'il entre une part de justice dans les décisions de la postérité, le nom de Péladan ne mourra pas. Le grand public se souviendra que l'auteur du *Vice suprême* écrivit deux chefs d'œuvre : son roman de *Modestie et Vanité* et sa trilogie dramatique de *Promothées*. Les artistes, ses pairs, reliront ses autres livres et y trouveront souvent à admirer. Péla-

(1) Un vol., *Mercure de France*, 1904.
(2) *Op. cit.*, p. 331.
(3) *Pérégrine et Pérégrin*, p. 9.

dan avait, en effet, plus que du talent, une manière de génie pressé, bruyant, soleilleux et lyrique. C'est à cette catégorie d'écrivains que la critique se montre le plus sévère. Et moi-même qui l'aimais, c'est à peine si j'ai su concilier le devoir d'être franc jusqu'au blâme avec le respect d'une mémoire qui m'est autant qu'à quiconque chère. Les jeunes gens de ce temps demanderont à Péladan de leur enseigner le dédain des succès faciles, la fidélité à soi-même et à ses dieux, et aussi — il faut bien le dire, et il me semble que Péladan ne m'eût pas conseillé le silence — avec quelle méfiance il faut considérer ses propres dons, avec quelle rigueur il les faut émonder. Les peintres novateurs qui ne lui pardonnèrent pas son hostilité à leur endroit auront eux-mêmes intérêt à méditer les altières leçons de l'*Art ochlocratique*. Ils reconnaîtront que l'homme qui les professa n'ignorait rien de leur art, avait parcouru les salles de tous les musées européens, et plus qu'eux-mêmes savait le secret des hauts maîtres. Son misonéisme, ils l'excuseront comme un hommage rendu à la beauté passée dont ils ne songent à nier ni l'éclat ni le rayonnement. Les symbolistes n'oublieront pas que Péladan les précéda quelque peu dans la voie qu'ils suivirent. Ils se rappelleront en souriant le temps où leur précurseur, ne pouvant écrire d'Adar qu'il pense, affirmait qu'il cogite. Ils approuveront ses recherches d'écriture, son goût des significations incertaines, son vœu d'ajouter à l'évidence le mystérieux prolongement de l'isiaque vérité. Les occultistes aimeront que Péladan les ait autorisés à révéler une partie de leurs secrets. Les critiques salueront son indépendance, car elle fut rare, et Debussy lui-même dut écrire un article pour louer Puccini. Les amis de Péladan, enfin, ses disciples, ses commentateurs, ses exégètes veilleront à l'intégrité de sa gloire. Ils rechercheront dans la centaine de volumes que leur maître a laissés le nombre des anticipations esthétiques qui furent par lui formulées. Ils prouveront que le salon de la Rose ✠ Croix eut sur l'évolution de la peinture française une notable influence. Ils compareront telles œuvres de Gabriele d'Annunzio avec telles autres de Péladan, et en tireront les conclusions les moins prévues (1). Ils découvriront dans *Typhonia*

(1) Enrico Thovez, *I fondo segretti del signor d'Annunzio* (Gazetta letteraria, 18 janvier 1896), et Georges Izambart, *Le plagiat en 1895* (Revue bleue, 15 février 1896).

et le *Dernier Bourbon* des analyses qui tantôt annonceront le *Manuel de Déification* et tantôt le *Bourg régénéré*. Ils démontreront que Péladan avait, avant même que fussent, par les soins de M. Henri Albert, traduites les œuvres complètes de Nietzsche, proposé une morale que Zarathoustra n'a point condamnée. Ils indiqueront que les drames de Péladan contribuèrent à ce retour du goût public vers la tragédie dont furent marquées les années qui précédèrent la guerre. Ils établiront qu'il n'est point d'idées que Péladan n'ait émises, accueillies, développées. Par des études comparées de Barrès, Paul Adam, André Gide, Remy de Gourmont, Paul Fort et Péladan, ils inaugureront une critique de l'œuvre péladane, comme d'autres firent pour celle de Stendhal. Et s'il se trouve parmi eux un Jules de Gaultier, je lui prédis quelques étonnements et une fortune...

GUSTAVE-LOUIS TAUTAIN.

LA RÉVOLUTION ROUGE
EN FINLANDE

(JANVIER-MAI 1918).

—

La Finlande, déchirée pendant de longs mois par des luttes intestines, connaît de nouveau la paix. Mais l'ordre ne put être rétabli qu'avec l'aide des Allemands. Le calme est revenu, mais ils restent toujours. D'autre part, le manque de vivres, une des causes principales du désordre, est encore grave. Telle est, en peu de mots, la situation actuelle en Finlande, et elle ne laisse pas que d'inspirer de vives inquiétudes. Le but de cet article n'est pas de chercher à faire des pronostics sur l'avenir. Nous avons seulement le dessein d'exposer, avec autant d'exactitude que possible, les événements qui ont abouti à l'état actuel des choses. A vrai dire, les renseignements dont on dispose actuellement ne nous permettent pas de traiter la question dans tous les détails ; mais nous avons tout au moins la ressource de pouvoir nous servir des témoignages et des appréciations de quelques Français qui, chargés de missions officielles, ont traversé le pays pendant ces derniers mois. Placés en dehors des deux camps opposés, ils ont été à même de juger des événements sans prévention. En tout cas ils ne sauraient être suspects de partialité en faveur de ceux qui ont remporté la victoire.

M. Henry Laporte se trouva au commencement de l'année à Pétrograd et, à la suite de l'ambassadeur de France, fit à travers la Finlande un voyage fréquemment interrompu, dont la prolongation forcée lui permit de juger des événements en

témoin oculaire. Sous le titre de : *Quatre mois de bolchevisme* (*Russie, Finlande*), *janvier-avril 1918*, son journal de route a paru dans le *Correspondant* des 25 mai, 10 et 25 juin et 10 juillet. Ce récit, plein de bon sens et d'humour, est une très précieuse contribution à l'histoire de la révolution en Russie et en Finlande. Nous aurons souvent l'occasion de le citer.

I

La révolution russe de mars 1917, qui promit de délivrer la Finlande de la longue oppression tsariste, y fut saluée avec joie. Cependant, le manque d'autorité des divers gouvernements qui se succédèrent en Russie créa en Finlande un sentiment d'incertitude, aggravé surtout par les excès de toute sorte des troupes russes cantonnées dans le pays.

Nous n'insisterons pas ici sur les faits qui aboutirent à la déclaration d'indépendance de la Finlande. Elle coïncide avec l'entrée en scène des bolcheviks comme gouvernants de la Russie. Répercussion naturelle de l'anarchie russe, les méfaits des troupes maximalistes en Finlande augmentèrent d'une manière effrayante, établissant un vrai régime de terreur. Aux soldats russes, enivrés de leur nouvelle liberté, se joignirent les pires éléments du pays, entre autres un millier de condamnés de droit commun que, sous prétexte d'amnistie, on avait relâchés des prisons. En outre, la population était poussée au désespoir par la famine. Voilà quelle était la situation à la veille de la révolution rouge, à la fin de janvier. C'est le parti socialiste qui déclara la guerre à la société bourgeoise.

Les socialistes avaient perdu aux dernières élections la faible majorité qu'ils avaient obtenue, pour la première fois, à la Diète. Aigris par cet insuccès, ils trouvaient le moment propice pour appliquer en Finlande les idées des bolcheviks russes. Depuis la révolution russe avortée de 1905, révolution qui avait eu sa répercussion en Finlande, il existait, malgré la police, une organisation armée des ouvriers, la « garde rouge ». Les Rouges commencèrent par perquisitionner dans toutes les maisons bourgeoises pour y râfler les armes qu'ils pensaient y trouver (de même que les provisions de vivres, car la disette s'aggravait). A la suite de ces perquisitions, ayant constaté que les éléments modérés seraient hors d'état de se défendre, les Rouges firent un coup d'Etat. Sur un mot d'ordre de Trotzky

et certains de pouvoir, le cas échéant, s'appuyer sur les troupes russes commandées par des officiers d'occasion, ils s'emparèrent du pouvoir. Le 27 janvier, à Helsingfors, ils chassèrent le gouvernement légal (le Sénat), dont une partie se réfugia à Vasa (dans l'Ostrobothnie), et ils prirent possession des chemins de fer, de la poste, du télégraphe, des banques et des administrations centrales.

A Helsingfors, un nouveau gouvernement est constitué sur l'heure qui comprend, avec sept journalistes de fortune, un menuisier, un ajusteur et un ouvrier mécanicien.

Il faut, dit la proclamation des dictateurs, prendre les mesures les plus énergiques pour transformer toute l'organisation d'État, anéantir la bureaucratie et les anciens instruments d'oppression ; les impôts doivent peser exclusivement sur les riches exploiteurs, les fermiers être délivrés du pouvoir des propriétaires, les capitaux des banques être placés sous le contrôle social pour dominer rapidement le capital industriel et commercial (1).

Ce qu'il y avait de plus mauvais dans la populace se joignit aux Rouges et un grand nombre de crimes furent commis.

« Mais, contrairement à ce qui s'est passé en Russie, la bourgeoisie finlandaise ne s'est pas docilement laissé faire. Il faut dire qu'elle a été admirablement secondée dans son effort par les paysans et notamment par la population des provinces d'Ostrobothnie et de Carélie (2). » Le gouvernement de Vasa organisa rapidement, tant bien que mal, une milice nationale, « la garde blanche ». La bravoure et le dévouement ne manquèrent certes pas. Mais, faute d'armes — on a vu pour quelle raison — et faute d'argent aussi — les banques étant séquestrées, — les Blancs étaient d'abord mal préparés à résister aux Rouges, bien armés, grâce aux fusils et aux mitrailleuses fournis par les Russes. Les Rouges pouvaient aussi s'appuyer sur les troupes russes, peu désireuses de se battre, il est vrai, mais qui possédaient au moins une instruction militaire élémentaire. La Finlande bourgeoise avait ainsi le choix entre deux alternatives : ou bien succomber sous la terreur rouge, ou bien demander l'intervention de l'étranger. La famine devenait de plus en plus grave. Réduit à la dernière extrémité par le refus d'intervenir que la Suède lui op-

(1) Cité par M. Henry Laporte, le *Correspondant* du 10 juin, p. 909.
(2) Le *Correspondant* du 27 juin, p. 1029.

posa, et toute aide du côté de l'Entente étant matériellement impossible, le gouvernement finlandais se vit contraint de demander secours à l'Allemagne. On sait ce qu'il en résulta :

Les troupes allemandes, débarquées dans le sud de la Finlande en même temps que leurs bâtiments de guerre se montrèrent dans la rade de Helsingfors, s'emparèrent de la capitale.

Cependant la garde blanche avait réussi, sous le commandement d'un général finlandais, le baron Mannerheim, à nettoyer des bandes rouges le nord et le centre du pays. La Suède, bien qu'ayant refusé son concours officiel, a fourni un grand nombre d'officiers et de soldats volontaires qui se sont particulièrement distingués. Un fait qui a été vivement désapprouvé dans les pays de l'Entente, c'est que, dès le début de la guerre, environ trois mille jeunes Finlandais s'étaient engagés dans l'armée allemande pour pouvoir combattre les Russes tsaristes qu'ils considéraient comme les oppresseurs de leur patrie. En Allemagne, ils formaient un corps spécial qui ne devait être utilisé que sur le front oriental. Ce corps de chasseurs débarqua sur la côte ouest de la Finlande au beau milieu des opérations militaires et contribua entre autres à la prise de Tammerfors.

En louant les qualités de chef du général Mannerheim, M. Henry Laporte ajoute (1) :

> Il a sous ses ordres toute une pléiade d'officiers finlandais et suédois remarquablement entraînés et aussi, mais en très petit nombre, des officiers allemands. Ses troupes sont évaluées à 70.000 environ.

On peut se demander si, étant donnée la supériorité de la direction et de la discipline, la garde blanche, après avoir reçu des armes de l'étranger, n'aurait pas pu à elle seule débarrasser le pays de l'anarchie rouge. La tâche fut en effet assez facile en Ostrobothnie, en Carélie et en Savolax, où les garnisons russes furent rapidement désarmées. Mais dans le Sud, les Rouges étaient supérieurs, surtout par la puissante artillerie que les Russes leur avaient fournie. La victoire, dans ces conditions, aurait été chèrement achetée, non seulement par la perte en morts sur le champ de bataille, mais aussi à cause des assassinats de non-combattants que certains élé-

(1) Le *Correspondant*, p. 1031.

nents rouges pratiquaient en grand nombre. D'autre part, les Russes, qui tenaient la forteresse de Sveaborg, auraient pu, par un bombardement, détruire Helsingfors en quelques heures. Mais l'arrivée des Allemands brusqua les événements et la capitale n'eut pas trop à souffrir des opérations militaires. Vers le milieu de mai, elles étaient virtuellement terminées dans toute la Finlande.

II

Les Rouges battus n'ont pas manqué de chercher à répandre en Europe l'idée que la lutte entre les Blancs et les Rouges était une « guerre de classes », une répression, à main armée, des revendications légitimes des ouvriers.

Ainsi présentée, l'assertion est entièrement fausse. Les Blancs qui se sont battus sous les drapeaux de Mannerheim et tous ceux qu'ils représentent — et c'est la grande majorité de la population — ont tous eu le sentiment de faire la guerre contre l'oppression séculaire de la Russie, exercée naguère par les tsars et aujourd'hui par les bolcheviks. Dans les journaux de tous les partis bourgeois, dans les correspondances des journalistes scandinaves, dans les lettres privées aussi, on ne parle que de la guerre contre les « Russes rouges ». Le coup d'État de Helsingfors a été inspiré par Lénine, qui a expressément déclaré que « la Russie était en train de reconquérir la Finlande et de se l'attacher plus intimement que jamais ». C'est un fait que toute la guerre a été dirigée par des officiers bolcheviks russes, bien que M. Haapalainen en ait été le chef nominal.

Le général en chef des Rouges, écrit M. Henry Laporte (1), est un ancien ouvrier dont on sait peu de chose, sinon que lui-même ne sait rien, ce qui est insuffisant pour diriger les opérations d'une armée de 70 à 80.000 hommes. Et, sans doute, il a auprès de lui un état-major qui comprend un certain nombre d'officiers russes : cela ne compense pas la profonde incompétence du chef.

Le colonel Svedloff, qui avait dirigé, très habilement d'ailleurs, les travaux de fortification de Tammerfors, touchait dit-on, une solde de quarante mille francs par mois (2). Les

(1) Le *Correspondant* du 10 juin, p. 1031.

(2) La participation d'officiers russes à la défense de Tammerfors est formellement confirmée par un autre Français, M. E. Vincent, qui a vécu de longues années

Rouges ont été pourvus de trains blindés, comme on n'en avait jamais vu en Finlande, d'aéroplanes, de canons, de fusils, de munitions russes. Rien qu'à Helsingfors on a trouvé, à la prise de la ville, des munitions et des explosifs pour un demi-milliard de francs. A Brest-Litovsk, Trotzky déclara que les troupes russes, conformément au traité de paix, étaient en train d'évacuer la Finlande. En réalité, elles y restèrent, mais entrèrent, après une « naturalisation » fictive, au service des Rouges.

L'élément finnois était principalement recruté dans la population ouvrière vagabonde, presque illettrée, qui avait été employée par les Russes aux travaux de fortification et avait été démoralisée par la haute paye et l'indiscipline. Il y avait pourtant parmi eux un petit nombre de véritables idéalistes, trompés par les déclarations spécieuses des chefs du mouvement. Plus tard on força par des menaces des ouvriers honorables à s'enrôler. Ceci est expressément certifié par M. Henry Laporte :

L'armée rouge est formée par les contingents ouvriers. Un assez grand nombre de soldats et de marins russes sont venus grossir les rangs, lui apportant des armes, des munitions et de l'artillerie en abondance. Elle comprend aussi un élément paysan enrôlé par force dans les régions envahies (1).

Pendant la dernière retraite, on fit en effet croire à la population crédule et peu cultivée des provinces de Satakunta et de Tavastie qu'elle risquait d'être massacrée par les Blancs si elle restait dans ses foyers ; de cette manière, on obtint que le nombre des Rouges parût à la fin plus grand qu'il n'était en réalité. Dans la Finlande blanche — c'est-à-dire

en Finlande et se trouvait à Tammerfors au moment de la prise de la ville. Il a publié ses impressions dans l'*Illustration* du 29 juin, sous le titre de : *Un mois de guerre civile en Finlande. Les journées sanglantes de Tammerfors (6 mars-6 avril 1918)*. M. Vincent écrit : « Le 17, une panique règne même dans la ville et les physionomies consternées des officiers russes et des autorités rouges laissent deviner que la situation est devenue précaire. Des mouvements importants de troupes ont lieu et les coups de sifflet se succèdent à la gare.

« Du 17 au 24, la canonnade se rapproche. Les chefs des forces rouges, qui tout d'abord étaient presque exclusivement des Russes, sont changés. Des Finlandais reçoivent le commandement. Ce sont presque tous des émigrés politiques revenus d'Amérique et qui n'ont aucun passé militaire. Les soldats russes qu'on voyait en grand nombre dans les rues de la ville pendant la première période disparaissent, et seuls quelques cavaliers attachés à l'état-major paraissent décidés à servir l'organisation révolutionnaire. Les salaires énormes qu'on leur paie ont certainement vaincu chez eux la peur de la mitrailleuse et ils seront fidèles à la cause rouge jusqu'au bout... »

(1) Le *Correspondant* du 10 juin, p. 1031.

dans le Nord et l'Est, — on travaillait dans les usines, de même à Tammerfors et partiellement aussi à Helsingfors, ce qui prouve que la véritable élite des ouvriers s'était mise en dehors de la lutte. C'est à tort que les Rouges vaincus ont voulu représenter la garde blanche comme une armée d'aristocrates et de propriétaires. Un nombre important d'ouvriers, de métayers et de valets de ferme s'y battait côte à côte avec des fils de fermiers. En réalité, vingt pour cent seulement des combattants appartenaient aux classes aisées ; les autres étaient des paysans et des ouvriers.

Si le public français se fait une idée particulièrement erronée du sens exact de la lutte des Blancs et des Rouges, c'est parce que les nouvelles répandues par la presse parisienne proviennent, presque sans exception, des milieux qui ont tout intérêt à présenter les choses sous une couleur fausse : c'est-à-dire des bolcheviks russes et des Rouges finlandais.

Voici le témoignage, précieux par son impartialité et sa justesse de vue, d'un Français des plus autorisés qui au commencement de l'année se trouvait en mission à Pétrograd et à Helsingfors et qui, à la date du 25 février, écrit de cette dernière ville ce qui suit :

Le coup d'Etat ouvrier qui s'est produit ici était préparé et prévu de longue date. Smolny en était l'inspirateur et le soutien ; il l'a déclanché au moment qu'il jugeait le plus favorable pour créer une diversion à l'échec des pourparlers de Brest-Litovsk. Les socialistes finlandais n'ont de force que celle qu'ils doivent à Pétrograd : ils ont demandé le maintien des troupes russes en Finlande pour s'appuyer, le moment venu, sur celles-ci ; de fait ils ont reçu des armes et des munitions, mais à peu près aucun secours en hommes (1). Ni soldats, ni marins russes, dans l'ensemble, ne veulent se battre pour la révolution finlandaise. Et les révolutionnaires finlandais se sont trouvés de la sorte, presque dès le lendemain de leur venue au pouvoir, abandonnés à eux-mêmes, ouvriers des villes, journaliers de la campagne et populace, ayant contre eux toute la bourgeoisie du pays, les petits artisans y compris, et à peu près tous les paysans..... Le bolchevisme finlandais, auquel une erreur de tactique (que ses auteurs regrettent, mais trop tard) a amené toutes les fractions socialistes finlandaises, n'est qu'une invention du bolchevisme russe ; mais il ne vivra même pas autant que celui-ci... (2).

(1) On a vu que ceci n'est pas tout à fait exact.
(2) Lettre inédite.

III

Il est en effet très regrettable que le parti le plus nombreux du pays, le parti social-démocrate, ait donné, en tant que parti, son adhésion à la révolution. Elle fut approuvée par tous ses organes représentatifs : le comité central, le groupe parlementaire, l'organisation rurale et la représentation des organisations ouvrières. La direction de tous ces organes se trouvait entre les mains d'extrémistes et la proposition de la minorité de convoquer une assemblée générale fut rejetée. Il paraît en effet qu'il y avait une opposition importante, et il n'est pas sûr qu'une assemblée générale du parti eût ratifié les accords qu'on avait déjà faits avec les bolcheviks (1).

Le parti social-démocrate a, depuis la réforme électorale de 1906, joué un rôle important, grâce au nombre de ses adhérents. Sa force était uniquement là. Pour cette raison il a cherché à augmenter à tout prix la quantité de ses électeurs. Les conséquences de cette politique apparurent clairement l'année dernière, pendant laquelle l'affluence des adhérents fut énorme. Les masses étaient dominées par les éléments dépourvus de maturité politique, et la direction n'avait aucune autorité par exemple pendant les nombreuses grèves qui n'avaient aucun but sérieux.

Ces tendances générales déterminèrent, nécessairement, la conduite des chefs du parti. Au fur et à mesure que les organisations se multiplient, augmente aussi le nombre des agitateurs, des hommes de confiance, des « fonctionnaires ». Il naît un mécanisme bureaucratique de dimensions considérables, et tous ces fonctionnaires dépendent uniquement de la faveur des masses ou des dirigeants populaires, eux-mêmes promus par les masses. On est obligé de stimuler constamment la foule par de nouvelles promesses. Le jargon anti-bourgeois des discours et des journaux socialistes devient de plus en plus grossier. C'est sous cette forte pression psychique que la catastrophe survint, et de nombreux exemples prouvent que c'est dans une sorte de fureur enthousiaste que les bandes de meurtriers parcouraient le pays.

(1) Quelques-unes des considérations exposées dans ce chapitre et dans le précédent se retrouvent dans une lettre que nous avions adressée à M. Albert Thomas et que celui-ci a publiée dans l'*Information* du 12 juillet.

Les chefs responsables de ce mouvement anarchique portent tous des traces du milieu où ils se sont formés. Ils voulaient appliquer en Finlande les idées de Lénine. Celui-ci avait déclaré ouvertement que la démocratie était un point de vue passé : c'est la dictature ouvrière qui est le but de la nouvelle internationale.

Quiconque a suivi un peu l'histoire du bolchevisme a vu qu'il n'avait pour ainsi dire rien à voir avec le marxisme. Il n'a que peu de commun avec le conception occidentale d'un État populaire. Nous rencontrons ici une nouvelle manifestation de l'esprit russe, peut-être plus profonde et plus originale encore que le panslavisme : tandis que celui-ci voyait l'idéal dans l'ancien esprit russe, le bolchevisme le voit en dehors et au delà de toute société.

Le Russe, écrit Ellen Key, a le sentiment que son peuple ne possède pas l'esprit créateur de la civilisation occidentale; il n'en hait que davantage cette civilisation, et d'autant plus qu'elle est plus voisine de lui. Voilà l'explication psychologique de l'oppression aussi mal avisée que violente dont a souffert la Finlande. Partout où l'autonomie a été supprimée en dépit d'engagements formels, les lois et les règlements sont ouvertement violés; la religion, la langue, les efforts de la culture sont persécutés; la liberté, la vie, les propriétés, l'honneur sont le jouet de la violence et du bon plaisir. L'incertitude, l'inconstance et l'infidélité définissent, aux yeux du Russe, l'ordre du monde, tandis que nous y verrions, nous, Occidentaux, les plus intolérables ennemis de l'existence. Certes, à la seule pensée que nous pourrions être contraints de les subir, toutes nos fibres deviennent d'acier pour résister (1).

Il serait tout à fait injuste de contester la conviction désintéressée de beaucoup de Rouges. Mais nous avons dit pour quelles raisons ces hommes ne pouvaient faire entendre leur voix. Dans une brochure intitulée : *Que devient le mouvement ouvrier en Finlande ?* (2), deux anciens députés socialistes, MM. V. Blomqvist et O. Piisinen, écrivent : « Le parti social-démocrate a été envahi par des éléments sortis du bas-fonds de la société; ce sont eux et la soldatesque russe qui l'ont entraîné sur le chemin de la violence. » La manière inhumaine

(1) Mlle Ellen Key, *En djupare syn på kriget* (« Une vue plus profonde sur la guerre »), (Stockholm, 1916), citée par M. Lucien Maury, *le Nationalisme suédois et la guerre* (Paris, 1918), p. 30.
(2) Vasa, mars 1918, p. 6.

avec laquelle cette majorité transformait la Finlande en champ d'expérience pour des utopies bolcheviks raffermit encore chez les Blancs la persuasion qu'ils ne se battaient pas seulement pour sauvegarder la société et l'ordre légal, mais aussi, d'une manière générale, pour la civilisation européenne.

IV

La révolution des Rouges fut précédée par une série d'assassinats et d'autres actes de violence. Sans qu'il soit permis d'affirmer qu'il y eut une relation certaine entre ces crimes isolés ni d'en attribuer la responsabilité à ceux qui déchaînèrent la guerre, il était naturel que cette connexion s'établît dans la conscience publique, très émue par les procédés analogues que les Rouges pratiquaient partout où ils furent maîtres. Les perquisitions répétées dans les maisons particulières, par ordre de quelque prétendue commission des vivres, constituaient d'odieuses violations de domicile. On réquisitionna même une quantité de marchandises qui ne paraissaient pas indispensables pour la guerre. Mais c'est surtout quand les Rouges virent que leur défaite était certaine qu'ils pratiquèrent la destruction purement et simplement dans le dessein de nuire. Les trains furent chargés de marchandises volées et envoyées vers une destination lointaine (1). Tout ce qui ne put être emmené fut détruit, on fit sauter les locomotives et les wagons. Les stocks de blé furent arrosés de pétrole et incendiés. Mais tous ces dégâts matériels n'étaient rien en compa-

(1) Voici ce qui s'est passé à Tammerfors les 26 et 27 mars. C'est encore M. H. Laporte qui a la parole (le *Correspondant* du 10 juillet, p. 82) : « Naturellement, la situation critique de la ville suscite une recrudescence de visites domiciliaires et de pillages. Une descente est effectuée dans l'après-midi par quelques gardes rouges dans l'entrepôt d'un épicier avoisinant le Central Hôtel. De mes fenêtres, j'assiste à l'ouverture du magasin, à coups de crosses, et au « déménagement » des vivres.

« Les camarades chargent et emportent sur des traîneaux une cinquantaine de caisses de toute nature et, paraît-il, 150 bouteilles de curaçao. Voilà de quoi remonter le moral des hésitants. Plaise au ciel que tout cet alcool fasse son œuvre et que Mannerheim, à l'instar du héros d'Offenbach, règne en maître demain sur un « champ de bouteilles »...

« Le pillage prend des proportions magistrales. Au moment où j'écris, un détachement de gardes rouges est en train de fracturer les coffres de la banque de Vasa. Des visites domiciliaires se multiplient partout où l'on croit pouvoir trouver de l'argent ou des vivres...

« Deux officiers aviateurs russes au service de l'armée rouge qui, depuis trois mois, habitent l'hôtel, ont levé le pied hier, sans laisser d'adresse : ils laissent par contre une note impayée de 3.000 marks. Voilà le seul genre de « vol » auquel ces messieurs ont su se livrer !... »

raison avec les actes de sauvagerie commis sur la personne de nombreux citoyens désarmés. Dans toutes les villes dominées par les Rouges, les conseillers municipaux et autres personnages notables étaient enfermés dans l'hôtel de ville ou un autre bâtiment public qu'on menaça de faire sauter, ce qui pourtant n'eut pas lieu (1). Plusieurs centaines de non-combattants furent assassinés dans des conditions affreuses. L'autopsie a prouvé que la plupart avaient été torturés jusqu'à la mort. Il y a eu plusieurs cas de castration. Voici, à titre d'exemple, un article paru dans le *Journal de Genève* du 12 mai :

Le régime rouge en Finlande. — Un de nos lecteurs nous communique la traduction, d'après le *Stockholms Dagblad* du 1er mai, récemment arrivé à Genève, de quelques extraits *d'un rapport fait sous serment* par le chef du 10e détachement d'artillerie de la garde finlandaise, le commandant Lindholm, sur les cruautés commises par les hordes bolchevistes.

« Le 18 mars, nous avons trouvé dans une ferme, située entre Lavia et Putaja, le fermier Lehtinen, sa femme et ses deux petits enfants assassinés. Ils étaient cloués à une table, le mari par les mains et par les organes génitaux, la femme et les enfants par la langue et par les mains. La langue du mari était coupée. A mon arrivée ils étaient tous morts...

« Le 20 mars, quand mes troupes eurent pénétré à Suodenniemi, je trouvai le pasteur de la paroisse assassiné. Le mort était nu et maintenu debout par deux fusils munis de baïonnettes qui avaient transpercé les épaules, les pointes se montrant au-dessus des clavicules. Les yeux étaient crevés. Le mort portait des lunettes, sous le bras il tenait une Bible. La femme de ce malheureux, d'après ce qu'on m'a affirmé, avait été forcée d'assister au meurtre avec sa fille...

« Le 31 mars, nous avons trouvé le pasteur de la paroisse de Mouhijärvi crucifié à l'autel de son église. La langue était coupée, le corps était ouvert, fendu du menton jusqu'en bas. Dans la plaie on avait mis du sel. Et sur un morceau de papier, attaché au-dessus du mort, était écrit, avec du sang, ces mots : « Que votre Dieu vienne à votre secours. »

(1) Voici un cas de ce genre, constaté par M. E. Vincent à Tammerfors (l'*Illustration* du 29 juin, p. 630) : « Ils emmènent deux ingénieurs finlandais qui vont être emprisonnés dans les caves de l'École technique avec environ deux cents de leurs compatriotes. Tous seront sur le point d'être brûlés vifs dans les décombres fumants, puis délivrés, pour être, derechef, menacés d'une exécution en masse par les soldats russes débandés. »

Les Rouges, dans l'impossibilité de contester l'authenticité de pareils témoignages, ont cherché à se disculper en attribuant à leurs adversaires des crimes analogues. Il serait téméraire de nier la possibilité de représailles isolées commises par les Blancs, bien qu'aucun fait de ce genre n'ait été suffisamment prouvé. Au contraire, les accusations le plus souvent répétées — et elles sont toujours répétées, malgré les démentis formels — sont de pures calomnies. Telle est cette fameuse histoire qui prétend, sur la foi d'un « témoin oculaire », que les Blancs, après la prise de Tammerfors, auraient forcé les Rouges à creuser leurs propres tombes avant d'être fusillés ; la vérité est que les tombes étaient destinées aux Rouges tués dans la bataille. Une autre histoire, à laquelle on a également donné une large publicité, prétend que les Blancs assassinaient les infirmières rouges. Il s'agit de quelques prostituées habillées en infirmières de la Croix-Rouge qui, prises en flagrant délit de couper les veines et de crever les yeux à des blessés blancs, ont été immédiatement fusillées.

Le principal grief qu'on fait aux vainqueurs, c'est de traiter brutalement leurs prisonniers. Le consul des États-Unis à Helsingfors aurait écrit (si le compte rendu de son rapport publié dans les journaux est exact) (1), « qu'ils souffrent de la faim, et que des centaines d'entre eux ont été fusillés sans jugement ». Cette impression a pu être produite par ce fait que ce sont des cours martiales qui opèrent et elles n'ont dans aucun pays l'habitude de donner une large publicité à leurs décisions. Il faut reconnaître aussi qu'au commencement de la guerre, certaines troupes blanches ont pu, dans des cas isolés, condamner des prisonniers d'une manière sommaire et hâtive. Avec cette restriction, on n'a fusillé que les Rouges qui avaient été pris en flagrant délit d'assassinat, de pillage et de trahison. Un grand nombre de prisonniers ont été mis en liberté conditionnelle ; les cas de ceux qu'on maintient en captivité sont examinés par des tribunaux légaux. La Diète a récemment fixé les pénalités qui leur seront appliquées. L'opinion publique est pour la clémence dans la punition des coupables. Des comités composés d'hommes et de femmes les plus dignes d'estime s'occupent de leur bien-être matériel.

La « terreur blanche » est aussi, paraît-il, le thème d'un

(1) Voir *le Temps* du 26 juin.

article de M. Hjalmar Linder, ancien chambellan à la cour de Russie, et actuellement domicilié en Suède. Cet article manifestement tendancieux n'est connu à Paris que par un résumé publié dans *le Temps* du 28 juin : « Tout garde rouge arrêté est passé par les armes... Dans les camps de concentration, les prisonniers meurent comme des mouches; seulement dans celui de Jakobstad, pendant les trois premières semaines de mai, pas moins de vingt-et-une personnes ont été victimes de maladies épidémiques et vingt-six ont succombé aux affres de la faim. » Il est, malheureusement, fort probable que les maladies contagieuses apportées par les Russes continuent à sévir en Finlande. Mais un communiqué du gouvernement, publié dans *Suometar* du 29 mai, fait savoir qu'une enquête faite à Jakobstad a établi qu'aucun prisonnier n'est mort de faim.

Au point de vue alimentaire, la population entière est à peu près dans la même situation que les prisonniers de guerre. A cause de la présence prolongée des troupes allemandes en Finlande, les pays de l'Entente ont interdit toute exportation de denrées alimentaires dans ce pays dont la propre production ne peut suffire à ses besoins. La situation économique de la Finlande est des plus alarmantes.

V

Il n'apparaît pas encore avec toute la clarté désirable dans quelles conditions l'intervention de l'Allemagne s'est produite. La question est posée avec une parfaite netteté par M. Maurice Ildevert, journaliste français qui a traité avec le plus de compétence et d'équité le problème finlandais. Voici ce qu'écrit M. Ildevert dans *l'Homme Libre* du 18 juin :

Au mois de février 1918, au plus fort de la guerre civile finlandaise, le parti des Blancs sollicitait l'appui militaire de la Suède contre les Rouges, c'est-à-dire les maximalistes. Le cabinet suédois, présidé par M. Edén, refusa d'intervenir. Cette attitude lui a été vivement reprochée. Les « activistes » germanophiles de la Suède, quelques organes finlandais, et même, semble-t-il, certains milieux alliés ont prétendu que, par son abstention, le gouvernement de Stockholm avait « jeté la Finlande dans les bras de l'Allemagne ».

M. Edén paraissait avoir fait justice de ce grief en révélant, le 20 mars, dans son discours de Linköping, qu'une demande d'intervention avait été adressée par les Blancs de Finlande, simultanément

à l'Allemagne et à la Suède. Le refus de la Suède ne pouvait donc, en aucune manière, avoir provoqué le recours des Blancs à Berlin. Depuis, cette assertion a été contestée. Le gouvernement finlandais serait même en état de prouver que c'est seulement après le refus de Stockholm qu'il décida de faire appel à l'Allemagne. Nous attendrons cette preuve, car ce point d'histoire a son intérêt; mais la vraie question n'est pas là.

L'abstention du cabinet Edén procédait d'un sens politique lucide et d'une vue très claire de la situation. Les ministres suédois se rendirent parfaitement compte qu'une expédition suédoise en Finlande courait les plus grands risques de se trouver tout à coup en liaison avec une expédition allemande chargée d'une semblable mission de police. Cette coopération armée menaçait d'entraîner des conséquences redoutables. N'équivaudrait-elle pas à l'entrée en guerre de la Suède aux côtés de l'Allemagne? Le ministère Edén eut la sagesse de sauvegarder avant tout sa neutralité.

Car il ne pouvait être douteux que l'Allemagne interviendrait. Si même les Blancs ne l'avaient appelée, l'Allemagne serait entrée en Finlande comme elle est entrée en Crimée et en Ukraine, sous le prétexte d'assurer l'ordre, ou encore sans aucun prétexte. Son intervention était fatale. Et si l'on veut justifier, en quelque mesure, la la politique des Blancs, on peut dire qu'il sont allés au devant de l'inévitable.

La crainte d'être entraîné dans la guerre générale, aux côtés de l'Allemagne, était-elle réellement la seule raison du refus du cabinet suédois d'intervenir? On peut se demander si les tendances socialistes de M. Edén et ses collègues n'y étaient pas pour quelque chose. On pourrait aussi mettre en question si, dans le cas d'une intervention de la Suède, l'Allemagne aurait quand même envoyé des troupes en Finlande. Il n'en est pas moins vrai que la détresse de la Finlande était extrême. C'est ce qu'a bien vu un autre écrivain français, témoin oculaire celui-là. Voici en quels termes M. Henry Laporte (1) relate dans son journal, à la date du 1er mars, l'intervention de l'Allemagne :

Pour des raisons qu'il ne nous appartient pas de juger, la Suède n'a pas cru devoir répondre à l'appel qui lui était adressé et a refusé son appui officiel. C'est alors que le gouvernement de Vasa a tourné ses regards vers l'Allemagne. Loin de moi la pensée d'excuser une pareille politique qui, d'ailleurs, apparaît dès maintenant pour l'ave-

(1) *Le Correspondant* du 25 juin, p. 1030.

nir de la Finlande comme une très lourde faute. L'Allemagne a déjà fait payer cher l'appui qui lui était demandé et qu'elle a d'ailleurs accordé avec parcimonie. Ne soyons cependant pas trop sévères. N'oublions pas que la Finlande, bien que faisant partie de la Russie depuis 1809, n'a jamais accepté le fait accompli et se trouvait, à peu de chose près, vis-à-vis du grand empire, dans la situation où se trouve depuis quarante-huit ans l'Alsace-Lorraine vis-à-vis de l'Allemagne; que les Finlandais ont toujours détesté les Russes et que, n'étant pas astreints au service militaire obligatoire, ils n'ont pas participé à la grande guerre : n'oublions pas surtout que le bolchevisme est un épouvantable fléau qui peut excuser chez ses victimes certains appels désespérés de détresse.

Il est donc assez naturel que le premier sentiment des Finlandais sortis des affres de la révolution ait été celui d'une gratitude peu déguisée envers les Allemands, auxquels des circonstances tragiques avaient permis de jouer le rôle de sauveurs. Mais nombreux sont ceux chez qui ce premier sentiment fait place à une vive inquiétude et qui voient dans le séjour prolongé des troupes allemandes un grave danger pour l'indépendance politique et économique de leur pays.

Au reste, nous abstenant de commenter ce qui a pu se passer depuis et de juger la politique qu'a cru devoir suivre le gouvernement blanc sous la pression allemande, situation sur laquelle nos renseignements sont encore trop insuffisants pour que nous soyons en mesure de l'examiner, nous n'avons voulu dans les pages précédentes qu'éclaircir la succession exacte des faits qui ont abouti à l'état de choses actuel.

ARTHUR LÅNGFORS.

A LA NATION JUIVE

A national home for the jewish people.

BALFOUR.

Israël,
Un peuple a parlé, au-delà des mers.
Il t'a dit : Israël,
Tu es encore digne de vivre.
Le pays de tes pères te sera rendu.

Dans tous les pays de la terre,
Tu applaudis ;
Mais tu hésites avant de te mettre en route.
Il te faut briser tant de doux liens !
Et inquiet tu penses :
Est-ce la fin de l'exil ou son commencement ?

Israël,
Tu as connu la misère,
Tu as connu la douleur,
Mais tu fus grand dans ta bassesse
Parce que tu préféras les coups à l'oubli,
L'ignominie à la renonciation.

Parce que, malgré les chaînes, les bûchers, les tortures,
Et pis encore, le mépris,

Tu es resté fidèle au sol dont tu fus arraché
Et à sa rude Loi.

Allons, Israël, Israël,
Ressaisis-toi, Israël ;
Et malgré la richesse des uns,
La pauvreté des autres,
Montre aux peuples qui t'éprouvent
Que tu es encore Israël :

Le Peuple fier, le Peuple juste,
Qui a toujours laissé tomber,
Qui a arraché de lui-même
Ceux de ses membres gangrenés
Par les trop grosses réussites.

N'as-tu pas assez de bras courageux
Pour changer les plus stériles sables
En fertiles jardins ?
N'as-tu pas assez de cerveaux
Pour conduire tes nouveaux exodes,
Pour te rapprendre ta vieille langue,
Pour repétrir tes idéals,
Pour refaire de toi un Peuple ?

Un Peuple saint, un Peuple pur,
Aux flancs féconds,
Aux pensées chastes, au droit austère,
Mais qui a tant appris sur les routes
Qu'il n'aura plus peur de lui-même,
Et que ses grands yeux indulgents
Souriront aux formes charmantes
Que jadis ils jugeaient une abomination.

Un Peuple où il y aura des pères et des mères,
Mais aussi des garçons amoureux
Et des jeunes filles dansantes,
Des fronts tenaces, des mains vaillantes,

Mais des mains caressantes aussi
Qui sauront disposer les soies et les laines,
Qui broieront les couleurs, pétriront la glaise,
Et glorifieront dans le marbre
Ta beauté, Israël.

ANDRÉ SPIRE.

ANDRÉ SPIRE

LÉON BLOY A LAGNY

La première fois que je vis Léon Bloy, ce fut à la gare de Lagny, en 1901.

Nous étions depuis quelques mois en correspondance suivie. J'habitais Tours ; il demeurait à Lagny. Je l'avais prévenu de mon intention d'aller passer une journée avec lui. Il m'avait répondu comme il suit :

Cher ami,

Nous voilà tout joyeux, ma femme et moi, de votre promesse de venir. Car nous voulons que ce soit une promesse et nous vous attendons avec impatience.

Je serai à la gare. Vous me reconnaîtrez à ceci que j'aurai un livre rouge à la main...

A la gare de Lagny, Léon Bloy fut exact. Il était vêtu de gris, coiffé d'un feutre marron très dur qu'il avait beaucoup de mal à maintenir sur sa tête si absolument ronde qu'elle faisait inutile l'expérience du conformateur. Bloy avait dans sa main droite un livre de prière relié en chagrin rouge qu'il maintenait visible comme il était convenu.

Je l'abordai : « Léon Bloy? »

Il répondit : « René Martineau? » Puis il mit le livre dans sa poche et nous marchâmes côte à côte.

Mon impression immédiate fut celle d'un Léon Bloy vigoureux et rude ; impression qui depuis s'est beaucoup modifiée. Mais il est certain qu'à cette époque, l'habitude prise par l'auteur du *Désespéré* de se composer un aspect redoutable lui réussissait.

Ses cheveux étaient blancs, mais son allure n'était pas celle d'un vieillard. Il avait l'air solide et pas commode.

Le portrait par Charles Cain, frontispice de la première édition de *Sueur de Sang*, produit assez exactement l'effet que je veux dire. Dans la suite, Léon Bloy se défit petit à petit de cet aspect-là.

En réalité sa force physique prodigieuse avait été imaginée par Rodolphe Salis et augmentée par Barbey d'Aurevilly que cette légende amusait beaucoup.

Après *Le Pal*, un journaliste disait à Barbey : « Avec des pamphlets de ce genre, votre ami Léon Bloy pourrait s'attirer quelque mauvaise affaire. On sait qu'il rentre assez tard dans votre quartier désert (1)... »

— « Bah! reprit Barbey. Mais... combien êtes-vous?... Parce que... si vous êtes vingt ou plus, je le préviendrai. Mais si vous n'êtes que huit ou dix, je suis tranquille. »

Léon Bloy m'a raconté ces choses longtemps après notre première entrevue à Lagny. Ce jour-là, il était plutôt taciturne.

Durant le trajet assez long, car il demeurait loin de la gare, j'essayais de pénétrer ses pensées intimes. La lecture de ses livres et nos récentes correspondances m'y aidaient.

Évidemment Léon Bloy se disait : « En voilà encore un qui vient à moi ! J'ai grande envie de lui donner mon cœur, mais j'ai tellement souffert de l'abandon d'un tas d'amis, que je n'ose et voudrais l'éprouver. Que pourrais-je d'ailleurs lui dire, sinon que je suis très malheureux !... »

Cependant, nous avions passé le pont sur la Marne et traversé la petite vallée qui sépare Pompone de Lagny, paysage laid et fade comme presque tous les paysages des environs de Paris.

Nous arrivâmes rue Saint-Laurent, rue banale s'il en fut ; Léon Bloy demeurait au n° 9.

Il était le voisin d'un serrurier et une grosse clef dorée surmontait la porte du couloir qui servait de commune entrée à la maison.

L'appartement était petit, mais soigné. De la fenêtre d'une pièce qui lui servait de cabinet de travail, l'artiste pouvait apercevoir les arbres qui lui furent toute sa vie indispensables : « Sans la vue d'un jardin, me disait-il, mon âme péri-

(1) Léon Bloy habitait, ainsi que Barbey d'Aurevilly, rue Rousselet.

rait d'horreur », ou encore : « J'ai deux passions, les arbres et l'imparfait du subjonctif. »

L'accueil que me fit Mme Bloy, rue Saint-Laurent, fut extrêmement cordial et Léon Bloy, à son foyer, devint plus expansif; il me présenta ses enfants et, pendant le déjeuner, cet homme qu'on a si souvent accusé de sentiments exclusivement haineux me parla de quelques amis qu'il avait, avec tendresse et bonhomie. Le nom d'Alfred Vallette revint souvent sur ses lèvres à propos d'un prochain livre, l'*Exégèse des Lieux communs*, qu'il disait devoir lui assurer un succès exceptionnel, le « Mercure » ayant consenti à la publication de plusieurs chapitres, dans la revue, avant l'achèvement du volume.

Car Léon Bloy, comme beaucoup d'artistes, ne s'intéressait vraiment qu'à l'œuvre qu'il avait en train et ce sentiment, il le poussait jusqu'aux plus extrêmes limites d'un espoir qui se changeait en une désillusion cruelle, quand le livre était publié.

Cela du reste ne l'empêchait pas de se remettre au travail avec la même conscience et, à mesure que grandissait l'œuvre nouvelle, ses illusions réapparaissaient.

Il ne pouvait guère en être autrement. Il sentait sa puissance de réalisation et puis, quand il lisait à ses amis les fragments qu'il venait d'élaborer, ceux-ci émerveillés l'électrisaient encore de leurs bravos.

Le nombre de ses lecteurs, au moins dans la seconde moitié de sa carrière littéraire, grandit, il faut en convenir, dans des proportions considérables; mais jamais assez pour lui assurer les gros tirages qui auraient changé sa vie matérielle en éloignant tous les soucis.

Léon Bloy, en me parlant de cette *Exégèse* qui lui coûta tant de travail, nomma quelques auteurs qu'il admirait et je vis, dès ce jour, ce que j'ai si souvent constaté depuis, que l'homme était, chez Léon Bloy, infiniment moins sévère que l'écrivain.

Il me parla de Villiers de l'Isle-Adam et d'Edgar Poe, avec enthousiasme.

Le premier de ces deux poètes lui était particulièrement cher et de tous les gens de lettres qu'il fréquenta aucun ne lui fut plus sympathique. Léon Bloy a parlé de Villiers très sou-

vent. D'abord dans les *Propos d'un entrepreneur de démolitions* où Lazare n'est autre que Villiers ; puis dans *La Femme pauvre* où se trouve l'admirable portrait de Bohémond de l'Isle-de-France que Bloy peignit avec amour. Comme je lui disais mon admiration pour ce morceau capital : « Cela me fait beaucoup de plaisir, me répondit-il, que vous ayez vu cela. Pauvre Villiers! Je l'avais si bien dans l'œil. »

La conversation de Léon Bloy était d'ailleurs exempte de banalités et de grossièretés. Toutes les petites histoires de clocher, tous les démêlés avec le propriétaire, l'épicier, le boulanger ou le curé qui occupaient une large place dans le journal de Léon Bloy au moment où je le vis à Lagny, en 1901, ne se pouvaient soupçonner en l'écoutant causer et, jusqu'au moment où parut *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, j'ignorai tout de Mme Tuparle et de l'abbé Vignoble.

L'après-midi, Léon Bloy me lut quelques-uns de ses *Lieux communs*, puis me fit faire une promenade sur les bords de la Marne.

Sorti de chez lui, le réfractaire apparaissait de nouveau; la laideur des villas aperçues sur notre chemin lui causait un écœurement contre lequel il ne réagissait pas. La contrainte lui devenait impossible devant toutes les expressions du goût moderne et, comme on était aux débuts de l'automobilisme, la rencontre d'une machine hideuse et bruyante l'exaspérait. Tantôt il baissait les yeux vers la terre et disait : « Ah ! mon Dieu! » Tantôt il désignait de sa canne les figures ridiculement masquées des conducteurs et criait de manière à ce qu'ils l'entendissent : « Regardez-moi ces gueules ! »

Ces façons me causaient une sorte de bien-être ; je trouvais un soulagement infini à côtoyer cet exilé d'un autre temps. Je m'en voulais en songeant que ma joie était faite de sa souffrance ; mais comme je lui disais là-dessus ma pensée, il ne me dissimula point sa satisfaction et plus il devinait le mouvement de mon âme vers la sienne, plus il souriait, car il était ainsi, avide d'affection. Et la soirée s'acheva très doucement... vers dix heures et demie.

Le lendemain matin, nous étions à la messe de sept heures. Bloy m'avait attendu, car habituellement il était debout à cinq heures et rendu à l'église avant la première messe.

Je le vis suivre sa messe ce jour-là comme je l'ai toujours

vu depuis. Il avait un petit livre dont il s'aidait scrupuleusement, prononçant les mots liturgiques au moment même où l'officiant et le servant les prononçaient.

Il communia. La messe terminée, il fit une courte action de grâces, se mit debout et me dit très simplement : « Nous partirons quand vous voudrez. »

Quelques heures après, je quittais Lagny. Avant mon départ, Léon Bloy me combla de ses dons, cherchant parmi ses livres et ses papiers ce qu'il savait devoir me plaire. Il me dédicaça ainsi sa photographie : « Léon Bloy à l'époque du *Désespéré*. Il paraît que j'étais aussi beau que cela ! »

Et je me disais dans le wagon qui me ramenait à Paris : « Jusqu'ici je ne vois guère les traces de son ingratitude. »

J'avais vu, en somme, un artiste fier, un croyant, un sincère qui ne voulait appartenir à aucun groupe, parce qu'il se sentait la force de penser et d'œuvrer sans le secours des applaudissements payés.

Son foyer très sain le consolait des choses hideuses qu'il était obligé de supporter dans la rue.

Il considérait avec indifférence qu'il lui était permis de mendier, puisque les chefs-d'œuvre qu'il écrivait ne se vendaient pas. Comme chrétien, il s'honorait même de se trouver en pareille posture au milieu des adorateurs du veau d'or.

Cette indépendance, non seulement Léon Bloy l'a toujours gardée, mais il lui eût été impossible de s'en défaire. Elle faisait partie de son génie.

Depuis cette première visite que je lui fis à Lagny, je l'ai vu vieillir, j'ai vu augmenter sa lassitude des choses et ses colères même s'apaiser ; mais jamais je ne l'ai vu laisser entamer, fût-ce un instant, fût-ce d'un pouce, la liberté de ses jugements et de ses actes.

Ce qu'on a appelé ses « jugements faux » n'était que le résultat d'une indifférence superbe pour tout ce qui n'avait pas la force de le captiver.

Quant à son ingratitude, elle n'a été que la volonté bien arrêtée de ne pas payer un bienfait avec une concession. Il s'y ajoutait le plus souvent une autre volonté, non moins arrêtée que la première, de ne pas supporter qu'on l'ennuyât, surtout avec des discussions ou des considérations trop étrangères à ses idées que, d'ailleurs, il n'imposait en aucun cas.

En août 1901, trois mois après mon voyage à Lagny, j'invitai Léon Bloy et sa famille à un séjour de quelques semaines au Pouliguen.

Bloy a relaté dans son journal cette villégiature à laquelle il se résigna, malgré son horreur des déplacements, désireux de procurer aux siens une petite diversion aux ennuis de Lagny.

Notre correspondance à ce sujet est faite de ses hésitations et de mes insistances.

Je me doutais du plaisir que mon invitation avait causé à Mme Bloy et à ses enfants, mais je ne pouvais me figurer l'espèce d'épouvante avec laquelle Léon Bloy envisageait un voyage.

Dans ses lettres il accumulait toutes sortes de difficultés auxquelles « ... venait s'ajouter, écrivait-il, la honte nouvelle pour moi de m'informer à un guichet de billets de bains de mer... »

Ce grossissement des inconvénients le poursuivit jusqu'à ce qu'il fut arrivé; il parvenait assez souvent à le communiquer aux siens et il pouvait, après un trajet facile et de courte durée, me dire le plus naturellement du monde : « Nous avons souffert d'une manière atroce! »

On eût dit que le plus simple des événements fâcheux lui mettait soudain devant les yeux comme la synthèse de toutes les douleurs qu'il avait antérieurement endurées.

Toute sa personne alors devenait menaçante et l'outrance de sa plainte ne se calmait qu'avec la reprise de ses habitudes.

Le lendemain de son arrivée au Pouliguen, Léon Bloy organisa ses journées, selon le programme qu'il avait coutume de suivre chez lui. Debout à cinq heures, il se dirigeait vers l'église un peu avant six heures, et assistait à trois messes. Nous le rejoignions au moment de la seconde messe, pour rentrer au chalet Saint-Roch un peu avant lui.

Il revenait vers huit heures, se présentait à la fenêtre de la salle à manger où il nous savait tous réunis et nous disait avec son meilleur sourire : « Bonjour ! »

Il renouvela cette entrée chaque matin, avec cette invariabilité dans les petits détails de la vie ordinaire qu'il ne fallait pas contrarier sous peine de le désoler ou de lui déplaire.

C'est ainsi que les villégiatures effrayaient Léon Bloy de

leur imprévu et aussi de la rupture momentanée de ses habitudes quotidiennes.

Après le petit déjeuner, nous faisions une promenade dans les chemins les moins fréquentés.

L'après-midi, Bloy faisait une sieste d'une demi-heure, puis il se mettait au travail pour deux ou trois heures, après quoi il consentait à nous lire quelques pages inédites. La soirée s'achevait en causeries, à moins que Bloy ne fit une partie de dominos avec sa fille aînée.

Il a raconté dans son journal l'impression très douce que lui causa le voisinage de la petite chapelle de Sainte-Anne et de Saint-René à laquelle il a fait allusion dans la dédicace de l'*Exégèse des Lieux communs*.

Ceux qui voudraient chercher aujourd'hui les vestiges de cette villégiature devront se rendre à Pen-Château, espèce de faubourg du Pouliguen, situé dans la direction de la Grande-Côte. La chapelle de Sainte-Anne et de Saint-René, qu'on voyait autrefois de la mer, était déjà très entourée de bâtiments en 1901.

Aujourd'hui, elle est en bordure d'une véritable rue ; on a seulement conservé, devant l'entrée principale, une place avec le vieux et curieux calvaire dont Léon Bloy a parlé.

Sur la place on a planté des arbres. Du côté opposé à la chapelle, à moins de cent mètres après l'avoir dépassée, on trouve le chalet de Ker Saint-Roch, mais modifié et agrand depuis le séjour qu'y fit Léon Bloy, au point d'être méconnaissable.

Enfin, toute la côte, très découverte à cette époque, est maintenant occupée par de nombreuses villas. Des fenêtres, à l'ouest du chalet, il est probable qu'on ne voit plus, comme jadis, la mer, dont Léon Bloy a peu parlé dans son journal, où il constate pourtant qu'il voyait l'Océan pour la première fois : « Que voulez-vous, me disait-il, je suis un sylvestre, j'aime par-dessus tout les arbres et les bêtes des forêts. La mer, c'est très beau, mais je ne sais pourquoi je sens en elle comme un ennemi qui veut m'engloutir. »

Je lui dis qu'il n'était pas impossible de trouver au bord de l'Océan un plaisir analogue à celui que lui faisait la forêt ; et à marée basse, je le conduisis à travers les rochers et les touffes de goëmons, dans les grottes de la Grande-Côte, lui fai-

sant remarquer la bizarrerie des crabes évoluant dans les flaques.

Il murmurait : « Oui, il est intéressant, votre chemin où il n'y a ni villas, ni automobiles. »

Son lorgnon sur le nez, il regardait avec attention les galets et découvrit ainsi, pour sa stupéfaction et la mienne, car je ne le savais pas à ce point géologue, un morceau de basalte, chose assez rare dans ces parages.

Un jour de grande marée, il vint s'asseoir au sommet d'un roc et resta pendant deux heures à regarder et à écouter déferler les vagues.

En revenant il me disait : « C'est curieux, je ne puis m'empêcher de penser à Hugo et à la quantité de belles images qu'il a trouvées..... Quand cet homme pontifie, quand il dogmatise, c'est un grand imbécile. Mais il a trouvé des images, cela est certain, et en regardant la mer furieuse, je pensais à lui. »

Une autre fois, nous étions sur la jetée du Pouliguen à l'heure où une foule de baigneurs s'y promenait. La température était exquise ; la mer était calme ; on entendait les cris joyeux des enfants sur la plage ; des barques aux voiles multicolores rentraient au port. Léon Bloy faisait ce qu'il pouvait pour goûter le spectacle qu'il avait sous les yeux ; mais comme il lui était impossible de ne pas entendre les conversations naturalistes du voisinage, sa patience fut vite à bout et il surprit brusquement le groupe des promeneurs, en disant très haut d'un ton bourru : « Ces gens sont stupides ! » Et, tournant le dos, il revint vers le port.

A l'entrée de la jetée, il y a une grande croix de bois et sur le piédestal de la croix, il y a une inscription qui demande des prières pour les marins.

En apercevant l'inscription, Léon Bloy s'arrêta comme s'il eût entrevu tout à coup la seule raison de sa présence à cet endroit, fit un grand signe de croix et récita d'une voix ferme un *Pater* et un *Ave*. Puis il s'éloigna, indifférent pour tout ce qui n'était pas la vie éternelle.

Cette anecdote le peint assez complétement : incapable d'une contrainte pouvant adoucir l'horreur du contact social, négligeant le spectacle de la beauté pour crier aux hommes son mépris et courbé uniquement par la nécessité de prier Dieu.

Aussitôt seul avec moi, son humeur changeait ; il oubliait ce qui l'avait exaspéré jusqu'au moment d'une nouvelle rencontre outrageante pour son idéal.

Avant de nous séparer, au Pouliguen, nous fîmes, avec la famille Bloy, plusieurs excursions dans la région. Celle de Guérande avait fait grand plaisir à Léon Bloy qui l'a racontée dans son journal :

... — Pour la première fois, je vois une ville entièrement fortifiée, comme au xve siècle. Le célèbre roman de Balzac s'ouvre tout grand dans ma mémoire, en contemplant cet adorable vestige... Je revois les du Guénic, Mlle des Touches et Claude Vignon ; je revois surtout la détestable Béatrix et j'ai, une fois de plus, cette sensation grandiose du Néant de tout le visible qui se dégage continuellement de l'immense *Comédie humaine*.

Le retour à Lagny, le 29 août, fut triste, car les ressources de Léon Bloy étaient nulles et son livre, *Exégèse des Lieux Communs*, s'achevait péniblement.

Il ne parut qu'au mois de juin de l'année suivante (1902).

J'ai déjà parlé de l'amertume que causait à Bloy l'insuccès de ses livres. Jamais elle ne fut plus profonde et plus justifiée qu'à l'apparition de cette *Exégèse* que personne ne comprit comme elle méritait de l'être.

Impossible de trouver le pendant d'une pareille œuvre à la fois tragique et amusante, quand elle n'est pas une merveille de psychologie.

Villiers de l'Isle-Adam et Ernest Hello, cités assez fréquemment par Léon Bloy dans *l'Exégèse*, peuvent lui être comparés quant à l'ironie.

Mais Hello n'écrit pas et ignore l'espèce d'insistance aristophanesque ou rabelaisienne qui fait rentrer ces tableaux divers dans un même cadre.

Villiers, plus léger, plus nerveux, plus improvisateur que Léon Bloy, reste assez souvent obscur.

Léon Bloy appuie davantage, imagine plus difficilement un conte, mais il est étonnant de clarté, malgré ses raffinements et la dispersion volontaire et continue de sa forme éclatante.

Il sait donner aux thèses les plus ordinaires, comme aux saugrenuités les plus infimes, une couleur littéraire inoubliable.

C'est à se demander si la constance de cette forme splen-

dide n'est pas la cause unique et véritable de l'insuccès de *l'Exégèse*.

Il est dans tous les cas évident que cet insuccès fut complet et que l'auteur en souffrit beaucoup.

Sur l'exemplaire qu'il me donna, à côté de la belle dédicace imprimée, il ajouta ces seuls mots : « La Richesse, c'est Dieu le Père, La Pauvreté, c'est Jésus, La Misère, c'est l'Amour. » En même temps il m'écrivait : « Ne me parlez plus de ce livre... »

Lui, toutefois, m'en parla souvent et, lors de ma dernière visite à Lagny, en février 1904, il m'en parlait encore.

Léon Bloy n'habitait plus rue St-Laurent. Il avait loué un pavillon dans un jardin.

Le jardin l'avait séduit, la demeure était incommode et mal entretenue.

Les démêlés du locataire avec la propriétaire, — c'est celle qu'il a appelée madame Corbillard, — ont été consignés dans *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne* d'une manière scrupuleuse et donnent une idée fort exacte des inconvénients de la bâtisse.

On peut lire à la page 457 :

Agonisant de chagrin, étranglé par l'indignation, je vais chez un personnage, déjà rencontré, l'huissier B., en qui j'avais eu la surprise incroyable de trouver un lecteur de mes livres et un ami. Il s'intéresse à ma situation, promet de voir l'objet et ne désespère pas d'obtenir un délai...

C'est au milieu de ces angoisses que je trouvai Léon Bloy et me rencontrai précisément avec l'huissier B. qui venait offrir généreusement ses services et réussit, quelques jours après, à empêcher l'expulsion immédiate. Il avait lu *Le Mendiant ingrat* et Bloy en avait conclu à une admiration inéluctable de ce brave garçon pour tout ce que l'auteur du *Mendiant* avait écrit.

— « Puisque vous n'avez pas l'*Exégèse*, fit Léon Bloy, permettez-moi de vous l'offrir, ça vous amusera beaucoup. Je vais vous lire, en attendant, un ou deux chapitres qui vous donneront le ton du livre. » Et Bloy ouvrit son exemplaire et commença sa lecture, placé bien en face de son auditeur attentif.

Jamais je ne pourrais oublier la stupéfaction qui se peignit,

dès les premières phrases, sur la figure de l'officier ministériel.

Léon Bloy avait choisi le conte intitulé : *La santé avant tout !*

La stupéfaction se changea bientôt en stupeur lorsque Bloy arriva au dernier alinéa : « Apprenez, mes amis, que je n'ai jamais vendu que de la.....! » L'huissier se leva épouvanté et ne fut vraiment rassuré que lorsqu'il nous vit, Mme Bloy et moi, riant franchement, autant de sa figure que de ce que nous entendions.

Bloy se mit à rire lui aussi, acheva sa lecture et répéta : « Ça vous amusera beaucoup. »

Et je ne raconte pas cette anecdote pour la seule drôlerie de l'interlocuteur d'un grand artiste facilement déconcerté, mais pour dire l'amabilité, la bonté de Bloy envers un homme qu'il soupçonnait seulement d'admiration et de générosité envers lui, sa bonne humeur malgré l'angoisse qui le torturait.

En 1903, Léon Bloy étant encore à Lagny, parut : *Les dernières Colonnes de l'Eglise.*

L'auteur avec ce livre revient au pamphlet dont il semble avoir voulu rajeunir la forme. Ce ne sont plus, comme dans *Le Désespéré* ou *Le Pal*, des portraits vigoureux des personnages, mais des caricatures de leurs ouvrages, Léon Bloy choisissant comme exemples les morceaux ridicules et les passages faibles.

Le révérend P. Judas, écrit douze ans avant les autres chapitres, est certainement le meilleur de l'œuvre qui se termine par *Le dernier poète catholique*, critique hardie et curieuse où Léon Bloy a montré son enthousiasme pour le très grand et très singulier poète qu'est Jehan Rictus. Tout le monde a lu les *Soliloques du Pauvre,* livre poignant, d'une poésie intense, avec une abondance d'images très nouvelles à ravir l'auteur de *La Femme Pauvre.* Jehan Rictus parle l'argot et l'écrit comme il le parle, usant d'une façon ordonnée et fréquente de l'apocope.

Léon Bloy lui ayant fait remarquer que sa poésie eût gagné à être écrite dans une forme plus sévère, l'auteur des *Soliloques* lui répondit par une lettre qui est à mes yeux une des pages littéraires les plus profondes et les plus nettes de notre temps.

Cette page admirable eut d'ailleurs pour résultat de convaincre complètement Léon Bloy qui l'inséra dans son livre et y ajouta ces mots ; « ..... il ne reste pas un atome de mes objections. J'ai enfin compris! L'argot de Rictus, je l'épouse amoureusement désormais..... »

Ainsi j'ai toujours vu Léon Bloy, dénué d'esprit systématique et de préjugés, soumis à toutes les manifestations de la beauté, fussent-elles inattendues de lui.

Le 12 avril 1904, Léon Bloy et sa famille quittaient Lagny et venaient habiter Montmartre.

Le mendiant ingrat avait passé quatre années sur les bords de la Marne, années douloureuses pendant lesquelles il s'était vu abandonné, en proie à une immense fatigue.

Avant de publier le récit de ses déboires à Lagny, il publia *Mon journal* ,qui est celui de ses souffrances en Danemark.

Mon journal, le seul livre de Bloy qui, depuis *Le Révélateur du Globe,* ne fut pas dédicacé, fut livré un peu hâtivement à l'éditeur. Le titre ne vaut rien et Léon Bloy l'a souvent regretté.

Je ne dirai rien des événements racontés dans ce volume; ils sont tous antérieurs de plusieurs années à mes relations avec l'auteur.

En 1904 parut *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne.*

Un libraire de Lagny, M. Bellé, fit composer une affiche *Vient de paraître* fort amusante et en couvrit les murailles de la région.

Il y était dit: « Cochons-sur-Marne, c'est Lagny » et, c'était inexact.

Cochons voulait désigner Thorigny et Lagny réunis, et dans le journal de Léon Bloy, Thorigny devient *Ceux d'en Haut* et Lagny *Ceux d'en Bas.*

Dans ce volume comme dans les deux précédents du journal, il y a beaucoup de tristesses, mais aussi beaucoup de cocasseries. Pour ceux qui considèrent Léon Bloy tel qu'un écrivain amusant, *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne* doit être le meilleur livre de Léon Bloy.

Le récit des tribulations de l'auteur est interrompu par des extraits d'articles et des brochures inédites.

C'est ainsi qu'on y trouve un poème en prose intitulé : *Les Douze filles d'Eugène Grasset.*

On a supposé depuis que Grasset avait été chargé par Léon Bloy, qui était son ami, d'illustrer son poème. Ce fut au contraire Léon Bloy qui s'inspira du calendrier composé par Grasset pour écrire les *Douze filles.*

Il est regrettable qu'un éditeur ne se soit pas encore présenté pour réunir les *Douze filles* en un volume, avec le texte de Bloy en regard de chaque planche.

Eugène Grasset et Léon Bloy se connaissaient depuis le *Chat Noir.* Sans se fréquenter régulièrement, ils avaient conservé l'un pour l'autre des sentiments amicaux.

La première des *Douze filles* commence par ces mots : « Est-ce ma fosse que tu creuses ?... s'il en est ainsi, hâte-toi... »

Si Eugène Grasset avait dû creuser la fosse de son ami, il lui eût fallu se hâter, en effet, car il est mort vingt-quatre heures après Léon Bloy.

Les dernières lignes de *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne* disent la joie de l'auteur lorsqu'il s'évada définitivement de Lagny :

« ... Déménagement, évasion, délivrance... »

Il s'en allait à Montmartre, au n° 13 de la rue Girardon, où il ne séjourna que quelques mois, pour demeurer ensuite tout près de la basilique, rue de La Barre, dans un petit pavillon enfoui dans la verdure et voisin de semblables habitations dont les locataires étaient de paisibles chapelains.

Léon Bloy, sans être très heureux à Montmartre, n'y devait pas rencontrer l'espèce d'hostilité qu'il avait endurée à Lagny.

Dans ce vieux coin de Paris, les plus humbles des fournisseurs ont une habitude ancienne des artistes et de leurs façons. Ils leur sont indulgents.

Léon Bloy, qui n'avait à Lagny que des ennemis, devait trouver sur la butte quelques hommes pouvant le comprendre et admirer son œuvre.

Le sculpteur Frédéric Brou et le pauvre André Dupont auront été les plus fidèles de ces Montmartrois qui voisinaient avec le mendiant ingrat, et Brou a fait un buste qui sera pour toujours un des meilleurs portraits de Léon Bloy.

Une reproduction de ce portrait sert de frontispice à *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*, à côté d'une sorte de prologue où Léon Bloy demande pardon aux cochons, à ceux-là *qui marchent sur quatre pieds*, de les avoir assimilés *à une catégorie d'animaux puants*.....

Le portrait et le prologue complètent ce livre étrange, fait du contact imprévu de la plus vulgaire des bourgades de province avec le moins banal des écrivains français.

RENÉ MARTINEAU.

IMAGES DE QUELQUES-UNS

I

ADELINE, OU LA DAME MOLLE

Enfant, jeune fille, Adeline Corneblaze paraissait déjà molle; je le sais par ouï-dire. Je l'ai connue beaucoup plus tard, à quarante-cinq ans, mariée et molle encore. On lui eût donné, sans intention perfide, vingt ans de plus que son âge; telle était, en effet, sa destinée de compter toujours vingt ans de moins que n'en signalaient sa figure molle et sa très molle académie. Elle a perdu récemment son époux des suites d'une indigestion et cette grande douleur l'a plutôt amollie. Répandue sur une chaise longue, débordant de son fauteuil ou debout et me rappelant cet entremets affreux, horreur de ma jeunesse : la crème renversée, M^me^ veuve Corneblaze, que ses intimes nommaient jadis la molle Adeline, reste molle de corps et d'esprit, pour être née, sans doute, sous l'influence (s'il en est un, au sombre azur) d'un astre mou.

II

ZÉPHYR, OU LE COMPAGNON ÉVASIF

Il fit d'abord trembler la petite campanule solitaire, dressée au milieu du gazon de mon jardin. Sans nul bruit, il fit sonner la campanule. — Je posai le livre que je tenais en main et qui me parlait de toute autre chose; je regardai l'herbe, je regardai les branches aux beaux gestes lourds, je regardai l'air... Soudain, je le reconnus : c'était bien lui, l'ami invisible dont pourtant je n'ignore aucun des mille visages,

le compagnon évasif que sa fuite n'éloigne pas, puisqu'il se remplace aussitôt lui-même, le camarade qui sait chanter, pleurer et doucement gémir, s'amuser sur les cimes des arbres, plaisanter dans le feuillage, jouer avec la poudre des chemins, siffler aux coins aigus des toits, virer, danser sur la prairie, se vêtir en tourbillon d'une brume, décoiffer les vagues, se mêler aux cascades et toucher une lyre d'innombrable façon.

O toi, propagateur de parfums et de paroles ! toi qui donnes des ailes à la rose, des échos au murmure, un murmure au roseau et qui fais déferler sur l'avoine haute de souples ondes d'argent ! ô toi, compagnon des jours dorés où bat fort le cœur de la vie ! devancier de l'aurore ! animateur des crépuscules ! Pégase de la fantaisie ! viens avec tes senteurs, tes chansons et tes grâces ! viens : je vais reprendre ma lecture !... viens ici : tourne ma page, Zéphyr !

III

GEORGES, OU L'AMI DÉCEVANT

Le cheval qui se cabre laisse une noble image. Il ne retombe pas tout de suite; on a le temps de l'admirer. Celui qui rue ne saurait soutenir sa ruade; il fait rire ou n'intéresse que s'il blesse quelqu'un, défonce ou renverse quelque chose; alors il se concilie l'estime. — Georges, vous promettiez de vous cabrer noblement. Vous ruez et ne touchez rien.

A douze ans, vous étiez un enfant délicieux. Certain mélange bien dosé d'impertinence et de naïveté peut, à cet âge, composer, avec des boucles de cheveux blonds et des yeux bleus, une figure charmante. Bientôt on y vit naître de la fierté, une candeur hautaine et, dans le regard, les flammes fantasques d'un enthousiasme nombreux. De plus votre intelligence claire et précise semblait d'excellente qualité, l'était assurément. Le monde s'offrait à vous. Un jour, vous l'avez salué comme une conquête, vous vous êtes vraiment dressé devant lui comme un splendide cheval qui se cabre, vers lui vous avez tendu les bras comme un amant, comme un amant impatient.

Nous vous regardions, mon ami Georges, non sans un peu d'envie et beaucoup d'émotion, pensant : « Si nous ne pouvons le suivre, du moins le verrons-nous monter; il nous

éclairera. » Or vous n'avez rien éclairé, vous nous avez même couverts d'ombre, car le spectacle que vous offriez nous parut triste. Vous qui montiez si haut, vous êtes descendu bien vite, et nous songions au ruisseau malodorant, tout en bas.

Georges, vous retrouverez peut-être votre esprit, quelque-chose de votre ancien charme, de votre merveilleux talent, toute votre éloquence... Il ne vous manquera plus, alors, que cette fraîcheur innocente du regard pour laquelle nous vous aimions.

IV

GERTRUDE, OU L'OISEAU CHANTEUR

Les oiseaux chanteurs ne sont pas nombreux dans les parcs et dans les jardins de Paris. Hier, il s'en trouvait un perché sur une haute branche, au milieu du parc Monceau, et qui chantait à perte de voix, pour son plaisir, évidemment. Les gosses jouant dans le sable des allées ne l'importunaient pas, les permissionnaires en promenade, les nourrices bavardes ne le gênaient pas, ni même les bustes épars de nos grands hommes ; il chantait. Cet oiseau chantait de façon délicieuse et personne d'humain, semblait-il, ne prêtait attention à son chant... (peut-être les canards de la pièce d'eau?... sait-on jamais!) Or, au pied de l'arbre que l'oiseau rare charmait ainsi, la vieille Gertrude était assise. Concierge d'un hôtel voisin, elle prenait le frais, elle se reposait, elle lisait le feuilleton du *Petit Parisien*. — Figure lasse, figure sèche, figure attentive, sans agrément, (quelle banale figure!) petite bourgeoise fière de son emploi dans un si bel hôtel dont les propriétaires sont des gens si bien, si distingués, Gertrude se considère, à coup sûr, comme une personne très bien aussi, très distinguée. Pour l'instant, le feuilleton seul l'intéresse où la marquise Herminie va bientôt reconnaître les bons offices, baisemains, sérénades et autres attentions galantes d'un bel hidalgo sévillan. — Ne la distrayez pas, puisque l'oiseau chanteur ne sait pas la distraire... Mais pourquoi, soudain, pose-t-elle le journal sur ses genoux? pourquoi ce regard vague de ses pauvres yeux, ce regard dirigé vers le ciel? — Gertrude, concierge de l'hôtel de X, (des gens si distingués!)

écouterait-elle l'oiseau qui chante?... Et moi-même, considérant la vieille esclave aux traits stupides, je n'écoute plus l'oiseau, bien que l'oiseau chante encore, et que je l'entende, et je ne sais plus, à vrai dire, si c'est l'oiseau qui chante sur sa haute branche ou Gertrude qui, dans un moment d'inconscience, exhale par ses lèvres entr'ouvertes une très pure mélodie.

V

MAURICE, OU LE VRAI FANTAISISTE

J'aime les qualités de Maurice; j'aime presque autant ses défauts qui sont délicieux. Il ne sait pas faire effort (du moins en public), cela lui paraîtrait du dernier mauvais goût, voire un peu ridicule, comme de laisser entendre à table le bruit de sa mastication. Il s'habille élégamment, avec une simplicité facile qui ne surprend pas, et vous sentirez pourtant, à je ne sais quel détail peu visible mais point caché, qu'il se vêt à sa façon qui est bien la sienne et que l'on n'imiterait guère. — Il n'use pas de guillemets. Sa conversation est un tissu d'esprit et de fantaisie, sans que l'on puisse dire, au juste, que tel mot fut spirituel, tel point de vue fantaisiste. Il entre, vous serre la main, cause, vous interroge, répond à vos questions, conte couramment une anecdote, donne au besoin son avis sur un poème, un tableau, une pièce de théâtre, un visage (dans ce dernier cas, il parlera de son sourire), et toujours il sera lui-même, et toujours il paraîtra divers. Sa parole semble faite pour le mettre en valeur, souple et sinueuse, ironique et sensible, sans grands éclats, douce, le plus souvent, avec, parfois, un accent inattendu, mais dont le temps fort ne porte pas sur une parole de poids, plutôt sur une liaison, une excuse, une parenthèse. — Sa vie intérieure est assurément très nourrie. Cela se devine; cela ne se sait pas, et néanmoins, il n'affecte aucun mystère; il se permet seulement de ne pas s'exhiber à tout venant le cœur nu, l'esprit à vif, l'âme à l'étal. Ce goût se défend. Je ne vois pas ce qui forcerait à se promener dans la vie, le cœur, l'esprit et l'âme moins couverts que le corps. Pour avoir cette décence, la plupart des gens usent d'un masque de froideur, or cela n'aboutit souvent qu'à de la mauvaise tenue. On ne va pas festoyer chez des amis en re-

dingote noire. Le masque de la froideur est trop facile à prendre et à garder ; le masque de Maurice, plus délicat, le cache mieux, c'est celui de Pierrot ; il a toujours permis de voir sa béatitude ; mais il offusque ses larmes. — Si, parfois, Maurice m'échappe, qu'importe ! Je le sais honnête homme, sensible et sûr. Son évasion est celle de l'exilé que l'on choie dans son exil, mais qui songe à d'autres cieux. Maurice songe soudain à ce temple intime qu'il a quitté pour, dirait-il, prendre l'air et, sans faire de phrases, sans s'excuser autrement que par un sourire passager, il disparaît, il rentre chez lui. C'est bien son droit ! — Maurice étonne, mais il rassure, car l'on comprend qu'il est bon, profondément. Je ne parlerai pas de lui davantage ; il est toujours lui-même, s'il n'est jamais le même. Je le retrouverai toujours.

VI

JOJOTTE, OU LA BONNE MÈRE

La portée de Jojotte ne fut que d'un seul rejeton, ce qui, pour une chatte, est fort rare. De ce fils unique elle se montrait plus fière que telle autre chatte de toute sa portée : la singularité du cas, exaltant son instinct maternel, la rendait quelque peu vaniteuse. Mais Jojotte sut, en même temps, se montrer prudente.

Nous nous intéressions beaucoup à ce jeune phénomène informe et rose à qui Jojotte avait donné le jour sur la soie bleu pastel du canapé capitonné de grand'mère. Plus tard, le tapissier changea la soie. Toujours est-il que ce canapé historique paraît encore à cette heure de ton plus clair que les meubles qui l'environnent. Qu'importe ! tout était permis à Jojotte.

Or nous admirions son fils d'une façon qui, pour sincère qu'elle fût, n'en devenait pas moins excessive. Nous l'entourions de prévenances, nous nous groupions autour de lui, comme si le photographe de la famille allait perpétuer la scène. Blanche voulut nouer un bout de ruban au cou du petit chat, Victor lui chanta une romance que le palefrenier lui avait apprise, moi, je préférai lui offrir des fleurs. Cependant, Jojotte nous considérait d'un air inamical.

Jacques étant venu jouer avec nous, le dimanche suivant, on posa le chaton dans une corbeille en terre de pipe, prise sur

le buffet de la salle à manger et garnie intérieurement de mousse (maman comptait plutôt y grouper quelques oranges), puis nous passâmes devant le fils de Jojotte, faisant chacun une révérence, un salut, et disant un petit compliment. Ce fut, comme vous le voyez, une belle cérémonie, interrompue enfin par la voix mince de grand'mère qui nous appelait au jardin pour goûter.

A notre retour, surprise : la corbeille était vide. Jojotte, disparue elle-même, avait emporté son petit. On se mit en chasse aussitôt. Quelle aventure ! il fallait à toute force recouvrer le jeune prince que le monde entier chérissait, mais que la méchante reine persane, sa mère, enlevait à notre adoration. — On parcourut la maison de la cave au grenier ; le jardin fut visité en son détail ; je grimpai dans un arbre ; Victor visita consciencieusement la cage des lapins ; Blanche, déjà fantaisiste, risqua un œil noir au trou de la serrure du cabinet secret (le coffret en bois de rose de grand-mère), sans d'ailleurs rien découvrir ; Jacques regarda dans le puits. Il fallut renoncer.— En des cas semblables, on a mauvaise grâce à se donner beaucoup de mal, à se fatiguer, à courir des risques sérieux, à être privé de dessert, si l'on n'atteint pas son but, l'objet de la queste héroïque à laquelle on se livre: en l'espèce, le prince persan d'inégalable charme et dont les paupières ne s'ouvrent pas encore.

Nous fûmes déshonorés: Jojotte avait bien disparu, son fils ne se trouvait ni dans le piano, ni sur le haut de l'armoire, ni dans le grand bureau à cylindre de mon père, ni sous les sachets parfumés de maman. Nos plaintes n'eurent qu'un faible écho: « Laissez donc cette chatte tranquille ! — Fichez donc la paix à notre pauvre Jojotte ! » Notre « pauvre » Jojotte ! Vraiment, l'incompréhension des parents est parfois inouïe ! dès qu'il s'agit de choses essentielles, leur frivolité ne connaît plus de bornes !

L'épreuve dura trois semaines... trois semaines, je ne l'ai pas oublié. Et, brusquement, Jojotte (qui, paraît-il, passait tous les jours à la cuisine prendre ses repas sous la surveillance indulgente et discrète des domestiques, et n'y traînait guère), Jojotte reparut, un beau matin, pour tout de bon, la mine satisfaite, l'air noble. Des brindilles de foin piquetaient sa fourrure grise. Vous pensez bien qu'à la première promenade

qu'elle fit, nous voulûmes l'accompagner. Elle nous y autorisa. Nous la suivîmes, par une allée bordée à droite d'artichauts, à gauche de haricots verts, jusqu'à la vieille resserre du jardinier.

Il y avait là des bêches, des râteaux hors d'usage, du terreau en petit tas, une selle pour l'âne de Blanche, une balançoire interdite parce que trop ancienne et dont les cordes ne furent jamais raccommodées, des pots cassés, des oignons pendus, mon grand cerf-volant chinois en loques, un feuilleton complet du *Petit Journal*, relié par le cocher avec du fil de fer, que sais-je encore! Il y avait là, surtout, dans une caissette rembourrée de foin, et très à son aise, semblait-il, le fils de Jojotte, toujours charmant, ayant un peu perdu ses formes larvaires et promettant vraiment de devenir chat, un jour. — Jojotte marchait de long en large d'un pas souple devant lui. Elle faisait mille grâces ; nous pouvions maintenant admirer son fils, le remettre dans la corbeille en terre de pipe du buffet, jouer avec lui, essayer à nos dépens ses griffes naissantes. Elle nous le livrait : il saurait se défendre; il était assez grand.

GILBERT DE VOISINS.

LA PRÉFECTURE DE POLICE [1]

—

Est-ce à dire que l'ancien système constituait une organisation parfaite ? La Perfection n'est pas de ce monde. Il n'est si bonne esquisse qui n'ait besoin de retouches, mais il est à souhaiter que la Préfecture de Police cesse d'être une toile de Pénélope, où se défait, le soir, par pur caprice, ce qui s'est fait le matin. Il est à souhaiter que les préfets nouveaux soient amenés à opérer des réformes, autrement que pour le malin plaisir de mortifier leurs prédécesseurs, et satisfassent leurs rancunes personnelles ailleurs que sur le dos des contribuables, au détriment du bien public. Il est à souhaiter que la manie des représailles s'arrête où commence la sécurité de tous et respecte les acquisitions utiles. S'il fut une innovation heureuse et qui s'imposait, ce fut la création des sergents de ville, c'est-à-dire la surveillance de la voie publique en uniforme. M. de Belleyme (1828-1829), qui en eut l'idée, en faisait excellemment ressortir les avantages :

L'uniforme aura pour but de signaler incessamment au public la présence des agents sur les points où ils seront de service, de les forcer, en même temps, à intervenir et à rétablir l'ordre, au lieu de se dérober dans la foule, par crainte de se mettre en évidence, comme cela leur arrive souvent.

D'empêcher la fréquentation habituelle des cabarets et la continuation des mauvaises habitudes, telles que celles de l'intempérance et du jeu.

De les contraindre à faire leur service avec régularité et à apporter dans leurs actes, sans cesse contrôlés, du sang-froid et de la modération.

(1) Voir : *Mercure de France*, n° du 1er juin 1918.

Et il ajoutait :

Il est une considération morale peut-être plus déterminante encore, sur laquelle j'insiste particulièrement, ma fonction m'ayant mis à même d'en observer l'effet en diverses circonstances, c'est la répugnance manifestée par le public d'obtempérer, au moment où il s'y attend le moins, à la réquisition d'un homme dont aucun signe extérieur n'indique la qualité.

Malgré ces raisons péremptoires, le premier soin du successeur de M. de Belleyme fut de supprimer les sergents de ville. M. Mengin prétendait que poster des agents en uniforme, c'était donner l'éveil aux malfaiteurs. Il oubliait que la qualité essentielle de la police est d'être préventive et qu'il est préférable d'empêcher un délit de se commettre que d'avoir à le réprimer. Il oubliait encore que l'arrestation des malfaiteurs n'est qu'une partie de la tâche de la police et qu'elle se doit, aussi, à assurer la libre circulation des rues. Le corps des sergents de ville fut rétabli par M. Giraud de l'Ain le 8 septembre 1830. C'était la seule raison qu'on eut de le supprimer en 1848, puis de le rétablir à nouveau en 1852. Ce jeu de bascule amuse la galerie. Un préfet médiocre se prouve ainsi sa supériorité à ses propres yeux. Il faut qu'il change quelque chose. Il change les personnes, à défaut des institutions, et les titres, à défaut des personnes. C'est en même temps un moyen de calmer l'opinion quand elle s'inquiète ou se plaint d'un abus. Un « chef » de service est pris à partie ; il devient « directeur ». Les brigades centrales font crier. On les baptise « de réserve ». Le public est satisfait. Ainsi le moine Gorenflot, trouvant, en carême, un poulet sur sa table, faisait taire les scrupules de sa conscience en le baptisant carpe. Il est de vieilles coutumes que l'on voit réapparaître à la façon des chevaux de bois et que l'on donne comme nouveautés. Le journal des commissaires de police de M. Mouton n'était qu'une réminiscence du journal institué par M. Albert Gigot. C'est le même préfet Gigot qui avait imaginé la tournée des cafés-concerts dont on s'applaudissait, comme d'une trouvaille, ces temps derniers. Et la police par districts s'était déjà vue sous la Révolution avec les mêmes piètres résultats (1). Il suffisait

(1) Ces brigades mobiles de province même, que les amis de M. Hennion nous offrent comme la marque irréfutable de son génie inventif, que sont-elles autre chose que les brigades régionales créées par le décret du 21 messidor an XII

que M. Lépine ait gardé tous ses sourires aux officiers de paix et qu'il ait fait, de leur poste de passage, une carrière privilégiée pour que M. Hennion décidât leur suppression. M. Laurent arrive qui les rétablit, mais il garde les divisionnaires qui les remplaçaient, de sorte que la Préfecture de police finit par ressembler à ces républiques sud-américaines qui comptent dans leur armée autant d'officiers que de soldats.

Il y avait des réformes plus urgentes et moins dommageables à faire à la Préfecture de police. On nous dit qu'elle manque d'hommes. Il y a toute une catégorie de fonctionnaires qu'elle néglige à dessein et dont elle pourrait tirer meilleur parti : ce sont les commissaires de police de quartiers. Ah ! si l'Etat, au lieu de gérer lui-même sa police, en chargeait à forfait un industriel avisé, quel prodigieux changement à vue ! Comme tous les services désencombrés se mettraient à glisser miraculeusement sur rails ! Quelle aubaine pour les contribuables gratifiés d'un service de protection mille fois plus efficace et mille fois moins onéreux ! A pénétrer dans le monde des commissariats, on se rend compte d'emblée d'un gaspillage inouï de forces et pourquoi toute cette activité qu'on pourrait croire de ruche n'aboutit, par le malheur des temps, qu'à un travail stérile de frelons.

§

Sous l'ancien régime, le poste de commissaire de police était une charge mise à l'encan. Qui en offrait le prix avait chance de se voir agréer, sans fournir d'autre titre ni faire preuve de capacités professionnelles. On fut longtemps à se douter que cette magistrature exigeait des aptitudes spéciales et des vertus. Bien mieux, l'opinion prévalait qu'on ne pouvait mieux confier le soin de déjouer les complots des malfaiteurs qu'à des gens élevés à leur école. Or, tout agent de l'autorité, assuré de l'impunité, se sent porté aux exactions. Qui parlait alors de légalité ? Tout cédait à la contagion. L'exemple venait de haut. Les lettres de cachet, les prisons d'État étaient là pour étouffer les murmures et venir à bout des plus récalcitrants. La masse noire de la Bastille, qui pesait sur Paris,

(10 juillet 1804) et qui fonctionnaient sous le contrôle des *Chargés d'arrondissement* ? C'est le tort du gouvernement provisoire de les avoir supprimées le 8 avril 1814. Sans doute, elles étaient, comme toutes les institutions de l'époque, entachées d'un esprit essentiellement politique, mais qui empêchait de les restreindre à la seule répression judiciaire ?

enseignait la prudence, calmait les velléités de résistance, inspirait au bas peuple des réflexions salutaires. Il semblait que le respect ne fût dû qu'aux favoris de la fortune, aux gens en place, aux courtisans, à la maîtresse en titre. La rigueur tombait sur les humbles, dénués de protecteurs. La police avait inauguré une méthode expéditive de purger la ville, c'était d'y faire le vide. A certains jours, on ramassait pêle-mêle tout ce qui trainait de suspect dans la rue : hommes, femmes, jeunes gens, pour les expédier, par bandes, à la Louisiane, dans des conditions si désastreuses que la plupart mouraient, en route, de fatigue et de privations. Il disparaissait alors beaucoup d'enfants. On prétendait qu'on en tirait des bains de sang pour les grands seigneurs épuisés. Le cri public en accusait la police. Cette opinion était si ancrée qu'elle amena des émeutes, comme celle du 17 septembre 1755, où la demeure du lieutenant de police fut emportée d'assaut. Berryer, qui était alors en fonctions, ne dut son salut qu'à la fuite. Tout cela était peu fait pour rendre les commissaires de police sympathiques. Il s'y était glissé tant de mauvais éléments qu'à diverses reprises — comme il advint sous Sartines — on dut les casser aux gages et réformer le corps tout entier. Il fallait débourser pour porter plainte. Il fallait, pour les interventions les plus justes, acheter leur complaisance. La loi exigeait des filles publiques qu'à chaque inscription, à chaque visite, elles payassent une redevance. Certes, il y avait des exceptions. Il y avait, sous la Régence, cet intègre Renard, commissaire de police du Palais Royal, qui savait tenir à distance la tourbe des mouches (1) et des exempts. Il y eut, plus tard, les Boylève, les Delamarre qui faisaient dire au lieutenant de police Albert, lorsque ses commissaires lui demandaient d'être affranchis de la robe qu'ils portaient : « Pourquoi rougiriez-vous de revêtir un habit illustré par de tels hommes ? » Mais l'ensemble de la corporation était l'objet de méfiances et de critiques justifiées. A la veille de la Révolution, Sébastien Mercier écrivait d'eux : « Une fréquentation journalière et nécessaire avec l'inspecteur,

(1) On appelait « mouches » des espions de police, recrutés, de préférence, dans le monde des prisons et dont on payait les services d'une abrogation de peine. Les exempts chargés des flagrants délits, et dont les primes de capture constituaient les plus clairs bénéfices, s'en servaient pour rabattre le gibier à foison. C'est contre les peu scrupuleux exempts Haymier et Simonnet que le consciencieux Renard avait surtout à se défendre. Nous en reparlerons au chapitre des mœurs.

« l'exempt de police, les espions, les mouchards leur a imprimé « je ne sais quelle similitude qui leur a ôté presque entière- « ment la physionomie de juges. »

Comment s'étonner que le peuple prît un malin plaisir à les chansonner et à les voir malmener en effigie ?

Il n'y a point de farce sur le boulevard, écrit encore Sébastien Mercier, où l'on ne voie arriver un commissaire, à la suite d'une querelle. Il est en robe sale et trouée ; on lui arrache sa perruque ; on le bâtonne sur le théâtre aux éclats de rire de la populace. Il en est de même à la Rapée, dans une joûte que l'on donne sur l'eau. Les personnages figurent une rixe ; ils se battent, le commissaire vient, il procède, il verbalise, il interroge : on finit par le jeter à la rivière avec sa plume, son rouleau de papier et son écritoire.

C'est parce que les commissaires d'autrefois recueillaient sur leur passage des marques évidentes de leur impopularité qu'ils voulaient quitter la robe qui les y exposait. Ils n'en seront affranchis que par la Révolution. Leur charge cesse alors d'être vénale. Ils sont nommés à l'élection, mais ne peuvent se maintenir qu'en donnant des gages de civisme, ce qui les incline encore à forfaire. C'est le régime des suspects qui commence et va se poursuivre sous l'Empire. L'époque la plus triste pour les commissariats est celle de la seconde restauration. MM. Franchet et Delavau ont fait place nette pour y loger leurs créatures. C'est la Congrégation qui désigne les titulaires des postes et les voue à l'espionnage. La tiédeur est un crime aux yeux de ces messieurs de Montrouge. Il faut dénoncer à tort et à travers, accumuler les faux rapports...

§

La condition des commissaires de police à Paris s'est singulièrement relevée de nos jours. On disait de ceux d'autrefois : « Le peuple les craint plus qu'il ne les respecte. » On peut dire de ceux d'aujourd'hui qu'ils sont respectés plus qu'ils ne sont craints. Cela tient, d'abord, à ce qu'ils ont cessé de s'infiltrer dans la vie politique, et, ensuite, à ce qu'on a perfectionné leur mode de recrutement. Après 1870, il fut décidé que les commissaires de police seraient choisis parmi les secrétaires de commissariat ayant fait leurs preuves. C'était déjà une amélioration, puisqu'on avait relevé le niveau des secrétaires en exigeant qu'ils fussent pourvus d'un titre universitaire et soumis à un examen préalable. M. Léon Renault

fit mieux encore en décrétant que l'écharpe ne serait octroyée qu'au prix d'une seconde épreuve.

Quand l'un de ces magistrats est mis à la scène, ce n'est plus pour être bafoué. On a vu récemment M. Sacha Guitry dans *La Prise de Berg-op-Zoom* choisir, pour héros, un commissaire de police auquel il ne prêtait pas trop mauvaise figure.

§

Qu'est-ce qu'un commissaire de police à Paris? « Rien, répond celui-ci : un rond-de-cuir, un soliveau, une simple machine à signer. » « Tout, répond cet autre. Il tient dans ses mains l'honneur et la considérations des concitoyens, la perte et le salut de l'État. » Et les deux ont raison. Les commissaires de police ne sont rien, rien à Paris par la faute du système actuel. Ils sont tout par la nature de leurs fonctions.

« Quel homme redoutable qu'un commissaire de police, écrivait Saint-Edme, en 1829, quel immense pouvoir il exerce !... Un commissaire peut commettre impunément plus d'actes arbitraires que toutes les autres autorités constituées et il est cependant au dernier degré de l'échelle administrative et judiciaire. »

Il est vrai que le commissaire de police est au bas de l'échelle judiciaire et qu'il n'a aucun pouvoir effectif, sauf en matière de contraventions. Encore ce pouvoir est-il soumis à la discrétion non seulement du préfet, mais de son entourage immédiat où chacun a licence de saisir au vol ses procès-verbaux de contravention et de les jeter au panier, si bon lui semble.

La loi dit que le rôle des commissaires de police est de faire respecter les règlements, de maintenir l'ordre public, de protéger la sécurité des personnes et des biens. Elle dit qu'ils sont chargés de rassembler les preuves des crimes et délits et d'en déférer les auteurs aux tribunaux. Ils n'ont le droit d'opérer aucune arrestation, en dehors des cas de flagrant délit. Encore peuvent-ils se reposer de ce soin sur la police municipale et attendre que les délinquants leur soient amenés.

Il est, aussi, très vrai que le plus clair de leur temps, dans les quartiers populeux, se passe à délivrer des certificats, à certifier « conformes » des signatures et à apposer leur paraphe au bas d'un déluge de paperasses. Il est des commissariats où la journée s'emploie à peine à y suffire et la paresse pourrait en prendre excuse pour s'y cantonner.

Mais à coté de leurs attributions légales, s'en mêlent d'autres que l'usage a introduites et auxquelles il leur serait difficile de ne pas répondre. Le vulgaire s'est habitué à ne voir que par eux et à leur demander conseil en toutes occasions, même dans les affaires les plus étrangères à leur ressort. Les parties s'obstinent à les choisir pour arbitres dans leurs querelles et leurs différends d'ordre privé. Le commissaire de police fait donc office de juge de paix et d'avocat consultant.

Il est chargé de faire respecter la loi, mais il y a une façon de le faire. Quelques magistrats se sont rendus insupportables par leur tatillonnage et leur ingérence tracassière. La loi est aveugle. C'est au commissaire de police qu'il appartient de lui ouvrir les yeux.

« Faire respecter la loi ? » on sait comment s'y employaient, encore, au début de la troisième République, les magistrats qui avaient fait leurs premières armes sous Piétri. Le changement de régime n'avait pas corrigé les mauvaises habitudes d'un temps où la police, émanation du pouvoir souverain, se considérait, comme lui, intangible. Commissaires de police et officiers de paix gardaient une conception erronée de leurs devoirs.

Un officier de paix du 1er arrondissement, M. Pr... (M. Thiers président) s'aperçut, dans sa tournée d'arrondissement, que l'étalage d'un faïencier dépassait les limites réglementaires. Froidement, il abattit d'un solide coup de pied, jusqu'à les réduire en miettes, les piles d'assiettes et les verreries en excédent. « Je vous avais prévenu », se contenta-t-il de dire au commerçant attiré par le bruit ; « vous n'en tenez aucun compte. Soyez sûr que j'agirai de même à chaque dérogation. » Et il s'éloigna, guilleret et satisfait.

M. Clément s'était acquis, dans les dernières années de l'Empire, une réputation d'homme à poigne. Il avait été mêlé à plusieurs arrestations politiques sensationnelles. Bas, chauve et trapu, avec sa tête à la Bismarck, il en possédait l'entêtement et la repartie brusque. On eût dit un bouledogue dont l'unique fonction était de montrer les crocs et d'aboyer. Il ne disposait de quelque considération que pour les détenteurs d'une parcelle d'autorité. Le reste lui semblait négligeable, taillable et corvéable à merci. Il enveloppait du même sentiment de mépris tout ce qui emplissait son bureau, plaignants et inculpés. Res-

pectueux de la consigne, il se fût arrêté lui-même, sans sourciller. Avec cela, jovial dans le particulier, convive épanoui, buveur résistant, fourchette robuste, mettant en bonne humeur, au restaurant, les garçons qui le servaient par des gaillardises, des verdeurs et des crudités à leur diapason. Voici une anecdocte qui le peint au naturel et illustre sa façon d'opérer.

M. Clément, commissaire de police aux délégations judiciaires, fut, un moment, chargé de la surveillance des champs de courses. Un après-midi de l'été 1885, l'un de ces énormes mail-coaches, qui en font le service stationnait, à vide, aux abords de l'enceinte du pesage, attendant le retour. Des curieux mirent à profit une courte absence du postillon, pour s'en faire une estrade et suivre de loin le mouvement des jockeys. Un bookmaker, glissé parmi eux, sollicita et obtint des paris. Il fut conduit devant M. Clément, qui, sous prétexte que la loi prescrit la saisie du matériel des salles de jeu, décréta la saisie du mail-coach. Mais que faire de ce véhicule encombrant avec son attelage de cinq chevaux ? Pensez-vous M. Clément embarrassé ? Il avait besoin de postillon. Son innocence éclatait. Il l'inculpa, néanmoins, de complicité et le mit en état d'arrestation. Peut-être estimait-il que le postillon faisait partie du matériel, qu'il n'était qu'un accessoire, une pièce démontable du mail-coach. La séance terminée, il fallut lever le siège. Malgré les cris et les protestations de la foule, qui avait payé et retenu ses places, M. Clément monta dans la voiture, accompagné de ses deux secrétaires, et jeta l'ordre : « A la fourrière ! » Le char gigantesque démarra, non sans peine, sous les huées du public, emportant, pour unique cargaison, les trois policiers perdus dans l'immensité de ses banquettes vides. A la fourrière, la porte se trouva trop étroite. M. Clément, habitué à voir tout plier sous ses ordres, parut stupéfait de cette résistance des choses. On crut qu'il allait appeler des maçons pour faire brèche. Il n'en fit rien. Il ordonna, en grommelant, au postillon de se rendre dans la cour du palais de justice où étaient ses bureaux. Sans doute ce contre-temps lui inspira-t-il un retour sur lui-même. Le commissaire devint soucieux. On a beau être cuirassé contre les scrupules de conscience et s'habituer à l'arbitraire, il est, tout de même, des morceaux durs à avaler. Le postillon lui restait dans la gorge. M. Clément n'était

plus si sûr d'avoir raison. Son front se rembrunissait au fur et à mesure, que l'on approchait du palais. On franchit la grille dont l'ébranlement fit mettre toutes les têtes aux fenêtres. Laissant le char en panne dans la cour du Mai (1), M. Clément fit conduire le postillon à son cabinet, tandis qu'il se rendait chez le préfet pour quêter son approbation. Ne l'ayant pas trouvé, il se rabattit sur le procureur de la République. Il sentait le besoin de faire approuver en haut lieu l'illégalité de sa capture. Le Procureur était absent. De guerre lasse, M. Clément réintégra son cabinet où l'on dressait le procès-verbal d'interrogatoire. En y jetant les yeux, sa figure s'illumina. Le postillon avait encouru une contravention ancienne pour excès de vitesse. « Je m'en doutais, s'écria le commissaire, la capture est bonne. C'est un récidiviste. » Il estimait n'avoir plus à craindre de se voir reprocher sa désinvolture vis-à-vis d'un homme nanti d'antécédents judiciaires, et c'est déchargé de toute inquiétude qu'il signa l'ordre d'envoi au dépôt.

Je n'ai pas besoin de dire que le Parquet, se refusant aux conclusions de M. Clément, se hâta de relâcher le postillon, le lendemain, à la première heure et de lui restituer son monstrueux véhicule dont la cour du Mai fut désemcombrée.

A une date plus récente, sévissait dans un quartier excentrique, célèbre par ses bouges, un commissaire de police qui, sous le louable prétexte de l'épurer, s'y livrait à mille incartades. Il avait imaginé, pour surveiller les hôtels meublés, de stationner en fiacre devant leur porte et d'y épier, derrière les stores baissés, l'entrée et la sortie des gens. Un couple paraissait-il, le magistrat ouvrait la portière, s'élançait sur lui, avec le bond du tigre sur sa proie, puis, faisant signe aux gardiens postés près de là, sans vouloir rien entendre, le faisait conduire au commissariat. Là, souvent, le commissaire était obligé de reconnaître qu'il s'était trompé. Il se trouvait en présence d'un ménage régulier d'ouvriers qu'il relâchait sans excuses, avec son habituel : « Allez, mais n'y revenez plus ! » Aux observations que cela lui valut de M. Laurent, alors secrétaire général, il se bornait à répondre — tant sa présomption égalait sa candeur — qu'il avait supprimé la prostitution

(1) Et non de Mai comme l'usage s'est introduit de dire communément à tort. Ce nom de cour du Mai vient de ce que chaque année, à certain jour, les confrères de la Basoche plantaient au pied du grand escalier du Palais de Justice un arbre décoré de fleurs et de rubans que l'on appelait un Mai.

de son quartier. « Oh! déplacé, tout au plus », rectifia le sage M. Laurent.

Oui, les magistrats de quartier se voient réduits, par le mésemploi que l'administration fait de leurs qualités, à n'être plus que des machines à signer et pourtant il suffit d'une imprudence de leur part ou même d'une abstention, dans certains cas, pour entraîner un désastre public.

C'est un commissaire de police, M. Fouquet, intelligemment secondé par son secrétaire, M. Leproust, qui fournit au gouvernement de M. Floquet des armes pour lutter efficacement contre le général Boulanger et le démasquer en pleine séance du Parlement.

Par contre, c'est à la maladresse d'un commissaire de police que Paris dut d'être bouleversé en 1892 par la terreur anarchiste. Ce fonctionnaire, que, pour cette raison, ses collègues avaient surnommé le « Père de l'anarchie », était attaché à un poste de la banlieue ouest. Quelques compagnons libertaires s'avisèrent, un beau dimanche, d'y promener un drapeau noir, par les rues. C'était une manifestation que la vue des képis suffit à disperser et qui fût restée anodine si le fonctionnaire s'était contenté de ce triomphe facile. Mais entraîné par son esprit brouillon, vindicatif, qui ne rêvait que plaies et bosses, en même temps que par le souci de se créer un titre à l'avancement, il voulut avoir sa journée et ses trophées. Il entraîna ses agents au pas de course à la poursuite des fuyards jusque sur le territoire de la commune voisine. Ce fut une randonnée épique. On parvint à se saisir de quelques manifestants qui furent copieusement « passés à tabac ». Le fonctionnaire oubliait ce principe qu'un malfaiteur, arrêté et désarmé, devient un être sacré. Loin de réfréner sa troupe, exaspérée par l'ardeur de la poursuite, il lui lâcha la bride, considérant ses écarts comme une juste sanction de la faute. C'est pour protester contre la rigueur de cette répression et à titre de représailles, que Ravachol décida de sévir contre les magistrats de l'ordre judiciaire qui avaient instruit le procès. C'est à leur adresse qu'après la condamnation de ses coreligionnaires, il jeta des bombes dans les immeubles qu'ils habitaient, vengeance d'autant plus regrettable qu'elle atteignait, dit un journaliste, dans un lapsus resté célèbre, « non seulement des magistrats mais encore des innocents ».

Ravachol demeurait insaisissable. Sa tête était mise à prix. Tous les services de gendarmerie, de sûreté étaient sur pied et, tandis que l'on fouillait les quatre coins de la France pour l'atteindre sans y parvenir, ce fut un commissaire de police qui réussit à le cueillir en plein boulevard. C'est M. Dresch qui mit fin aux exploits de Ravachol. Ce magistrat était tout l'opposé du collègue qui les avait déchaînés. Long, mince, brun, de belle taille, les yeux noirs et vifs, d'une physionomie expressive, il ressemblait, trait pour trait, à l'image que Vélasquez a laissée de lui-même. Il avait d'ailleurs une sensibilité d'artiste et restait si impressionné des jeux de lumières et de couleurs qu'il ne pouvait se retenir de manier le pinceau, bien qu'il n'eût fait aucune étude en ce genre. Il ne lui manquait, pour y réussir pleinement, que des procédés de métier. C'était, aussi, un homme de caractère. Il avait eu à intervenir dans les affaires Wilson et avait refusé d'obéir aux suggestions de M. Gragnon qui s'imaginait, avec sa faconde de méridional, qu'il était possible, par un subterfuge, de sauver l'Elysée. En dépit des menaces, on ne put obtenir du magistrat aucune collusion, aucun désaveu. Dresch instrumentait alors au quartier du Val-de-Grâce. On n'osa le destituer. C'eût été provoquer des révélations que l'on voulait étouffer. On se contenta de l'envoyer en disgrâce au quartier déshérité de l'hôpital Saint-Louis, mais, en présence du soulèvement d'opinion produit chez ses administrés qu'il avait su se concilier, on crut devoir atténuer la mesure en lui accordant, bientôt, sur sa demande, à titre de compensation, le quartier de la Porte-Saint-Martin où il ne tarda pas à se créer une popularité nouvelle. Très répandu, affable, conciliant, accessible, Dresch avait sa façon de s'instruire et, bien qu'il eût en horreur le métier d'espion, il savait provoquer les confidences quand il en avait besoin par un ton fortuit et enjoué. Il savait, quand il le fallait, ouvrir les oreilles sans en avoir l'air. S'il y eut dans l'arrestation de Ravachol, comme dans la plupart des arrestations, une part de hasard, on peut dire que Dresch y avait aidé puissamment. Il avait ouï dire qu'un client de passage, déjeunant au restaurant Véry, boulevard Magenta, avait essayé d'endoctriner le garçon par des propos anarchistes et que, prenant son silence pour un acquiescement, il avait promis de revenir. Le signalement que Dresch s'était

fait donner semblait correspondre à celui de Ravachol. Il ordonna qu'on lui fit signe, au cas où l'individu se représenterait, ce qui se produisit quelques jours après. A ce moment, Dresch était alité, souffrant. Un autre eût prétexté de ce malaise pour se dire : « Après tout, qui me prouve qu'il s'agisse de Ravachol ? Rien ne s'adapte plus aisément qu'un signalement. Est-il vraisemblable qu'un contumace, traqué de toutes parts, dont la photographie s'étale en première page des journaux, à toutes les devantures, ait l'audace, non seulement de s'afficher dans un lieu public, mais encore de se trahir en se dénonçant au garçon et se tende lui-même le piège d'un rendez-vous? » Un autre se serait payé de ces raisons. Il se serait borné, par acquit de conscience, à faire aviser, à tout hasard, le poste de police ou le commissariat voisin. Dresch n'hésita point. Sans prendre le temps de se vêtir, il endossa, sur sa chemise de nuit, une pelisse de fourrure, glissa, par précaution, un revolver dans sa poche et se rendit au restaurant. L'inconnu était là. Dresch, qui avait sa photographie dans l'œil, reconnut Ravachol. L'anarchiste, inquiet de cette intrusion soudaine et de ce regard fixé sur lui, se leva, fit mine de sortir. Dresch lui barra le passage de son revolver braqué, ce qui donna le temps à deux agents, prévenus en hâte, de survenir et de maîtriser la rébellion qui s'esquissait.

Paris reprit haleine. Cette arrestation, opérée par Dresch, était un coup de maître qui ne réussit pas à dissiper en haut lieu les préventions à son endroit. On essaya, d'abord, de lui contester son mérite. On s'en était tenu à la première version de l'officier de paix Lausberg, de fâcheuse mémoire, qui avait télégraphié : « Mes agents viennent d'arrêter Ravachol. » Quand les détails de l'arrestation furent connus, M. Lozé leva les bras au ciel : « Il va falloir que je décore M. Dresch ! »

— « Pourquoi pas? » répondit M. Goron, présent, qui avait ses inspirations de franche camaraderie et qui savait quelle épine lui ôtait du pied l'heureuse intervention de son collègue.

§

Les commissariats parisiens arborent un drapeau. Ils ont aussi une lanterne. C'est le lieutenant de police Machault (1718-1720) qui les a pourvus de ce signe distinctif en spécifiant qu'elle serait allumée tous les soirs, chose nouvelle à

une époque où l'on n'éclairait que dans les nuits sans lune. Cette lanterne était blanche, alors, comme les lys de nos rois. Sa couleur rouge lui vient de la Révolution. C'est d'une lanterne de même couleur qu'à Paris se marquent les écueils et, en province, les lieux mal famés. Les commissariats furent longtemps condamnés à l'aspect de bouges, mais tout évolue et se modernise. L'on ne néglige point l'occasion de les aménager, aujourd'hui, dans des immeubles corrects et bourgeois. Quelques-uns se prévalent de lambris cossus et pimpants, de double portes à petits carreaux, de la décoration Louis XVI, à la mode. Ce n'est encore que l'exception. Le plus grand nombre, même dans les quartiers élégants, continuent à s'encrasser au fond des cours, soit au rez-de-chaussée, soit à l'étage, auquel on accède par un escalier noir et malencontreux. Quelques-uns tiennent boutique. Celui du quartier de l'Odéon, à cheval sur les rues Crébillon et de Condé, pour être privilégié d'un pan coupé, n'en étale pas moins un décor d'indigence poussiéreuse, et ne s'harmonise guère avec les splendeurs du Luxembourg, commis à sa garde. Il en est qui se voient relégués dans des impasses ou dans les caves des bâtiments publics. Celui des Champs-Elysées n'est qu'un long corridor froid et humide, aménagé dans les dépendances du Grand Palais. Le commissariat du quartier Necker, qui se prélasse dans un immeuble d'honnête apparence, ne regrette point la cahute sordide de la rue Blomet où il eut longtemps son siège et où les rats pullulaient, inconvénient mal compensé par l'agrément d'un jardin où les magistrats économes avaient licence de se fournir de légumes. Celui du quartier Saint-Lambert, aujourd'hui pourvu de tout le confortable nécessaire, ne regrette pas davantage la pauvre resserre voisine où il élut longtemps ses pénates, aux murs suintants d'âcre humidité et où, les jours de pluie, le personnel se voyait gratifié d'un bain de pied persistant. Mais qu'ils soient installés ici ou là, les commissariats ont le même visage commun, rébarbatif et renfrogné. Il serait peut-être excessif de leur appliquer le dicton « gai comme une porte de prison », mais il est des gens que leur vue impressionne. Certaines vieilles dames n'y passent pas sans se sentir en disposition de se signer et des esprits superstitieux y éprouvent le besoin de toucher du fer. C'est, dans un certain monde, un titre de satisfaction que de n'avoir

jamais eu l'occasion d'y pénétrer. De braves gens considèrent comme une humiliation le fait d'avoir à s'y rendre, pour un simple renseignement. L'accueil qu'on y reçoît ne pèche point par excès de courtoisie, mais il vaut celui que les contribuables sont habitués à rencontrer, partout ailleurs. Si le percepteur, auquel on apporte son argent, ne le reçoit qu'en maugréant, avec un geste bourru, on peut excuser la désinvolture des employés de commissariats. S'ils n'ont point les égards dont brillent les salons, c'est que leur clientèle n'y dispose point. Oui, ces messieurs sont souvent nerveux; mais réfléchit-on à la vie qu'ils mènent, à cette vie de reclus, de chiens à l'attache ? Continuellement sur les dents, ils peinent quand les autres s'amusent. Les jours de fête marquent pour eux un surcroît de travail. C'est une occasion de se voir consignés, et quel public souvent bizarre ! que de bavardages insipides à supporter ! que de fausses confidences ! que de dénonciations suspectes ou puériles !

C'est le niais prétentieux qui s'obstine à se faire délivrer un certificat « comme quoi », sans consentir à donner d'autre explication ; la folle qui revient dix fois par jour réclamer les millions qu'on lui a extorqués ; le locataire qui se plaint de sa concierge tardive à tirer le cordon, du piano de la voisine, de sa machine à coudre, des aboiements nocturnes d'un chien qui troublent son sommeil. C'est un père qui s'étonne que le fruitier ait osé tirer les oreilles de son garçon qui lui chipait ses pommes; un autre qui amène son fils, bambin de dix ans, cancre incurable, fléau de son école, pour qu'on lui fasse de la morale. C'est une femme que son mari néglige pour aller jouer aux cartes, le dimanche, et qui s'en désole. C'est un sourd auquel il faut corner dans le tuyau de l'oreille des explications qu'il n'entend pas. C'est un industriel qui peste, sans raison, contre son concurrent, sa bonne, son apprenti. Ce sont deux commères qui s'injurient pour une boîte à lait renversée et dont l'une tombe en proie à une crise de nerfs. C'est un créancier qui dénonce anarchiste son débiteur insolvable. C'est le débiteur qui s'indigne, à son tour, des réclamations du créancier. Parfois le différend dégénère en pugilat. Les arguments s'illustrent de gifles retentissantes. Tout ce monde insiste pour recevoir satisfaction, crie, hurle, se démène et s'en va, claquant les portes, exaspéré d'être éconduit en

brandissant la menace d'écrire « à qui de droit ». J'ai vu un homme, entre deux vins, implorer qu'on le mît au violon pour le soustraire à la raclée que sa femme menaçait de lui administrer. Toutes ces scènes de vaudeville feraient rire au théâtre ; elles excèdent un personnel surmené qu'elles distraient de sa besogne utile, par la fréquence avec laquelle elles se reproduisent.

A côté de cette comédie se joue le drame en permanence. A côté du rire, il y a la vraie douleur, le spectacle de la misère, et c'est son passage qui laisse, aux commissariats, une sorte d'indélébile et noire empreinte ; qui leur compose, des plus humbles aux plus luxueux, cette atmosphère indéfinissable de malaise et d'accablement.

Il y a d'abord la salle des inspecteurs, avec ses barrières de bois, ses bureaux à casiers, ses lyres de gaz à large abat-jour vert, sa toise, ses bancs toujours encombrés d'un public mêlé, ses murs peints à la colle, de couleur neutre, son plancher maculé, ses affiches déchirées : tableaux de consultations d'hôpital, avis administratifs, où tout, même le palmarès des victimes du devoir, avec ses ornements tricolores, ne parle que de restrictions, de maladie, de misère et de mort. Un remugle de renfermé et de papier moisi s'y mêle aux relents de la fétidité humaine.

Il y a le cabinet du secrétaire, au bureau de bois blanc noirci, aux rideaux de tulle blancs, encombré de livres, de codes, de manuels de police, où se relèguent successivement, à chaque promotion, les portraits périmés des présidents de la République. Une natte tressée sert de tapis. Aux murs, le tableau des différents services de la préfecture et du personnel des commissariats. Quelques gravures selon le goût du titulaire. Quelquefois, sur la cheminée, un plâtre saisi aux mains d'un colporteur italien ou présent de quelque praticien du quartier. Il y a le cabinet, souvent inoccupé, du secrétaire suppléant. Il y a, enfin, le cabinet du commissaire où se réfugie tout le luxe administratif : tentures vertes et mobilier sévère d'acajou, bibliothèque, bureau à tiroirs, petite table, chaises et fauteuils, moquette de couleur. Sur la cheminée, pendule de marbre noir et chandeliers Louis XV de bronze doré. Chaque magistrat l'orne à sa fantaisie. Mouquin avait fait de son cabinet du faubourg Montmartre une véritable

serre, ornée de fleurs et de palmiers. Péchard, dans les vastes locaux qu'occupait jadis, rue Marsollier, le commissariat du quartier Gaillon, avait installé des vitrines; un vrai musée de police. Beaucoup disposent d'une collection de tableaux. Dresch, Michaud qui maniaient le pinceau en amateurs, Pajot et Nadaud, qui avaient passé par l'école des Beaux-Arts, y exposaient leurs œuvres. On admirait dans le cabinet de Landel (Porte Dauphine) des céramiques orientales et des écrans japonais. Cœuille (Necker) a hérissé le sien de miroitantes panoplies d'armes. Celui d'Euriat (Petit Montrouge) s'illustrait de vieilles estampes en couleurs. Rajaud a transporté au siège des on district ses innombrables rayons de livres, reliés de frais et dorés sur tranches. Quelques-uns ne craignent pas d'accrocher des esquisses légères, des croquis boulevardiers, des déshabillés galants, ce qui détone un peu dans le sanctuaire des lois, et ceci me remet en mémoire une aventure assez plaisante. Certain commissariat, fréquenté d'une clientèle d'artistes, se trouva hériter d'un lot de toiles peintes provenant d'une « académie » voisine. C'étaient des études d'après nature. Le secrétaire, dénué de malice, saisit l'occasion d'en égayer les murs de son cabinet. Le hasard m'y amena, un jour que ce fonctionnaire procédait à l'interrogatoire d'une papetière, chez qui l'on avait trouvé des photographies de modèles et qu'on inculpait pour cela d'outrages aux bonnes mœurs. Or, tandis qu'on lui faisait grief d'avoir détenu, au fond d'un tiroir, ces images de Parisiennes court vêtues, s'étalaient ironiquement, en vedette sur les murs, des anatomies masculines, aux puissantes ressources d'étalon, d'un relief autrement scandaleux. La papetière était trop émue pour s'en apercevoir et en tirer un moyen de défense. Ce n'est pas ce détail qui la fit acquitter, mais le rapprochement s'imposait. La vie des commissariats fourmille de ces anomalies, ample matière de réflexions pour qui se sent d'humeur à philosopher.

§

La loi prévoit un commissaire de police par 10.000 habitants. A ce compte, Paris en exigerait près de 300, ce qui serait excessif. Il suffirait que chacun des 80 quartiers fût pourvu d'un commissariat, ce qui ne s'est pas toujours produit et qui n'existe pas même encore. Cela tient au trop rapide accroissement de la cité. Lorsqu'en 1860, le nombre des arrondisse-

ments se trouva subitement porté de 12 à 20, on dut, comme cela se pratique encore pour les communes de banlieue, réunir plusieurs quartiers sous l'autorité d'un seul magistrat. Cela se pouvait, sans inconvénient, la nouvelle bande de territoires annexée comprenant de larges espaces vides ; mais, au fur et à mesure que les constructions s'y élevaient et que la population s'y faisait plus dense, on fut amené à dédoubler les commissariats, ce qui ne s'accomplit pas, du reste, sans de fâcheuses lenteurs, entretenues par des raisons d'économie. Hier encore, les quartiers Bel-Air et Picpus, Muette et Porte-Dauphine, Saint-Fargeau et Père-Lachaise restaient amalgamés. Ils ont fini par obtenir de M. Lépine leur bureau de police respectif. Les quartiers Croulebarbe et de la Santé restent encore à pourvoir. Ils dépendent, administrativement, des commissariats voisins de la Salpêtrière et du Petit-Montrouge.

La distribution par quartier est d'ailleurs assez arbitraire. Tandis que le commissaire de police du quartier Gaillon ne dispose pas même du nombre d'administrés réglementaire, celui de Clignancourt voit sa quote-part légale augmentée de plus de cent mille âmes. Et c'est bien un trait de notre incohérence administrative que, pour des besognes si différentes, les commissariats se voient affecter à peu près le même personnel restreint. Leur personnel se compose, presque uniformément, d'un secrétaire, de deux inspecteurs et d'un garçon de bureau. A la vérité, on a créé, pour soulager les commissariats les plus encombrés, des secrétaires suppléants ; mais trop de caprice préside à leur distribution. La majeure partie de ces secrétaires est absorbée par les délégations et les services spéciaux. Leur nombre est insuffisant. Certains commissariats, surchargés de besogne, ne s'en voient attribuer que sur le papier. Ils finissent, à force de réclamations, par obtenir celui auquel ils ont droit ; on le leur enlève, le lendemain, sous le moindre prétexte. Il y a toujours un secrétaire titulaire absent à remplacer. S'ils réclament encore, on leur colle, de mauvaise grâce, un débutant qu'il faut dégrossir et qui, sitôt à point, s'en va, pour laisser la place à un nouveau promu, d'où perte de temps appréciable. Il faut aussi noter l'obstination de l'administration à ne jamais tenir compte de la demeure des suppléants. On assiste aux chassé-

croisés les plus stupéfiants. Tel qui réside à Chaillot se voit expédier à Charonne et vice-versa, d'où pour le malheureux un surcroît de fatigue et de dépense, et comment le commissaire de police exigerait-il d'un employé, venu de si loin, une exactitude scrupuleuse? Comment faire appel à sa collaboration, la nuit, en cas de sinistre, d'incident grave? Ce système a donné de tels mécomptes qu'on s'est résigné à créer, dans les commissariats les plus affairés, un troisième inspecteur; mais la mesure est encore insuffisante. Par ce roulement à trois, au lieu de deux, les inspecteurs se trouvent soulagés, le commissaire, non. Lorsqu'un inspecteur est malade ou en congé, le commissaire de police a la ressource de faire appel à la police municipale qui lui détache un gardien de la paix. C'est M. Caubet qui avait inauguré ce système, moins dans le but d'obliger, que de prendre pied dans les commissariats et de les espionner (1). Ce n'est plus dans le même esprit qu'agit la police municipale. Elle en profite pour mettre à l'épreuve ses candidats sous-brigadiers, qu'elle envoie inexpérimentés et qu'elle retire l'apprentissage terminé. Loin d'activer la besogne, ces agents la retardent à s'initier, et il arrive qu'à certaines heures, ils assument sur leurs seules épaules tout le poids du commissariat. Leur ignorance ne leur permet pas de renseigner utilement le public qu'ils se bornent à faire attendre ou renvoient au lendemain. On avait demandé que des agents de la sûreté fussent détachés à poste fixe dans les commissariats. La rivalité des services, tant que la sûreté resta organisée à l'ancienne mode, fit échouer les essais de ce genre. Aujourd'hui, les commissaires de police disposent des inspecteurs du district; mais ne pouvant ni les punir; ni les récompenser, ils n'ont pas sur eux l'autorité suffisante. Ils lui échappent toujours par un point. Cela crée des tiraillements et, comme il faut obtenir l'agrément préalable du commissaire divisionnaire, certaines affaires y perdent, qui ne peuvent s'amorcer que sous le sceau du secret.

§

Paris compte 78 commissariats de quartier, auxquels cor-

(1) M. Caubet était chargé d'imposer le dogme maçonnique à la Préfecture de police, suspecte d'un reste d'attachement au régime déchu. Ce qui prouve le pouvoir néfaste de la politique, c'est que les choix des Loges n'y furent pas plus heureux que ceux de la Congrégation. Il s'en suivit, dans le service même de M. Caubet, une série de scandales (Thiébaut, Cazalas, etc.), dont on n'a pas perdu le souvenir.

respond un nombre équivalent de postes de police, souvent éloignés les uns des autres. On s'occupe aujourd'hui de les réunir. C'est une mesure, longtemps réclamée, à laquelle s'opposait l'administration. Il a fallu, pour l'y décider, la pression énergique du Conseil municipal, influencé par l'exemple de l'étranger et le succès des maisons de police d'Angleterre et des Etats-Unis d'Amérique où tous les services de protection, y compris celui des sapeurs pompiers, se trouvent concentrés. La raison que l'administration mettait en avant pour expliquer son refus, c'était que la dispersion des postes et des commissariats de police multipliait, sur la voie publique, les points de surveillance, comme si les commissariats désarmés, faute d'un personnel suffisant, et fermés la nuit, c'est-à-dire aux heures où cette surveillance devient plus nécessaire, pouvaient être, à ce titre, de la moindre utilité. N'a-t-on pas vu des commissariats cambriolés ou exposés, les jours d'émeute, à la fureur populaire et impuissants à s'en garantir ? S'il se présentait des gens pour recourir au service de la force armée, le commissaire n'avait d'autre ressource que de les renvoyer au poste, qui, souvent, les renvoyait au commissaire, pour obtenir un ordre de réquisition, ce qui rendait toute intervention illusoire et donnait licence aux malfaiteurs de disparaître, après avoir opéré en sécurité. Loin d'élargir la surveillance de la voie publique, cette dispersion l'annihilait, puisqu'elle immobilisait, un long espace de temps, les gardiens de la paix, chargés du transfert et de la garde des détenus. Il est des instructions longues et compliquées. Il en est qui se présentent concurremment le même jour. Le commissaire de police n'a pas le droit de détenir un citoyen plus de vingt-quatre heures. Passé ce délai, il doit ou le remettre en liberté ou l'expédier au dépôt. Il est donc nécessaire d'aller vite et le magistrat se voyait forcé, faute de poste dans l'immeuble, de maintenir le détenu en permanence dans son bureau avec les agents préposés à sa surveillance. C'était au détriment du service de ville. Autre chose. Il arrive qu'un détenu, se ravisant à la dernière heure, se dispose aux aveux ou à des révélations nouvelles et demande à être ramené au commissariat. Cela se peut faire sans inconvénient quand il ne s'agit que de traverser un couloir ou de gravir un étage ; mais quand il faut parcourir un long chemin, que l'heure presse,

que l'ordre d'envoi est signé, que la voiture cellulaire est annoncée, on y renonce. Autant de perdu pour la régularité et la bonne marche de l'instruction. Si les officiers de paix déploraient cette distraction de leurs hommes du service de la voie publique, les commissaires de police n'avaient pas moins à se plaindre de l'obligation où ils se trouvaient de courir au poste à chaque instant et de perdre leur temps en incessantes allées et venues. Cet éloignement des postes et des commissariats n'était pas seulement préjudiciable à la prompte expédition des affaires. Il était dangereux. Il y avait parfois (cela existe toujours dans certains quartiers excentriques), outre de longues courses à fournir, des espaces peu sûrs à traverser. C'était multiplier, pour les détenus, les chances d'évasion et, pour les gardiens, les dangers d'agression. C'était exposer inutilement les agents à la malveillance et à l'ironie des foules que de les obliger à promener, chaque matin, ce lamentable troupeau de vagabonds minables, de poivrots inoffensifs, toutes ces épaves de la misère, ramassées la nuit et menées, les menottes au poing, sous solide escorte, le revolver en bandoulière, comme s'il se fût agi de bandits redoutables capturés de haute lutte. Que d'incidents pénibles causés en cours de route par le mauvais vouloir ou la rébellion des convoyés ! Que de scandales, inutilement provoqués par des détenus récalcitrants ou avinés, qui obligeaient les gardiens à recourir à la force, se refusaient à les suivre, hurlant qu'on les assassinait, ameutant le public qui prend toujours, d'instinct, parti contre l'autorité et s'échauffe sans savoir. Tout cela criait de ridicule, de péril, d'inhumanité, d'incohérence mais l'administration ne voulait rien entendre, preuve qu'il suffit de l'entêtement d'un scribe obscur pour perpétuer les pires errements et tenir en échec les améliorations les plus urgentes. Certaines décisions administratives révèlent de ces bizarreries, de ces parti-pris inexplicables. Les bureaux ont leurs casuistes. M. Depaix, qui fut commissaire de police au quartier de la Folie-Méricourt, ne put obtenir d'être nommé officier de paix, sous ce prétexte fallacieux que « l'officier de paix Depaix » prêterait à rire.

§

Paris fut longtemps une agglomération de petites villes diverses ayant leur originalité propre et leurs mœurs particu-

lières. En dépit d'un mélange incessant et des habitudes nomades apportées par les transformations économiques, sa population reste imprégnée d'influences locales. Il n'y a plus, de quartier à quartier, ces barrières que formaient jadis la rivalité des juridictions, l'abus d'une réglementation jalouse. Il n'y a plus ces liens qui retenaient prisonnières, aux limites des paroisses, les corporations, les confréries, les maîtrises et les jurandes. Paris tend à s'unifier. Il n'y a plus de ruelles chaudes, d'enclos fermés, de lieux d'asile. Il en reste néanmoins des traces. Il y a toujours, par exemple, la juiverie du quartier Saint-Merri. Le quartier de la Sorbonne jouit toujours de ses privilèges. Les métiers et les professions ne sont plus parqués, comme autrefois, dans des enceintes fixes, mais il y a, tout de même, une survivance des vieux usages, la force de l'habitude et des raisons propices qui font que les éditeurs s'établissent de préférence sur la rive gauche, les ébénistes faubourg Saint-Antoine, les peaussiers à la Maison-Blanche et les négociants en soierie dans le quartier du Sentier. Ainsi chaque quartier a son industrie. Il a aussi ses traditions, sa légende. Un bourgeois du Marais diffère du bourgeois des Batignolles. La noblesse a ses variétés suivant qu'elle se rencontre au quartier Saint-Germain ou à la Plaine-Monceau. L'artiste peintre de l'avenue de Villiers ignore l'artiste-peintre de Montparnasse. Le petit rentier de Montrouge ne s'accommode point du genre de vie du rentier de Picpus. L'amour se traite autrement à Montmartre qu'au Quartier-Latin et la diversité parisienne se marque dans les nuances de sa vie galante. Suivez les boulevards, de la Bastille à la Madeleine, vous y verrez se dérouler toute la gamme de la prostitution avec une note nouvelle à chaque carrefour. Chaque zone a sa faune indigène. Le flibustier de finance n'opère point rue Vivienne comme celui du boulevard Haussmann. Le marlou du faubourg Montmartre ne sait rien des façons de son congénère de la Butte-aux-Cailles. Les kleptomanes que l'on arrête aux magasins du *Louvre* et du *Bon Marché* ne s'assimilent point aux voleuses à la tire de *Pygmalion* ou de la *Samaritaine*. Il faut, à les démêler, un doigté spécial.

Les boulevards, la Bourse, les Halles, les Abattoirs, les Monts de piété, l'Hôtel des ventes, etc., forment autant de centres attractifs autour desquels évolue une clientèle spéciale.

Les cimetières, les marchés, les écoles, les casernes entretiennent à leurs abords une catégorie particulière d'industriels, de malfaiteurs et de chalands. Il y a aussi les gares qui nouent, autour d'elles, des colonies de provinciaux et d'étrangers. Si les méridionaux, plus insinuants, plus solubles, se fondent vite dans l'ensemble de la population, par contre les Bretons, débarqués de leur province, hésitent à franchir les parages de la gare Montparnasse, qu'ils peuplent de leurs comptoirs. Les Lorrains et les Ardennais affectionnent le voisinage de la gare de l'Est. Les Picards et les Flamands pullulent à l'ombre de la gare du Nord. Paris est devenu un vaste caravansérail où les gens trouvent partout accueil ; mais un Limousin limousinant, qui se respecte, ne descend guère ailleurs qu'aux environs de l'île Saint-Louis et les ecclésiastiques de passage ne se sentent vraiment à l'aise qu'à l'abri des tours de Saint-Sulpice. L'Anglais s'aventure jusqu'à la place Vendôme, mais le touriste allemand ne démarre pas du quartier d'Hauteville. Le Slave méfiant recherche les solitudes des Gobelins et du Petit-Montrouge. Les Italiens se partagent entre la Villette et Montparnasse, selon qu'ils exercent la profession de verriers, de praticiens, de mouleurs ou de modèles. Le commissaire de police doit montrer des aptitudes correspondantes aux nécessités locales. Il doit parler à chacun son langage. Un argument sans valeur pour un brocanteur de la rue Saint-Charles impressionne un revendeur de la rue de Provence...

§

Les commissaires de police sont chargés de trop de choses, écrivait déjà, en 1779, Sébastien Mercier. Que dirait-il aujourd'hui que le développement du commerce et de l'industrie, les découvertes de la science, mises au service de la fraude, l'âpreté de la concurrence, l'imagination fertile des chevaliers d'industrie, la complication des rouages sociaux et la fureur de la réglementation ont étendu à l'infini le champ de leurs attributions? Ils s'occupent de tout : du bois dont se chauffe le four du boulanger, des pots de fleurs et des cages à serins, de la circulation des voitures, du placement des nourrissons, du nettoyage des trottoirs et de l'échenillage des arbres. Ils ont à prendre mesure de tout, depuis le fouet du cocher jusqu'aux tuyaux de cheminée. Ils ne doivent rien ignorer des règlements de la batellerie et de la navigation fluviale. Ils doivent se connaître

en premiers soins à donner aux blessés, aux asphyxiés, aux noyés, aux nouveau-nés trouvés sur la voie publique, aux gens mordus, aux épileptiques, à ceux qui sont victimes d'un cas d'insolation, de congestion ou d'empoisonnement. Ils arrêtent les chiens, désarment les fous et décrochent les pendus. Ils paralysent l'action des fraudeurs. Rien ne doit leur échapper de leurs petites roueries, pas même le coup de pouce du « bistro » quand il emplit sa mesure, pour en diminuer la contenance ; pas même le geste précipité de la peseuse du tabac qui empêche les plateaux de reprendre équilibre; pas même le jeton dissimulé par le boucher sous sa bascule pour en fausser le jeu. On exige du commissaire de police un savoir encyclopédique. Il lui faut s'instruire de l'essence des bois, de la nature des plantes, de la variété des champignons. De temps en temps, une circulaire l'oblige à vérifier si tel gibier rare, tel poisson saugrenu, tel coquillage insolite, dont la vente est prohibée, ne se trouve point aux étalages des marchands de comestibles, si telle espèce d'oiseaux, dont la capture est interdite, ne figure point dans les volières. Il doit surveiller la vitrine des droguistes et des herboristes où pourraient se glisser des herbes séditieuses et des ingrédients suspects. Il ne lui suffit plus d'être familiarisé avec les mœurs et l'argot des malfaiteurs. Il lui faut s'initier aux pratiques et au jargon de toutes les professions et de tous les corps de métier. On ne souffre plus dans les procès-verbaux ces généralités vagues d'autrefois. Le signalement des individus doit être relevé suivant les données scientifiques de l'anthropométrie et chaque signe inscrit dans l'ordre de son coëfficient récognitif. C'est avec des mots empruntés au répertoire médical que le magistrat note, sur un blessé, le siège et l'apparence d'une plaie contuse ou sanguine, et la position du cadavre trouvé « sur le décubitus dorsal droit ». On lui demande de décrire l'arme qui a servi au crime avec la minutie et la compétence d'un armurier. Un échafaudage s'écroule, avec les maçons qu'il portait, le magistrat, en vérifiant si les attaches en étaient réglementaires, doit user des mots spécifiques d'écoperches et de boulins. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les commissaires de police ont à relever des traces d'effraction, de pesées, des empreintes, des taches suspectes, mais ce n'est que de nos jours qu'il ne leur est plus permis de le faire sans méthode, sans disposer du vocabulaire du serrurier, de l'archi-

tecte, du chimiste. On rirait du magistrat qui confondrait les dormants d'une fenêtre avec ses linteaux et qui ne saurait pas distinguer la feuillure d'une porte d'avec son ébrasement. Un accident d'usine se produit, entraînant mort d'homme. Il n'est pas inutile de noter si l'engrenage est hyperboloïde ou à double pignon oscillant. Un cheval est blessé. La loi Grammont force le commissaire à intervenir, et à préciser si l'animal est blessé au paturon ou au boulet, s'il est alezan ou moreau. S'agit-il du limonier ou du cheval de flèche? Ce n'est pas d'aujourd'hui que les commissaires sont chargés de dresser des inventaires, mais ce n'est que de nos jours que l'on exige d'eux une exactitude et des précisions d'expert. On n'admettrait plus l'ignorance de ce policier qui, jadis, interrogé sur e style d'une pendule, se contenta de répondre : « Elle est en zinc. » Il n'est pas indifférent de savoir si cette assiette peinte est un « Rouen » ou un « Strasbourg », si ce marbre de commode est griote, Languedoc ou Brèche Saint-Antonin, si ce bijou porte le poinçon réglementaire ou autre, si la pierre vraie qui l'orne est, à défaut d'un diamant, une tourmaline ou un coryndon.

C'est parce que le commissaire connaît non seulement le nom de chaque objet, mais son usage, c'est parce qu'il est instruit de tous les stratagèmes, qu'il observe avec tant d'attention ce qui lui tombe sous les yeux. Ce bouchon piqué d'aiguilles ne vous dit rien, c'est l'outil d'un tatoueur. Ce morceau de cire trouvé sur un garçon laitier accuse un fraudeur. Cette provision de « rue » dans les poches d'une herboriste la rend suspecte de manœuvres abortives. Lors d'une perquisition, un morceau d'étain, une tache de plâtre suffit au magistrat pour le mettre sur les traces d'un faux monnayeur. Un simple tube lui révèle une distillerie clandestine. Voici un lot de ferraille, un bric-à-brac hétéroclite. Tout a un nom. Tout a une importance. Ce tronçon de câble métallique parle aux yeux exercés qui l'interrogent. Ses seules dimensions trahissent sa destination et sa provenance.

§

Pour se diriger dans ce chaos d'attributions, les commissaires de police ont à leur disposition un amas de circulaires, d'ordonnances, de notes confidentielles, de paperasses administratives, dont le flot s'enfle à vue d'œil, et qui n'arrivent pas

à faire la complète lumière. Les unes contiennent des prescriptions tombées en désuétude, d'autre se contredisent. Elles ont beau se multiplier, elles ne peuvent tout prévoir. Il reste des cas si extraordinaires, si particuliers, que le commissaire n'a d'autre ressource que de s'inspirer des circonstances et faire preuve d'initiative. Grave souci que celui de créer des précédents et d'engager sa responsabilité. Un pharmacien s'était absenté de Paris, laissant son officine aux mains d'un aide, éthéromane avéré. Le danger était évident. Les clients étaient à la merci d'une erreur ou d'une imprudence. Le commissaire du quartier avisé se rend sur les lieux et constate que l'employé donne des signes d'ébriété spécifique. Précisément une petite fille entrait, munie d'une ordonnance à faire exécuter. Le commissaire s'y oppose et, après avoir inutilement tenté d'obtenir, par téléphone, des instructions du Cabinet (c'était un dimanche), il prend le seul parti qu'il y avait à prendre, selon lui : fermer l'établissement. Il s'en va, et se couvre par un rapport à son administration. Le lendemain, grand émoi dans les bureaux. Un chef de service mande le magistrat, le reçoit froidement et l'entreprend avec des mots de mélodrame : mesure illégale, arbitraire, etc. Le commissaire n'en écoute pas davantage. Il court chez le préfet et lui conte l'incident. C'était M. Lépine. « Vous avez bien fait, lui dit ce dernier, avec cette brusquerie, ce ton net et tranchant qui lui étaient propres. Je vous approuve. » Et il le congédie en lui serrant la main. Toutes les interventions risquées n'ont pas le même bonheur. Un autre jour (c'était depuis la guerre), le commissaire de police d'un quartier riche est informé qu'il se produit des bruits de télégraphie sans fil dans le logement d'une demi-mondaine, suspecte à ses voisins par l'étalage de ses relations cosmopolites. Le magistrat fait une enquête. Les bruits existent. Il sonne chez la dame et reconnaît qu'ils viennent du simple appareil de la salle de bains. C'était un homme affable et courtois. Il se confond en excuses et se retire, déclinant les offres de la demi-mondaine, amusée, qui veut à toute force lui offrir un biscuit et un verre de malaga; mais, dans l'intervalle, elle se ravise et, sur les conseils de l'un de ses protecteurs, vague diplomate sud-américain, « *petit oiseau des îles, au bec rose* », elle adresse au préfet de police une plainte en violation de domicile. Le préfet

(qui n'était plus M. Lépine) donna tort à son subordonné et lui fit, sans l'entendre, infliger un blâme, par téléphone. Le commissaire était aussi un homme d'esprit. Il crut devoir se justifier dans un rapport, cinglant de bon sens et si étincelant de verve, qu'il fut admiré en cours de route et que copié, on ne sait par quelle plume indiscrète, il fit, à l'insu de son auteur, le tour de l'administration où il obtint un succès étourdissant et une approbation unanime. De sorte que le plus confondu dans cette affaire ne fut pas le magistrat blâmé.

§

Il n'y a pas, tel qu'il est conçu par les magistrats parisiens, de métier plus noble que celui de commissaire de police. Il n'y en a pas qui exige davantage, rassemblées chez un même individu, les vertus du prêtre, du poète, du soldat, ces trois catégories d'hommes que Baudelaire place au sommet de l'échelle sociale. Comme le poète, le commissaire est appelé à se pencher sur la misère humaine, à y compatir et à la soulager; comme le soldat, il est appelé à protéger et à défendre ses concitoyens à ses propres risques, quelquefois au péril de sa vie même et, s'il est forcé de sévir, il a licence, comme le prêtre, de pardonner et d'absoudre. C'est ici qu'il doit faire preuve de qualités de discernement. Le magistrat le plus digne est celui qui estime avec Montaigne que « c'est raison de faire grande différence entre les fautes qui viennent de notre faiblesse et celles qui viennent de notre malice ». Je sais pourtant des gens opposés à cette doctrine et qui déplorent les scrupules comme un excès d'indulgence. « Tout comprendre, objectent-ils, c'est tout excuser », et loin d'approuver que le commissaire de police compatisse aux infirmités de nature, ils veulent lui voir témoigner :

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

« Nous lui pardonnerions plutôt, disent-ils, un excès de sévérité. Qu'il assure l'ordre et la tranquillité des honnêtes gens, même à force d'arbitraire, même au prix d'une injustice, s'il est nécessaire, nous l'en excuserons volontiers. Ce n'est pas à lui, c'est aux tribunaux qu'il appartient de départager les torts et de rechercher les circonstances atténuantes ou les excuses absolutoires. Le rôle du commissaire de police est celui d'un écumeur, d'un pourvoyeur. Qu'il rabatte le gibier avec zèle,

sans choisir, et fasse bonne mesure. Qu'il se fasse craindre et propage une terreur salutaire. Que la canaille tremble à son seul nom, tout n'en ira que mieux. Il nous suffit qu'il ait les qualités d'un bon chien de garde «. Et moi je leur réponds : « O hommes inconsidérés, vous ne réfléchissez pas que si votre chien de garde vous donne satisfaction lorsqu'il écarte les vagabonds et les maraudeurs, il vous désole quand il mord le fournisseur qui a trouvé la porte ouverte ou le visiteur qu'il ne sait pas être votre ami. On recommande au chat de manger les souris sans songer qu'il élargira la permission jusqu'à manger le poisson rouge du bocal et les oiseaux de la cage. O hommes imprudents, qui fournissez les verges dont vous serez fouettés ! Vous auriez raison, s'il y avait les honnêtes gens d'un côté et la canaille de l'autre, s'il y avait, entre eux, une distinction aussi tranchée, aussi nette qu'entre les visages blancs et les visages nègres. Vous pourriez alors, en toute sécurité, et sans crainte d'erreur, lâcher, dans le camp ennemi, la férocité de vos molosses; mais, si honnêtes que vous vous estimiez et si infatués que vous soyez de vous-mêmes, êtes-vous sûrs de ne jamais vous trouver de l'autre côté de la barrière? Etes-vous sûrs de ne jamais céder à un caprice, à une tentation, à une imprudence, à un mouvement de curiosité ou de colère? Etes-vous sûrs de ne jamais vous voir compromis, ne fût-ce qu'en apparence, et sur une dénonciation calomnieuse, dans une aventure fâcheuse? Etes-vous sûrs de ne jamais rencontrer le commissaire de police sur votre chemin? A qui vous en prendrez-vous alors, s'il vous impute une bagatelle à crime; s'il en use avec vous, pour un égarement passager, comme avec le commun des malfaiteurs? Quel soulagement, au contraire, si, vous trouvant en présence d'un magistrat éclairé et humain, vous pouvez, grâce au secours et à l'appui qu'il vous prête, faire éclater d'emblée votre innocence ou sortir indemne de votre incartade. » Je leur dis cela, mais, loin de rendre les armes, ces forcenés s'enracinent dans leur conviction et poursuivent : « Rien n'est plus dangereux que de demander au commissaire de police ces sortes de distinctions subtiles. On risque de l'induire au scepticisme dissolvant. C'est énerver la vertu de la répression, c'est élargir les mailles du filet. On met un doigt dans l'engrenage et tout le corps y passe, car, enfin, on va loin avec votre système. Si la

nécessité excuse l'indigent qui a volé un pain, elle peut aussi excuser le malchanceux qui dérobe une bourse. Le criminel né, aussi, peut invoquer son vice de nature, son hérédité fâcheuse, sa mauvaise éducation, la force de l'habitude. On serait amené à ne voir partout que des irresponsables. »

« Et quand cela serait? répondrai-je, le devoir du commissaire de police n'en serait pas moins tracé. On ne considère point les chiens enragés comme responsables. Les laisse-t-on, pour cela courir en liberté ? On les tue, si on les rencontre, pour les mettre hors d'état de nuire. On ne se scandalise pas du cynisme des fous. On les enferme. Si même le magistrat restait convaincu que les pires apaches sont irresponsables et conduits par une force à laquelle ils n'ont pu résister, en hésiterait-il moins à en purger la société qu'il est chargé de défendre? Ne lui demandez donc pas l'âme d'un sectaires ni l'aveuglement d'un molosse. Souffrez qu'il accorde ses gestes avec sa conscience. Le cultivateur est persuadé que la mauvaise herbe pousse, comme la bonne, par vertu naturelle, il n'en continue pas moins à sarcler son champ. Il lui suffit d'obéir à la notion de l'utile. » Et laissez-moi conclure par un exemple assez ancien pour qu'il y soit fait allusion, sans dommage :

Une femme, mère de famille, jeune encore, épouse d'un homme considéré, avait un amant, marié lui-même, père de famille, jouissant d'une situation enviée, qu'elle commit l'imprudence de recevoir (un soir où son mari avait conduit ses enfants au théâtre) et qui mourut dans ses bras de la rupture d'un anévrisme. La femme avait écarté les domestiques. Elle se trouvait seule dans le pavillon qu'elle occupait. On devine son affolement. Elle se lève en hâte, s'ajuste, court implorer secours au commissariat, fermé en raison de l'heure tardive. Elle n'hésite pas à violer le domicile particulier du commissaire, se jette à ses genoux et le conjure de la sauver. Le mari pouvait rentrer d'un instant à l'autre. C'était le scandale, la ruine, le déshonneur. Il n'y avait pas une minute à perdre. Le commissaire restait perplexe. Cette femme était coupable. La loi donnait à son mari, rentrant à l'improviste et découvrant l'adultère, le droit de la tuer. La situation était critique et pleine de menaces. Le commissaire pouvait s'en laver les mains. Il le pouvait d'autant plus qu'il n'avait pas à se féliciter

de l'attitude de ce ménage, ami d'un politicien influent, qui par système, par conviction, par nécessité politique, affichait son hostilité de la police et lui avait suscité plusieurs ennuis, au cours de sa carrière. Son devoir se bornait à constater le décès. Le corps ne pouvait être enlevé qu'après une visite médicale. Où trouver, en pleine nuit, un médecin à bref délai? Il ne devait être transporté que dans un fourgon des pompes funèbres. La réquisition ne s'en pouvait faire de nuit. Force était d'attendre au lendemain. Pourtant le commissaire prit une résolution imprévue. Prévenir son garçon de bureau, se rendre dans la chambre, habiller le défunt, le faire disparaître, tout cela fut fait si discrètement, si rapidement, qu'aucun éveil ne fut donné au voisinage. Le corps fut conduit au poste, ramené, au jour, à son domicile comme celui d'un homme ramassé sur la voie publique. Tout resta secret. Rien de l'aventure ne fut ébruité et, si la veuve eut quelque velléité de soupçons, ils s'évanouirent vite devant la haute parole du magistrat, donnée avec assurance. Le commissaire avait menti. En négligeant, lors de la levée du cadavre, les prescriptions réglementaires, il avait commis un acte frisant l'illégalité; mais il estimait qu'en étouffant le scandale et en sauvant l'honneur de deux familles, il avait rempli consciencieusement sa tâche et servi plus utilement la société qu'en déférant la mère coupable au châtiment qu'elle avait mérité. Le commissaire ne regretta pas son acte, pas même quelques jours après, lorsque, dépliant une feuille locale, il y lut, à son adresse, à propos d'un acte insignifiant de son ministère, un article imprégné de fiel, inspiré par le mari, pour lequel il s'était si bénévolement compromis et qui ne sut jamais qu'il lui devait la paix de son foyer.

§

La morale de ceci c'est que si la Préfecture de Police dispose d'un personnel d'élite, elle n'en tire pas suffisamment parti. Elle ne sait pas utiliser ses ressources. On a vu pourquoi ce personnel ne rend rien ou presque. Tous ces bons éléments ne sont qu'un magnifique terrain à bâtir, de solides assises. La construction reste en l'air, aujourd'hui plus que jamais. L'erreur de M. Hennion — en admettant qu'il n'ait été guidé, comme l'assurent ses amis, que par des intentions pures — fut d'avoir vu un progrès dans ce qui n'est, en matière de

police, qu'une source de déchéance : la décentralisation. Le bon sens proteste contre cette théorie et l'exemple de l'étranger devrait suffire à nous en écarter. Certes les Allemands se sont rendus haïssables par leurs appétits de proie et, parce que leur ténacité obtient souvent des résultats heureux, il ne sied point de se mettre, en toute chose, aveuglément à leur remorque. Mais il serait injuste de leur nier l'esprit de l'organisation. A Berlin, la police se fait admirablement. Les cambriolages y sont rares. Jamais d'encombrements dans les rues. C'est que la police reçoit son impulsion de haut. Elle ne s'émiette pas en districts ; elle ne s'émiette pas même en quartiers. Les 52 commissaires de Berlin siègent en permanence au chef-lieu de police. Chacun a sa spécialité de délits : vols, escroqueries, abus de confiance, mœurs, etc. Chacun est, dans sa sphère, le cerveau de la répression. Ainsi pas de rivalités de services, pas d'empiètements possibles, pas de surprises, pas de heurts ni d'à-coups. Ni confusion, ni surcharges.

Chez nous, la police se fait en détail, par bribes et par en bas. Il n'y a plus de brigades du centre, par où on s'acheminait à la perfection. On leur a substitué deux services, l'un d'information (les Renseignements généraux), l'autre de répression (la Police judiciaire). On demande à ceux-là d'être le cerveau qui prévoit et suggère, à celle-ci d'être le bras qui exécute. Leur étroite collaboration est donc indispensable. Or, un mur infranchissable les sépare. En fait d'espionnage, puisque aussi bien c'est la matière qui nous tient tant à cœur présentement, les Renseignements généraux enquêtent. Ils découvrent et signalent les espions que la Police judiciaire a mission d'arrêter. Les chefs de ces deux services ont des bureaux voisins. Ils se rencontrent journellement chez le Préfet à l'heure du rapport. Il leur est interdit de s'entendre et de se concerter. Ils ne communiquent que par le bon vouloir d'un service étranger : la Sûreté générale. Les rapports des Renseignements généraux, qui gagneraient à être remis de la main à la main au directeur de la Police judiciaire, ne lui parviennent qu'après s'être promenés dans les couloirs de la place Beauvau et de la rue des Saussaies. Résultat : lorsque l'agent d'exécution, porteur d'un mandat d'amener, se présente au domicile d'un espion signalé, il y a belle pièce que ce dernier, à qui les premières investigations ont mis la puce à l'oreille, a dé-

guerpi ou, s'il n'a pas délogé, par miracle, les pièces à conviction, les indices utiles à la manifestation de la vérité ont eu le temps de s'évanouir. Il ne peut être fait appel au témoignage des enquêteurs, qu'enveloppe un indéchiffrable anonymat. Cette police d'espionnage restait hier encore déchiquetée entre les deux services, selon qu'il s'agissait de Paris ou de la banlieue. Le magistrat chargé de l'espionnage, à Paris, voyait expirer ses pouvoirs aux talus des fortifications et se repliait dès que l'espion avait franchi la grille d'octroi, sans avoir à prévenir son collègue, chargé de la périphérie. Cette division défectueuse, dont M. Laurent était instruit, ne put vaincre sa répugnance à corriger les mauvais errements, tant l'ombre de M. Hennion lui faisait peur, de sorte que, sous son règne, où la trahison payait d'audace et opérait presque à visage découvert, les filets tendus de la répression ne ramenèrent qu'un seul espion. Il a suffi que M. Hudelo, si éphémère qu'il n'eut loisir de rien changer, donnât un simple tour de vis en arrière, alors que les espions démasqués par les campagnes de la presse se terraient, pour que la Police judiciaire en inscrivît 45 à son tableau de captures. Mais ne croyez pas le danger conjuré. Ce qui se produit pour l'espionnage se répète pour tous les genres de crimes et de délits. Le service de la Police judiciaire reste encore embouteillé. Il y a toujours entre elle et les Renseignements généraux la muraille de Chine de M. Hennion.

Les commissaires de quartier, qui s'ignorent les uns les autres, sont noyés dans la paperasserie, usent leur temps à des broutilles, à des histoires de concierge, de chiens écrasés, à des déclarations d'objets perdus. Sans personnel suffisant pour suivre une affaire, ils se bornent à transmettre, à la Préfecture de police ou au Parquet, les déclarations qu'ils reçoivent, besogne ingrate et secondaire qui pourrait être confiée, comme à Berlin, aux chefs des gardiens de la paix.

Que font les commissaires divisionnaires dans les districts? De quoi sont-ils chargés? Soulagent-ils la besogne du commissaire de quartier? Soulagent-ils la besogne de l'officier de paix? Ils les regardent faire, et ne sont, malgré leur titre ronflant, que de simples agents de transmission, c'est-à-dire une complication inutile du rouage administratif. Qu'ils seraient

plus utiles à la tête de brigades spéciales, de brigades de recherches reconstituées, multipliées (1).

Qui ne voit les avantages d'une police faite d'ensemble ? A Paris, avec la division actuelle, il suffit à un malfaiteur de changer de quartier, de district si vous voulez, pour se dérober aux recherches. A Berlin, la police est un rayon de lumière qui projeté du sommet central, comme d'un phare, tourne et les suit à travers tous les dédales de la cité.

Chez nous, pas d'unité. Un crime est découvert. Le criminel en fuite. L'enquête judiciaire met en branle tous les services : commissaire de quartier, chef de district, commissaire-officier de paix, commissaire de sûreté, source d'erreurs et de conflits. Chacun prend de l'affaire le fil qui s'offre à lui et tire dans son sens, sans s'inquiéter autrement de son voisin que pour le dévoyer et fructifier à ses dépens. L'écheveau, au lieu de se débrouiller, s'embarrasse davantage. Et il arrive souvent que le fil se casse.

Si la police de Berlin est mieux faite, ce n'est pas que son personnel soit supérieur au nôtre, c'est qu'on y tient compte des aptitudes de chacun et que tous les magistrats sont exactement adaptés à leurs fonctions. La Police y est un orchestre où chacun joue consciencieusement sa partie et n'a souci que d'éviter les fausses notes et non pas de se faire entendre au détriment de ses voisins. A mon passage en Allemagne (1905), j'étudiai cette police. Je me suis entretenu avec certains magistrats, notamment avec M. de Treskow, chargé de la répression du chantage. Je suis resté frappé de sa documentation

(1) Ces commissaires divisionnaires que M. Hennion avait institués, en jurant ses grands dieux qu'il n'en coûterait pas un sou aux contribuables, ce qui ne pouvait être, dans son idée, qu'un tour de passe-passe ou bien ce qui suffit à démontrer l'élasticité fantastique du budget de la Préfecture de Police, y figurent annuellement pour la bagatelle de 300.000 francs, y compris le loyer de leurs bureaux. Je ne sais ce qu'en a coûté l'agencement, mais je sais que la seule pose du réseau téléphonique y a absorbé une somme de 400.000 francs et que, par le fait du morcellement de Paris en districts, les frais des services payés de leurs agents se trouvent décuplés. Le port d'un pli, d'un ordre de service, qui revenait à deux francs avec l'ancien système, revient aujourd'hui à vingt francs. Multipliez ce chiffre par homme et par jour, vous arriverez à un joli total en fin d'année. M. Hennion faisait intervenir, en défalcation de ces dépenses nouvelles, les économies réalisées par la suppression des brigades du centre et des officiers de paix ; mais les officiers de paix ont été rétablis et il faudra bien, somme toute, reconstituer les brigades du centre. Le fruit de ces gaspillages a porté. En dépit de l'ingéniosité de ses comptables habitués à faire flèche de tout bois, la Préfecture de Police enregistre dans son dernier budget un déficit de près de cinquante mille francs, et le gouffre va chaque jour s'élargissant.

spéciale. Il était instruit des travaux de Casper, de Ramdhor, de Westphal, de Tarnowsky. Il discutait, en psychiatre, de sa fonction. M. Karl Kruger, chargé de la police des mœurs, était aussi ferré sur l'historique de la police parisienne que les meilleurs d'entre nous. Il connaissait les *Caligulaires* du lieutenant de police Albert, ce curieux projet de réglementation des maisons closes. Pourtant, il n'existe pas à Berlin d'établissements de ce genre, mais n'est-il pas utile à un magistrat d'être renseigné sur tous les essais de répression tentés, à l'étranger, dans son domaine ? Cette curiosité d'esprit provenait moins chez eux, à ce qu'il m'a semblé, d'une vertu de nature que de l'élan donné par la spécialisation.

Ce qui empêche notre personnel de donner toute sa mesure, c'est, en dehors de l'émiettement et de la mauvaise distribution des services, que chacun y est, comme le déplorait Mercier, chargé de trop de choses et que les affectations s'y font au petit bonheur et le plus souvent à contre-sens.

Tel magistrat, rompu au rituel, aux mystères et au patois de la Bourse, propre à déjouer toutes les ruses et les gluaux des détrousseurs de la finance, se voit relégué dans un quartier ouvrier où ses qualités n'ont que faire. Tel, dévoré d'activité, se rouille dans une morne sinécure. Tel, obligé par sa nature aux lenteurs, aux longs calculs, au dépouillement méticuleux des affaires, se voit jeté dans la fournaise d'un commissariat populeux où tout marche et s'improvise à la vapeur. L'Administration peut dire à sa décharge qu'elle n'est pas toujours maîtresse de ses choix. La file des candidats se case au hasard des vacances. Et il y a le casuel. Un poste en vedette peut n'être qu'un poste déshérité. Ceux qui sont en situation de choisir courent aux postes avantageux, sans se préoccuper de leur nature. Il suffirait d'établir l'avancement sur place pour remédier à ces inconvénients.

J'ai dit pourquoi notre police cloche. Le recours n'est ni dans la création d'un nouveau ministère, ni dans le développement intensif des méthodes scientifiques (1), ni dans un surcroît d'hommes et d'argent. Nous ne pourrons espérer une police

(1) Des lettres que j'ai reçues montrent qu'on s'est mépris sur mon véritable sentiment en ce qui concerne la police scientifique. Je n'en conteste pas l'utilité. Je me refuse simplement à voir en elle « la panacée universelle » que préconise M. le Dr Locard. Souveraine à convaincre un criminel de ses forfaits, elle ne saurait suffire, seule, à le faire découvrir.

efficace que le jour où les améliorations nécessaires n'y seront plus tentées à rebours du sens commun et de la tradition. Nous n'en pourrons cueillir de fruits utiles que le jour où nos gouvernants se seront décidés à instaurer, du haut en bas de l'échelle administrative, le régime des compétences ; le jour où nous nous serons, tous, dépouillés de ce vice — que Beaumarchais signalait déjà comme national — qui consiste à mettre des danseurs là où il faudrait des calculateurs.

ERNEST RAYNAUD.

LA DÉCADENCE LATINE

Ethopée

XXII

LES DÉVOTES D'AVIGNON

I

LE NŒUD DE LA DESTINÉE

Celui qui a quitté le Nord de la France par un train du soir et qui rouvre les yeux, au matin, sur la vallée du Rhône, éprouve une impression d'autant plus vive que son esprit est cultivé. A mesure qu'il descend, la nature change d'aspect et l'âme, et s'humanise.

Un fleuve domine toujours le paysage : l'eau vivante, qui court et qui chante, fait ce geste perpétuel auquel l'humanité a sans cesse obéi ; les illustres cités sont filles de l'onde, et ses grands courants reflètent, autant que les rives, les hautes pensées qui y creusèrent leurs havres. Sur ce miroir mouvant le Passé projette ses images immortelles.

Le Rhône majestueux, qui vivifie un cours pittoresque, entre l'Ardèche et la Drôme, prend une allure nouvelle. C'est la civilisation qui poudroie et l'idéal des races latines qui verdoie.

Le ciel s'éclaircit, le sol se sèche, l'air vibre, les lignes se précisent ; les couleurs s'affirment sobres et fortes ; une simplicité philosophique multiplie l'impression classique, à mesure qu'on atteint cette Provence où les trois forces de l'histoire, l'Empire, la Papauté et la Libre Pensée, opposèrent leurs efforts d'hégémonie.

Rome est ici, avec ses arcs de triomphe, ses aqueducs, ses amphithéâtres ; Jésus aussi, avec d'incomparables témoins de la Rédemption, la Madeleine et Lazare, les Marie et leurs servantes. Ici, les évêques furent des disciples directs des Apôtres. Constantin songea à placer en Arles le centre du monde civilisé : ici les papes ont bullifié et fulminé; ici Pétrarque a élevé à Laure l'hymne sacré de sa vie ; et, avant lui, l'amour fut une religion, avatar chrétien du Platonisme. Les premières églises en pierre, les initiales floraisons de l'humanisme ont eu pour même pavillon ce ciel clair comme celui de l'Hellade.

Dans le train qui roule, un jeune homme, appuyé à la portière, contemple avec ravissement une nature qui lui est chère. Il a le type de ce Midi qu'il retrouve joyeusement, mais un long séjour dans les brumes a modifié ses accents extérieurs. Silencieux et d'allure discrète, il produit d'abord un effet de distinction, cette qualité indéfinissable qu'on appelle la grâce de l'homme. Sans elle, il répondrait à cette expression péjorative du Languedoc qui s'applique aux hors la loi: « C'est un artiste. » Ses cheveux noirs et bouclés, sa jeune barbe, le feutre qui le coiffe désigneraient un joli peintre, si les cheveux étaient un peu plus longs, la barbe moins soignée, le chapeau plus crânement posé. Son teint très blanc, ses lèvres fortes et rouges, ses yeux noirs et profonds ont l'accent juvénile et ce caractère inédit de l'être qui n'a point vécu. L'impression de douceur serait féminine, sans la hauteur du front et la volonté du nez aux narines haut découvertes. Vêtu de noir, sans élégance, il a des gants propres et des chaussures fines. Sous la banquette et dans le filet, de nombreux petits colis enveloppés de papier et ficelles, et qui semblent des livres, témoignent que pour ce voyageur de troisième classe l'excédent de bagages compte. A un observateur il paraîtrait supérieur à son destin. Son âge le met sous l'invocation de l'avenir, Kalender, fils de roi, comme disent les contes orientaux, pour exprimer que l'homme social est moins le fils de ses œuvres, ainsi qu'on le dit aux enfants, que le jouet du destin à l'incompréhensible bon plaisir.

A travers les arbres se profilent quelques arches du Pont-Saint-Esprit ; au fond de l'horizon, la Lence et le Ventour dressent leur cime. Bientôt, obliquement, la plus grande mu-

raille du royaume, le mur d'Orange, annonce l'Italie française, la terre où le génie païen et le génie chrétien se sont succédé, sans que le nouveau Verbe abolît l'Ancien. Le grand Pan réconcilié sourit encore dans l'ombre de la Croix victorieuse.

De quelle voix trompettante l'employé lance, en accentuant à la provençale ce nom féerique : « Avignon ! » Le jeune voyageur s'est levé avant l'arrêt, comme ceux qu'attendent, sur le quai, les tendres étreintes du sang ou de l'amitié. Ses compagnons de route s'empressent, avec un sourire sympathique, à passer ses colis qui forment bientôt un tas sur le quai. Il faut deux porteurs pour les mettre à la consigne !

Un soleil magnifique dore les remparts ; l'outremer sans nuage tient le ciel, de bout en bout ; et le mistral balaye cette grande rue bête, qui déchire de sa géométrique rigueur le caractère de la vieille cité.

L'arrivant, d'un pas allègre et avide, s'avance ; il salue le clocher à la flèche dentelée de Saint-Martial, avec un souvenir à l'énigmatique Reine Jeanne ; passe sans plaisir devant l'église des jésuites, ne s'arrête pas sur cette place de l'horloge peuplée de décrotteurs et entourée de cafés aux terrasses débordantes.

Contournant le pâté disgracieux de la Banque de France, il se plante à l'angle même, frappé d'émotion devant ce Palais des Papes, plus impressionnant, en son aspect césarien de forteresse, que l'immense avortement du Vatican. A Rome, on ne voit, abstraction faite des dimensions, qu'une imitation romaine où logeraient la Maison de Savoie, des académies, des services municipaux : à Avignon, le style marque la date et le caractère correspond à l'histoire. Là-bas et ici, le monument n'exprime que le règne temporel ; la fille de Constantin et non celle du Christ. Maison royale du Tibre, maison féodale du Rhône ne sont pas des Maisons-Dieu, mais des palais de prêtres, au blason guelfe.

Seules, les trois grandes pyramides affirment autant de despotisme que cette maison forte. Ces quinze mille mètres carrés de citadelle gardent un accent d'impériosité plus écrasant que les donjons des Foulques Néra et des Coucy. Quel joug égale en dureté la théocratie ? Voilà sa qui-qu'en grogne colossale. Le touriste, l'archéologue étudient le beau spécimen de l'architecture militaire au XIV^e^ siècle. Il s'agit bien de cela ! Les

bulles insensées, sorties de ces murailles, en donnent la vraie mesure : Jésus comme roi des rois attribue à son Eglise les royaumes de la terre et les empereurs doivent servir le Pape à genoux. Quelles passions formidables là s'abritèrent ! Décor prodigieux de ce XIVe siècle bouillonnant, ces assises géantes posées sur la roche vive et l'immense arcature ogivale, seul ornement de la muraille, paraphrasant cette entrée de Clément V, par le pont Saint-Bénézet, qui fit qu'Avignon devint Rome, pour cent ans. Ici eurent lieu les premiers contacts entre l'esprit du moyen âge agonisant et celui de la Renaissance essorant ; les passions de l'Italie confluèrent à ce Palais où Pétrarque vint en ambassadeur, où Rienzi fut prisonnier, où une reine Jeanne plaida sa cause en latin et la gagna devant les cardinaux, par sa grâce, où Jean XXII mourut d'envoûtement, où Benoit XII ajouta une troisième couronne à la tiare, où la belle Cécile de Comminges régna sur Clément V, où on faisait d'un bandit espagnol le roi des Canaries, où Florence envoyait sainte Çatherine de Sienne comme mandatrice, où les Tard Venus rançonnaient la Papauté et exigeaient, en plus de 60.000 florins d'or, l'indulgence plénière. Tournois, carrousels, pas d'armes, processions, pèlerinages, canonisations, supplices, hérésies, débauches, forment une suite de tableaux étonnants ; et les plus grands problèmes de l'humanité civilisée les relient entre eux.

Il faut ce monde posthume, cette société de fantômes à celui qui ne veut pas se mêler à la banalité. La province n'accueille que l'argent ; personne n'y a d'autre prestige que ses rentes ou ses gains ; elle méprise les valeurs spirituelles, les calomnie et les repousse de toute sa méfiance. La sauvagerie de Ramman vient-elle de son expérience, ou des fatalités de son enfance ? L'étude a développé cette misanthropie. Il n'y a pas, pour lui, de commerce indifférent ; il jouit de la moindre sympathie et souffre du rapport neutre où n'entrent ni bienveillance, ni élévation.

En contemplant le Palais des Papes, il y découvre le blason de ses pensées : catholique et humaniste, il aime l'Eglise et supporte mal l'excès de son joug et les tendances policières de sa discipline ; gibelin, il déteste la métamorphose en aigle ravissant de la colombe paraclétique. Un jeune esprit embrasse, à ses débuts, plus qu'il ne peut étreindre ; il demande

à ces pierres formidables de fortifier sa haine de cathare (pur) contre l'Inquisition. Faute d'amour dans sa vie, il se passionne pour d'anciens conflits. Sous la variété des appellations, l'humanité se partage immémorialement en quelques élans perpétuels ; il voit dans les troubadours les ancêtres de l'humanisme et honore la Provence comme la plus ancienne métropole de l'Occident. Il donne, encore, un regard au rocher des Doms, à la façade crénelée du grand séminaire qui ferme la scène, au Conservatoire si étrange en son style baroque et grandiloquant, avec ses lourdes guirlandes et les aigles de sa terrasse.

Revenu sur la place de l'Horloge, il se dirige, sans hésiter, par la petite rue Viala, vers la rue Dorée et frappe à la lourde porte du premier hôtel ; elle s'ouvre lentement sur un vaste vestibule mosaïqué ; et à gauche, derrière un vitrage, le portier, un vieil homme, prend la lettre sur laquelle il y a au crayon, sur l'enveloppe :

M. Ramman présente à Mademoiselle Adélazie de Pierrefeu ses plus respectueux hommages et demande à les lui offrir, avec les souvenirs de M^lle de Claustral, aujourd'hui, entre 1 et 2 h., si cela est loisible.

Sept heures sonnent, quand il traverse la petite place, toujours déserte, de la préfecture, pour gagner l'église prochaine.

Saint-Agricol a cette beauté suffisante, commune aux édifices du XIV^e siècle. Comme les autres paroisses, celle-là abonde en tableaux d'école, devant lesquels on passerait vite dans un musée, mais qui mettent une note d'art et de luxe dans la pénombre recueillie. Un P. Parrocel, un N. Mignard, les élèves des Carrache disparaissent au voisinage des maîtres. Dans le sanctuaire provincial, ils révèlent leur réel mérite et représentent assez bien l'art de la dévotion.

Ramman se recommanda aux dix évêques de la cité, qui depuis saint Ruf, fils du Cyrénéen, jusqu'à saint Agricol au VII, furent des saints ; à saint Bénézet le constructeur de ponts, à l'exemplaire saint Pierre de Luxembourg, enfin à saint Valens et sainte Cazarie, célèbres pour leur vœu de virginité, au jour de leurs noces.

Soudain, l'église se colora, s'éclaira, se parfuma. Ramman, assis derrière un pilier, ne comprit pas d'où venait cette triple impression : et cependant les couleurs s'avivaient, l'atmos-

phère semblait plus lumineuse et un imperceptible arome caressait ses narines.

L'officiant passa à droite de l'autel. Ramman, en se levant, aperçut, toute en blanc, une jeune fille qui lisait sa messe. Il ne vit plus qu'elle. Tout disparut, le lieu, la cérémonie et jusqu'à l'idée de prière : il entra dans une sorte d'extase et d'un coup.

La Beauté est un hiéroglyphe, dont le commun des êtres ne saisit que l'étrangeté ; il subit sa fascination. Des prédestinés, par la méditation et l'étude, le déchiffrent. Le jeune dévot ne voyait pas le visage de l'assistante ; il ne percevait que l'harmonie de son corps, la pureté des lignes, quelques accents de modelé, et ce que décèlent les mouvements, si restreints, d'une station à l'église. La couleur seule se révélait par une chevelure d'or, crespelée et rebelle aux rubans qui la contenaient. Le cou d'une blancheur si lumineuse brillait littéralement. Ces tonalités s'exaltaient l'une par l'autre en une somptueuse étrangeté. Cette blonde, au lieu de la peau rosée et fragile, montrait une carnation mate et solide, comme la pulpe des lys. Ce qui stupéfiait le contemplateur, c'était la race de cette étonnante personne, non cette race de sang bleu, mièvre et délicieuse, mais une race de sang rouge d'une saveur forte, semblable à celle des fauves. Qui n'a joui des mouvements du chat et plus rarement de ceux de la panthère : de la souplesse des flexions, de l'extension imprévue ou de la rétraction, presque inexplicable, des membres? Le geste était d'une justesse inexprimable : l'agenouillement sur le prie-Dieu et le relèvement sans appui, le jet du corps pour se lever et sa détente pour s'asseoir, ces banales mimiques s'accomplissaient avec un rythme délicieux. Dix-huit ou vingt ans, la sveltesse virginale ! Les membres minces étaient ronds, les épaules pleines avec une cambrure des reins dionysiaque. Ramman n'eût pas été plus étonné, ni ravi de découvrir un authentique Léonard, à la vitrine d'un brocanteur, que ce vivant chef-d'œuvre, à une messe basse.

Malgré l'avidité de ses yeux, il ne savait à quel charme s'arrêter, tellement cette miraculeuse personne en réunissait d'étranges *Flava et candida*, dorée et blanche, elle rayonnait. Cet éclat du cheveu et de la chair eussent suffi à son ravissement. Les formes l'étonnaient aussi ; le haut du bras

l'affirmait, par instants, avec une intensité héroïque; et la longue et étroite main tenait les heures avec le geste fluide des saintes conversations. Le moindre mouvement se raccordait à un rythme plastique. Un instant, elle eut les deux mains au derrière de sa tête pour resserrer son voile; et il resta la bouche entr'ouverte, dans une surprise d'admiration. La volupté enveloppait l'inconnue d'une auréole. Il sortait de son corps, comme une expiration, à la fois musicale et aromale, un magnétisme irrésistible.

Le prêtre disparut dans la sacristie, sans que Ramman s'aperçût que la messe était dite; les rares assistantes s'en allèrent. La jeune fille se signa d'un geste ravissant et alla vers la porte. Il admira sa démarche féline et ses belles jambes. Elle descendit les marches du perron avec un accent d'Artémis. Il la suivit, pour jouir plus longtemps de cette vue. Un chef-d'œuvre de ceux qu'il avait tant admirés en Italie, en chair et en os, allait devant lui, dans la lumière matinale. Les filles d'Avignon eurent toujours grand renom de beauté. Celle-là semblait fabuleuse. Il ne se rassasiait pas de la contempler, s'étonnant que chaque passant ne rebroussât pas chemin pour la suivre. Il s'emplissait les yeux de cette beauté, comme s'il eût voulu en conserver le reflet jusqu'à sa mort.

La jeune fille s'arrêta devant un grand logis du dix-septième siècle. On tardait à ouvrir. Ramman la rejoignit, et s'écarta pour apercevoir le blason sculpté sur la porte. Il le lut à haute voix :

— *D'une louve issant sur champ d'azur semé d'étoiles avec trois lys en pal de gueules; Roma locuta est.*

Elle s'était retournée. Des yeux de topaze dardèrent un rayon hautain. La bouche bée, les yeux agrandis et les mains écartées, médusé par ce visage prodigieux à la chair lumineuse, au nez impérieux, aux joues rondes, aux lèvres empourprées, il ne sentit pas le mépris cinglant; l'expression de cette figure s'éteignit dans sa clarté. Ces yeux d'or, cette carnation irréelle, ce nez dominateur, cette bouche dédaigneuse aux lèvres arquées et rouges, ces joues pleines et savoureuses comme des fruits d'Hespérides et l'attitude cabrée de ce merveilleux corps, en face de son indiscrétion, le pétrifièrent. Devant la porte bruyamment refermée il resta un instant frappé d'une espèce d'hébétude. La rencontre du fantôme de Laure l'eût moins ému.

Pour la première fois, l'être réel, aussi beau que la création artistique, lui apparaissait.

La mine d'un passant, que sa station étonna, le rendit au sens commun. Il connaissait les annales provençales. Les armoiries de la porte lui avaient livré un nom. C'était une demoiselle de Romanil, évoquant avec les croisades et les compagnons de Jean de Brienne la plus ancienne civilisation d'Occident, la pensée romane.

Romanil, Signe et Pierrefeu furent, au XII^e^ siècle, les châteaux de lumière, dans le sens dantesque. Des femmes nobles, belles, vertueuses tentèrent de créer une religion de l'amour, platoniciennes auprès desquelles nos précieuses ne paraissent que poupées. Un mot désigne ces admirables dames dans les chroniques, celui de *gentilfemme*. Les cours d'amour qu'elles formèrent ont créé, de concert avec le mysticisme, la civilisation moderne. Ces pensées affluaient à l'esprit de Ramman, tandis que, son chapeau à la main, le pas somnambulique, il passait la porte de l'Oulle et descendait au fleuve.

Au bord, il se baissa et, par trois fois, il remplit le creux de ses mains et laissa dégoutter lentement l'eau qui s'emperlait au soleil, en un rite hésiodique. Mentalement il demanda à cette onde, à ce ciel, à cette terre de l'accueillir : prière, conjuration, mouvement tendre et solennel et surtout action de grâces pour avoir vu, à ses premiers pas dans la cité, cette incomparable fille du Rhône.

Une telle rencontre, délicieuse pour tout esprit profond, prenait une importance unique pour ce jeune homme et s'insérait magiquement dans la marqueterie de ses vœux.

Il venait à Avignon, Antée spirituel, chercher de la force au contact de la terre maternelle, y recevoir les effluves fécondants de l'air natal. C'était un des dix mille adolescents nés dans l'ombre et élevés dans la pénurie, qui espèrent tirer d'un encrier et le prix de leur vie et celui de l'immortalité. En ces douteuses vocations, il entre une incapacité aux besognes ordinaires. On prend l'art, faute d'une carrière : mais les niais se figurent que les vrais talents percent. Dans la société cela se passe comme au champ : la résistance appartient aux pires herbes. Ce qui réussit au propre et au figuré, c'est le chiendent, l'élément vivace, aux racines profondes : et dans l'ordre des valeurs esthétiques, délicieuses âmes et esprits subtils passent

sans trace, étouffés ou brisés par l'essor de la canaille. Il n'appartenait pas à la lignée d'aventuriers qui, de la tabatière d'un septième, jettent, dans la nuit, un défi à leur temps et jurent la conquête de Paris en face d'une demi-rame de papier. Etre vraiment intérieur, d'un sentiment aristique, sa piété profonde modérait ses désirs. Grande originalité, son indépendance radicale du jugement d'autrui, il la cachait, cette sédition, sous des airs simples et discrets. Dans la brumeuse Dunkerque, sa sauvagerie n'avait pas soulevé d'inimitié. La forte habitude du silence, prise au sortir du collège, trois fréquentations en historièrent l'austérité : le directeur du séminaire, qui était son confesseur, un sculpteur pauvre de son âge et un vieil homme, adonné aux sciences occultes, qui répondait au faux nom de Désidérius et cachait son passé.

André Ramman, médecin à Marseille, mourut lorsque son fils avait douze ans. L'héritage d'une maison à Dunkerque décida la veuve à abandonner le midi. Dans la tristesse du port commercial, l'enfant grandit en sagesse et en sauvagerie. La Province conserve, avant de dissoudre; elle n'offre ni tentations, ni facilités aux natures fières ou timides. L'adolescent était pur; il n'avait vécu que les sensations propres à le persuader, que réduites à elles-mêmes, sans ivresse d'imagination ou floraison sentimentale,— il faut les laisser aux chiens, — et il s'était entraîné pour la chasteté comme les autres s'entraînent vers le péché. Cela expliquait la profonde et délicieuse impression de l'église. Rêveur de la beauté, comme on rêve de la femme, étudiant les théories et les images qui l'illustrent, et, dans l'atelier du statuaire, suivant ce travail prométhéen des doigts qui pétrissent la terre et l'élèvent à la forme, son œil, sur des modèles médiocres, avait acquis les notions de la forme; et il savait la plastique presque aussi bien que la théologie. Aussi avait-il vibré, de tout son être, à l'évidente perfection que manifestait Mademoiselle de Romanil.

C'était un chef-d'œuvre, un triple chef-d'œuvre de proportions, de coloration et d'expression. En pensée, il revoyait le haussement du coin des lèvres, la palpitation des narines, l'obliquité insultante du regard, le mépris jaillissant des pores de cette peau vermeille, pour lui crier « manant! »

Quelle puissance de dédain, quel orgueil calme et implacable ! Aimer cette radieuse et terrible personne? Il se jugeait

indigne d'elle, bête parfaite, panthère primitive, patricienne aux accents fauves. Il ne pensait à elle que sur le témoignage des yeux et n'éprouvait nulle curiosité de son âme. Le premier dessein est toujours égoïste; nous regardons dans une personne d'abord un profit : les meilleurs seuls ensuite s'altruisent. L'apparition, à Saint-Agricol, correspondait, providentiellement, aux circonstances de son séjour. Il vivrait à Avignon, pendant le temps de ce premier livre, toujours soigné, et aussi ralenti, par les incertitudes et les doutes d'exécution. Inestimable excitation au travail romanesque que de contempler chaque matin, à la messe de sept heures, Mademoiselle de Romanil et d'aspirer, à l'état le plus subtil, des effluves de perfection, de volupté, et d'amorcer ainsi son effort d'art par une impression inestimable.

Nicolas Machiavel, à l'hôtellerie qui est sur le grand chemin, cause avec les passants; il y retourne après le dîner ; avec un meunier, un boucher et deux chaufourniers, il passe la journée, jouant à *cricca* et au trictrac; et pour un quartrain on les entend crier de San Casciano. Ensuite, il met son habit de cour et pénètre dans le sanctuaire des grands hommes du passé. « Accueilli par eux avec bienveillance, je me repais de cette nourriture qui seule me convient. » Malgré cette phrase si noble, le secrétaire florentin n'est pas aristocrate : de nos jours, il irait au café et ferait des manilles. Ramman apportait l'intention formelle de passer six mois sans échanger aucune parole que celles de la nécessité matérielle; la règle monastique du silence, il la suivait par goût. Ses habitudes anachorétiques, il eût souffert de les rompre. Ces traits de perfection religieuse prenaient leur source dans l'horreur de la vulgarité. Il souffrait de la banalité des gens et de la vanité des propos. Ses fréquentations à Dunkerque s'étaient bornées à un jeune sculpteur et à un vieil occultiste, deux spécialistes. S'il rencontrait, dans son séjour, un passionné d'études, fût-ce un numismate, il le fréquenterait volontiers; à un commerce sans objet, il préférait le soliloque. Le choix d'Avignon, dicté, en préférence d'Arles, par des souvenirs d'enfance, s'expliquait par les revenances incomparables de cette cité, théâtre unique pour la qualité des personnages, la force des passions et l'intérêt des drames.

Lazare, Marthe, Marie-Madeleine, Nicodème, Joseph d'Ari-

nathie jetés dans une barque sans mât, ni gouvernail, par les uifs immondes, et abordant à Marseille : quelle fable sans égale ! Cette mort de la Madeleine à la Sainte-Baume et de Marhe à Avignon ! Joseph d'Arimathie et Nicodème gardant le Graal sur le roc des Baux ! Saint Ruf, fils du Cyrénéen, et les dix évêques très saints de la cité : Bénézet, le berger fondateur des frères pontifes, et saint Pierre du Luxembourg mort à dix-huit ans et qui à douze ans déjà serrait, autour de ses reins, une chaîne de fer ! Toute l'histoire a passé sur la Terre des Cavares ; e Romain y a construit, l'Allemand y a saccagé, Théodoric y a égné, le Sarrazin aussi ; et quelles aventures que celles du oyaume d'Arles ! Les trois infamies du Moyen Age, la Croiade des Albigeois, l'inquisition Dominicaine et le massacre les Templiers, se dénouent en Avignon. Un Bertrand de Goth aut les condottieri italiens ; et les neuf papes du Rhône, plus isés à étudier que ceux de Rome, on les voit de près. Luther lui-même passe, s'arrête chez les Augustins de Pernes. Nulle part les guerres protestantes ne furent aussi féroces, les acobins plus atroces ; il y eut même une terreur blanche.

Les idées ont fleuri et fructifié miraculeusement. L'Eros de Platon a dominé les mœurs sexuelles à une date antérieure aux Croisades ; le mysticisme amoureux naquit en Provence, et si la *Via Nuova* est de 1265, c'est Pétrarque qui, en consacrant vingt et un ans à chanter une Provençale, a été le grand troubadour, celui qui révéla à l'Occident l'idéal de l'amour nique. Une nouvelle Vénus est née de l'écume du Rhône, au ied du Palais des Papes, une Vénus plus subtile que l'Aphroite ; car la Reine des Anges a purifié, par l'effet de son culte ans les cœurs, la sexualité même.

Les plus insignes revenances ne suffiraient pas, même faisant ortège à l'esprit qui les évoque ; il faut encore des reposoirs à ette procession : ce sont les vieilles églises et chapelles. Quelle ressource ! N'avoir qu'une porte à pousser pour entrer ans le monde surnaturel, du moins dans son vestibule. Là, e silence, l'ombre, un vague parfum d'encens et de vétusté, et es colonnes, des autels, les formes suréminentes appliquées u mystère, enfin une fraîcheur d'oasis qui pénètre l'âme, même peu disposée.

Le jeune homme savait jouir des lieux sacrés : il n'y apportait pas un vague esthétisme ; il priait d'abord en l'honneur

du patron de la précieuse maison, ensuite en faveur des artistes qui y avaient travaillé et donnait un *ave* aux âmes en peine.

Après ces révérences, il écoutait. Un vieux sanctuaire murmure comme la forêt : le mystère tant de fois invoqué, chuchoté, écho des souffles exhalés de tant de bouches suppliantes. Ses plus belles idées étaient filles de la station rêveuse devant l'autel. Après l'église, il recherchait les façades, même celles construites en mauvais latin, sous Louis XIV, les pignons historiés d'une madone ; il se plaisait aux grands murs d'hospice ou de couvent, tristes et secrets, qui tournent le dos à la vie et abritent des prières entêtées ou des misères résignées ; aux rues mortes où nul ne vient que son pas n'indigne le pavé, et que son ombre ne paraisse intruse, voies sans fenêtres aux portes rares et où le chat traverse avec tranquillité. Avec déférence il s'arrêtait pour ne pas inquiéter le cher animal dont la rencontre le faisait sourire de satisfaction, comme un Egyptien. Avignon convient à qui évite les vivants et veut errer en compagnie de nobles morts. Le tour de l'enceinte, avec ses sept portes et ses trente-neuf tours, offre une suite idéale d'aspects, surtout du côté du Rhône.

Après son rite païen au vieux fleuve, Ramman suivit le quai ; il passa sous l'arche surbaissée du fameux pont ; il reconnut l'escalier de cent vingt-huit marches qui gravit le Roc des Doms et qu'il s'amusait, il y a dix ans, à monter d'un élan.

Il marchait en joie entre le rempart doré et le fleuve au fort courant. Par instant, il s'arrêtait pour admirer, au delà de la Barthelasse, qui étend sa luxuriance comme une île fortunée, le donjon de Philippe-le-Bel au profil net et impérieux et les épaisses tours du Fort André.

Quelles passions ardentes avaient flambé sous ce beau soleil, que d'ambitions effrénées, de noires intrigues, de folles débauches et aussi que de belles âmes éprises du ciel avaient renoncé au monde et poursuivi un rêve très pur, au milieu des fumiers et des charniers.

A la pensée qu'il n'y a plus de couvents, que la vie contemplative est interdite en France, le jeune homme s'expliquait son fanatisme du passé. Notre temps commet moins d'injustice, ordonne moins de supplices, la souffrance a diminué : c'est bien là quelque chose de la civilisation. Mais la terre se

rouve inexplicablement plus lointaine du ciel, la beauté qui llait par les rues et célébrait ses rites en cortèges, en fêtes, ne préoccupe plus que des hommes qui la cultivent péniblement, pour en vivre ; la foi jadis fumeuse d'hérésies, flamolante de bûchers a pris un train bourgeois et protestant ; la vie intérieure a cessé, sous la pression de soins multiples et médiocres, qui harassent, diluent et évaporent les forces de l'âme. Le dessin secret de ce jeune artiste s'élevait avec une tranquille audace contre le courant de l'époque ; il s'entourait des images du passé, pour résister à la pression si lourde de son temps. Il faut un point d'appui à la volonté ; il s'arcboutait aux témoins de la tradition, et honorait les pierres, même celles du grand mur continu, sans qualification, dans la venelle aux baies rares et closes, qui n'a d'autre prestige que de se dresser à l'écart.

Ah ! qu'il trouvait bon de marcher seul, en subtile compagnie de ses pensées.

A l'extrémité du boulevard Saint-Lazarre, le rempart oblique et quitte le fleuve ; dès lors, en face des murs crénelés, il n'y a plus que des jardins poussiéreux.

Il rentra dans la cité par la porte de l'Imbert et retrouva avec allégresse cette rue des Teinturiers où chante l'immortelle Sorgue aux claires, fraîches, douces eaux, qui vient de Vaucluse et redira éternellement la chanson du poète qui pencha sur elle son cœur ardent.

Un parapet la cache et de vieux mûriers la pavillonnent. On l'entend seulement, frappée par les roues ; par endroits, des petits ponts l'enjambent. L'un d'eux mène à un couloir démesuré, au bout duquel s'ouvre la chapelle des Pénitents Gris, formée d'une pièce hexagonale qui se prolonge sur la droite par une nef où le Saint-Sacrement est perpétuellement exposé. Beaucoup de tableaux aux murs et un épais silence rendent ce lieu incomparable pour la prière ; elle y monte, on le sent. Il salua, en sortant, l'absidiole de très beau style des Cordeliers où fut inhumée Laure de Noves et que mouillent les mêmes eaux où elle se baigna. Par la rue de la Mosse, bizarre en ses brusques détours et imposante par ses vieux hôtels, il atteignit Saint-Didier. Il se souvenait d'une petite tribune gothique qui charma ses yeux d'enfant. La rue des Fourbisseurs le mena à Saint-Pierre ; il salua la jolie Vierge du portail.

Midi sonna. En quatre heures charmantes et brèves, il n'avait touché que quelques-uns de ces points qu'il appelait les reposoirs du souvenir.

Chez un petit traiteur, il mangea à côté d'ouvriers : il préférait la promiscuité du travailleur manuel au coude à coude bourgeois. Puis, il dévala sans but, hésitant entre les Doms et le musée Calvet. L'idée de comparer Mademoiselle de Romanil à des œuvres d'art l'emporta : un moment écartée de son esprit par les impressions pieuses et monumentales, la louve blanche reprenait possession de son esprit.

Un jeudi, le délicieux hôtel de Villeneuve est ouvert au public. Il chercha sa dévote dionysiaque, remettant à plus tard l'étude du musée et se refusant aux sollicitations des œuvres étrangères à sa hantise. Dans la salle de la Renaissance, un bas-relief italien dans le goût de Laurana l'arrêta longtemps, profil de jeune patricienne plus fin que la Simonetta de Pallapolo et titré dans le marbre même, *Sancta Helena*. Ces traits charmants et fiers ne correspondaient ni au sang rouge, ni à la félinité : c'était bien une blonde, *candida*, mais non la *flava*, aux cheveux et aux yeux d'or, escarboucles d'orgueil.

Parmi les peintures, une esquisse de David le ravit. Le Joseph Barra expirant est un nu délicieux, d'un charme androgynesque où le sexe flotte et se perd dans une réalisation étonnante de la grâce juvénile. Ramman vit là quelque chose du corps de la dévote ; celle-ci avait les membres plus ronds et des modelés autrement complexes. Dans la salle des portraits vauclusiens, à côté d'un Pétrarque d'enseigne, une curieuse figure, à la coiffure singulière, à la robe en gros damier noir et blanc, pouvait être l'ancienne copie d'un portrait de Laure, non toutefois de celui que Simone Meurmé fit pour le poète. Le cou est rond et fort, le nez trop grand, intelligent et bénin, les yeux saillants et mi-clos, comme un peu faibles, la bouche toute petite et le menton invraisemblablement pointu, type lymphatique, un peu précieux et guindé, révélateur d'une âme délicate et jolie, mais pâle et puérile.

Quant aux sculptures, même la Cassandre de Pradier, tout manquait de style pour s'apparenter à la noble jeune fille. Les portraits, la Marie Mancini de Largillière, la Montespan de Mignard lui parurent vulgaires, par leur accent de mondanité.

Il tira de sa visite au musée cette conclusion que Mademoiselle de Romanil était un personnage de conte et non de roman, un être de la fable et non de l'histoire, plus près du mythe que de la vie, enfin plus céleste qu'humaine.

A l'hôtel de Pierrefeu, le concierge lui dit qu'il pouvait monter. Il admira la rampe en fer forgé et une immense glace au cadre sculpté qui ornait l'escalier, faute sans doute de pouvoir tenir dans les appartements. Au palier, il tira le large ruban d'une sonnette au timbre archaïque. Une servante, à l'air franc et propret sous sa coiffe provençale, lui fit traverser l'antichambre peu ornée, une salle à manger aux dressoirs paysannesques, mais au bois chantant et aux ferrures luisantes, et le laissa dans un vaste salon où des meubles confortables et fatigués voisinaient avec d'autres anciens et fort beaux. Au mur, il y avait des portraits de famille. La femme qui parut et, d'un geste accueillant, lui montra un fauteuil était fort belle : au lieu de la vieille fille qu'on lui avait annoncée, il vit une personne grande et gorgiacée sans empâtement ; à peine quelques filets blancs luisaient dans de beaux cheveux noirs ; elle portait quarante ans. Un teint mat, des yeux sombres à l'expression paisible, le geste un peu lent et de grand air réalisaient la vieille idée de courtoisie. Ramman se remémorait avec étonnement les paroles de Jausserande de Claustral... « Adélazie est une vieille fille, comme je suis maintenant une vieille femme. » Mademoiselle de Pierrefeu parut au jeune homme aimable, c'est-à-dire digne d'amour. Sa préoccupation de la plastique avivée par sa rencontre du matin, il eut tôt fait de deviner que le corps de la dévote était digne des embrassements, même pour un esthète.

— Monsieur, dit-elle de cette voix méridionale qui chante un peu, la recommandation de Jausserande de Claustral est toute puissante. En quoi puis-je vous servir ?

— J'apporte les amitiés et les souvenirs de votre amie d'enfance. Vous l'ignorez? elle est veuve depuis plusieurs années.

Il donna les détails qu'il savait, y ajouta des éloges sur la Provençale devenue Lyonnaise et s'attarda à ce discours.

Mademoiselle de Pierrefeu le ramena à l'objet de sa visite.

— Me laisserez-vous exprimer l'impression de respectueuse confiance que j'éprouve ? Vous êtes très bonne : cela saute au cœur, par les yeux. Au lieu d'une personne seulement cour-

toise, je trouve un de ces êtres rares, qui ont le goût du bien et le font par plaisir ; j'oserai en profiter.

— Ces jugements étourdis sont bien de votre âge ! Me déclarer en face et si vite que je vous parais un être si rare ?

— Certains sentiments tirent leur mérite de la spontanéité ; et si je n'avais pas quelque chose à vous demander, je vous ferais, tout net, une déclaration de sympathie.

Elle rit.

— Soit ! C'est fait : je ne repousse pas cette déclaration. Sans plus tarder, dites ce qui vous amène.

— Né à Marseille où mon père était médecin, j'ai commencé mes études au Collège Saint-Joseph d'Avignon. A peine mon père s'y établit-il, qu'il mourut. Des raisons matérielles engagèrent ma mère à se retirer à Dunkerque. Fils du Rhône, j'ai gémi sous le ciel du Nord jusqu'au jour où, devant faire ma vie et n'ayant qu'une forte instruction et le goût d'écrire, je résolus de venir à Avignon passer six mois, pour y parfaire le roman que j'emporterai à Paris. Je possède un beau billet de mille francs, je suis sobre, sage, travailleur, et je vous demande votre aide pour trouver une chambre tranquille, pas trop triste et pas trop chère, où je travaillerai quinze heures par jour. Arrivé ce matin, j'ai hâte de m'installer...

Elle l'avait écouté avec un visible intérêt.

— Vous venez de Dunkerque à Avignon pour y écrire un premier roman : cela est singulier !

— Eh ! Mademoiselle, ceux qui ne sont pas singuliers ont-ils quelque chose à dire ?

— N'étiez-vous pas ce matin à la messe de sept heures à Saint-Agricol : il me semble, maintenant, que j'ai aperçu un jeune homme en noir.

Il est logique, en arrivant dans une ville, de se concilier la Providence.

— Voilà une très bonne note ! Vous êtes donc dévot. Cela prend de l'importance pour vous loger ! Si vous aviez l'habitude du café, si vous ameniez chez vous, je ne dis pas des donzelles, mais même des amis, je ne pourrais vous mettre... là où je pense.

— Je ne connais personne à Avignon et je suis résolu à vivre en reclus ; j'ai les habitudes solitaires d'un être un peu dédaigneux, susceptible et pauvre.

Mademoiselle de Pierrefeu ne cacha pas sa perplexité ; il la sentit même un peu nerveuse et cela l'étonna.

— Je cherche, dit-elle, ce qui vous conviendrait le mieux...

— Du silence, du soleil, une table un peu grande, une chaise et une couchette de moine.

Le trouble qu'il remarquait s'accentua.

— Quel que soit mon désir d'étaler mon papier et de me dire : « Voilà le tremplin qui va me soulever de mon obscurité et de ma pénurie », je coucherai ce soir à l'hôtel et demain j'irai voir ce que vous m'indiquerez.

— Mon cher Monsieur, vous avez gentiment commencé par une déclaration de sympathie, puis-je être sincère et vous faire une déclaration dénuée d'affabilité, une déclaration de méfiance? Etes-vous réellement un jeune homme sage, solitaire et qui ne veut que travailler..., que je pourrais mettre dans une maison comme la mienne? Vous ne m'avez pas produit une mauvaise impression. Loin de là ! Votre âge seul m'inquiète ; si je n'avais de méfiance, je sais où vous seriez bien...

— Comment vous convaincre de ma sagesse?

— La lettre de Jausserande, la présence à la messe en semaine, votre tenue plaident pour vous; et mes hésitations ôtent du prix à ce que je voudrais faire. Ah ! que vous me jetez dans l'embarras !

Elle sonna. Il protesta de ses regrets. Sincèrement il ne croyait pas causer de l'ennui.

— Eh non ! il n'y a pas de votre faute !

La bonne parut.

— Virginie, tu te souviens de ma bonne amie mademoiselle de Claustral...

— Mademoiselle Jausserande ! oui, certes !

— Elle m'envoie M. Ramman ; il vient travailler pendant quelques mois à Avignon ; il s'agit de le loger.

Il y eut un dialogue entre la noble demoiselle et la servante où des noms de personnes et de rues passèrent, sans intérêt pour le jeune homme, un peu anxieux. Son visage prit une expression de tristesse ; les yeux perdus dans une cogitation assombrie, il oubliait de cacher son impression. M^lle^ de Pierrefeu la vit et s'apitoya.

Il était digne d'intérêt, ce jeune écrivain qui se qualifiait « un peu dédaigneux, susceptible et pauvre » ! La noble dévote

se sentait attirée vers lui ; et pour cela même, elle hésitait.

Le dialogue avec Virginie n'en finissait pas. Sans soupçonner la cause de tant de tergiversation, il devinait, à la nervosité de la demoiselle, quelque obstacle inexprimé. Elle redoutait de patronner un inconnu, de l'introduire dans une maison trop entêtée de routine.

Il se leva.

— Mademoiselle, je vous donne trop d'ennui : je vais me mettre en quête ; d'ici ce soir, j'aurai battu Avignon.

Devant cette attitude, Mlle de Pierrefeu n'hésita plus.

— Venez voir d'abord quelque chose !

Elle monta au second étage. Il la suivit sans comprendre et d'humeur chagrine. Elle expliquait :

— Vous allez voir le grenier d'un brocanteur : l'appartement est le même que le mien, sauf le plafond, assez bas ; je n'ai jamais loué par amour de ma tranquillité ; le papier était vieux et déchiré, j'ai fait passer à la chaux. Quant au fouillis innommable, il vient de gages que des gens bien nés m'ont remis, en garantie de prêts qui n'ont pas été remboursés, ou d'achats faits par charité à des familles gênées. Je ne tiens qu'aux souvenirs, fussent-ils laids et vous avez dû remarquer l'affreux mélange de mon salon. Il y a ici, si je voulais, de quoi l'améliorer,... je n'en éprouve pas le désir. Voici l'antichambre..., la salle à manger, le salon, comme en bas...

Ramman la suivait, en promenant des regards stupéfaits sur les objets imprévus dans un pêle-mêle incohérent : de mauvais tableaux dans des cadres magnifiques, des fauteuils et des chaises de style, des armes, des bibelots ; rien de premier ordre, mais des vieilleries authentiques. A la première impression, il fut pris par son goût d'artiste qui a beaucoup désiré les anciens objets sans pouvoir les acquérir. Pourquoi lui montrait-elle ce capharnaum ?

Virginie les avait suivis.

— Cette pièce ferait un studio, dit la dévote en inspectant le salon.

— Ah ! Mademoiselle, l'antichambre me suffirait.

— Quoi ! vous vous contenteriez ainsi ?...

— Plût à Dieu que je vous inspirasse confiance, je vous dirais : Fermez le reste et louez-moi l'antichambre. Je serais si bien, dans cette paix, avec cette lumière. Ce vœu indiscret,

je ne devrais pas l'oser. Une voix secrète me dit que cette maison est bénie. Vous ne faites rien de cet étage, cédez-moi l'antichambre, je me procurerai le lit, la table et la chaise et je serai heureux, très heureux.

Son regard rencontra celui de la servante ; la vieille face souriait.

— Ma fille, lui dit-il, je ne vous donnerai pas d'ennuis.

Il avait une telle envie de loger là! C'eût été un désespoir d'y renoncer maintenant.

— Monsieur Ramman, allez chercher vos bagages, dit la dévote simplement.

Il n'en crut pas ses oreilles : il éprouvait une gratitude si vive qu'il n'en parla pas d'abord. Puis d'une voix lente :

— Vous qui portez une bastille de sable surmontée de trois flammes d'or avec la devise *in petra per ignes*, vous dont l'aïeule Rostange présidait les cours d'amour, il y a huit siècles, permettez au plus humble descendant des *troubaïres* de baiser la main illustre qui l'accueille.

M^lle^ de Pierrefeu l'avait fort belle. Il y appuya ses lèvres avec ferveur. La main frémit : la cause était gagnée et au delà de ses espérances.

Une heure après, le concierge montait la malle et les petits colis, tandis que Virginie installait un lit dans le salon, bizarre avec ses murs à la chaux, ses boiseries Louis XV et ses glaces à trumeau.

Un grand bureau plat aux cuivres disparus, au cuir abîmé, mais de style Pompadour, occupa le milieu de la vaste pièce, avec une chaise cannée de la même époque. Les livres tirés de leur paquetage crénelèrent trois côtés de la table ; le tas de papier, matière de l'œuvre, rangé à droite, avec l'encrier et les plumes ; à gauche le portrait de sa mère; au milieu une petite madone de bois rustique mais touchante; et le futur écrivain vit son chantier, avec une joie d'enfant.

— Où Monsieur fera-t-il sa toilette? demanda Virginie.

— Dans la cuisine, ma bonne fille, où j'aurai l'eau sous la main.

Cette pièce vaste avait deux fenêtres sur la cour : il aida la servante à la déblayer.

— Comme je vais être heureux ici, Virginie!

Il savait que la familiarité gagne le cœur provençal. Cette

race individualiste accepte la hiérarchie mieux qu'une autre, si le supérieur prend la peine de séduire; il faut qu'on dise de quelqu'un qu'il n'est pas fier pour qu'on le serve bien.

— Monsieur n'a pas pensé au plus nécessaire.

— Le plus nécessaire, Virginie, pour un travailleur, c'est l'établi.

— Et manger? fit-elle.

La fille s'amusa de cet insouci et avança:

— Si Mademoiselle veut, je pourrais bien...

— Merci, Virginie, Mademoiselle a déjà eu tant de bonté, j'irai dans quelque restaurant.....

Virginie hocha la tête.

— Monsieur a besoin qu'on s'occupe de lui, car Monsieur est comme un enfant.

— C'est si bon d'être gâté, ma fille : c'est même la seule chose bonne de la vie.

Tout de suite, il s'assit à sa table, s'y accouda, s'y étala, allongea la main vers le papier, vers les livres, comme un organiste qui essaye les jeux. Puis, il plaça devant lui le premier cahier de la pile et écrivit ce titre : *la Mandragore*.

Il était si absorbé, qu'il n'entendit pas Mademoiselle de Pierrefeu venir et le saluer d'un :

— Déjà au travail!

Il se leva, avec l'empressement de courtoisie dont il avait l'habitude et qui s'augmentait de reconnaissance.

— Dans votre vie féconde en bienfait, avez-vous donné un plaisir plus vif que celui que je reçois ?

— Venez dîner! fit-elle si simplement qu'il eût manqué de compréhension en se défendant.

A table, il la regarda avec une tendresse qui fit baisser les yeux de la dévote.

— Mademoiselle, comment dire ma gratitude d'un tel accueil : il résout mille difficultés matérielles, surtout il me vivifie. Si je ne fais pas une belle œuvre, c'est que je suis un sot, indigne des faveurs que le ciel me dispense par vos gracieuses mains... Vos mains sont merveilleuses!

Il les regarda ouvertement.

— Vous abusez du remerciement, mangez, dit-elle.

— J'ai très faim : mais le cœur a si chaud près de vous, qu'on n'est plus que sentimental.

Cette ardeur juvénile, accompagnée d'une réelle grâce dans les manières, pénétrait le cœur de son hôtesse, élargissait sa bienveillance. Tant de gratitude la touchait aux larmes. Ce fut Virginie qui entama la question des repas, à la satisfaction de sa maîtresse. La servante provoquait le surcroît de travail ; aux jours d'humeur, elle ne s'en plaindrait pas.

Ramman était trop occupé de ses propres sentiments, en ce jour si riche d'émotions, pour suivre les mouvements de la sensibilité d'autrui. Il avait séduit cette noble demoiselle et sa servante. Chacune à sa façon, elles se plaisaient à sa jeunesse et à l'idée de le soigner, de le dorloter.

Il fut convenu qu'il se ferait lui-même son petit déjeuner le matin ; et Virginie monterait à midi et à sept heures son repas sur un plateau.

Au salon, où il refusa même un cassis fait à la maison, il tira de son portefeuille un billet de mille et le posa devant Mlle de Pierrefeu.

— Voilà mon viatique : je partirai quand il sera épuisé.

— Vous voulez payer d'avance, quelle idée !

— Eh, Mademoiselle, je ne peux pas payer, sauf Virginie à qui je vous prie de donner ce qu'il convient : pour le reste, je me doute bien que je suis insolvable.

— Il vous faut quelque argent de poche !

— J'ai une soixantaine de francs.

Mlle de Pierrefeu ne protesta pas, déjà décidée à lui rendre, au départ, son pécule intact. Avec l'abondance de son âge et l'excitation du tendre intérêt qu'il inspirait, Ramman parla de son enfance sincèrement et de ses espoirs modérément.

Elle le trouva charmant et l'écouta. A dix heures, elle s'aperçut que de soirées si agréables, elle n'en avait pas mémoire.

— Me permettez-vous, dit-il, de mettre un peu d'ordre dans ce deuxième étage ? Il y a des tableaux à terre qui seraient mieux au mur.

— Mon cher monsieur Ramman, je vous livre les quatorze pièces : mettez de l'ordre ou du désordre. Avant ce soir, ce n'était qu'un grenier, vous êtes le maître d'y mener le train de votre fantaisie.

Il eut une joie d'enfant.

— Oh ! ce sera merveilleux. Vous verrez ! Et lui prenant la

main qu'il enferma dans les siennes gravement, avec une autorité d'accent imprévue :

— Soyez bénie pour la joie profonde et durable que vous donnez, pour la protection que vous accordez, pour la charité délicieuse de votre hospitalité; j'ajouterai à ma prière, matin et soir, un *Ave* pour ma bienfaitrice.

Ce trait tomba sur le doux cœur de la dévote avec une pénétration irrésistible. Les mouvements confus de sa sensibilité se sanctifiaient; elle s'avoua qu'elle adoptait ce jeune homme ignoré huit heures auparavant et qui occupait déjà plus de place dans sa vie que dans sa maison.

Ramman ne pouvait se résoudre à se coucher. Une lampe à essence à la main, il parcourut les pièces, en évitant de faire du bruit, incapable d'attendre au demain pour découvrir les objets devenus ses beaux jouets.

Enfin las, il se mit à genoux au pied de son lit et fit une belle action de grâces à la bénigne Mère et aux anges tutélaires. Couché, il n'éteignit pas sa lampe : la vue de sa table de travail le ravissait. Comme un reproche, la figure de M^lle^ de Romanil, oubliée depuis qu'il était entré à l'hôtel de Pierrefeu, se profila; et il s'endormit, avec un peu d'appréhension : il était vraiment *trop heureux* !

II

VITA PLATONICA. I : LE STUDIO

Il était six heures et demie, quand le soleil perçant la buée matinale le réveilla; il sauta sur ses pieds. Déjà, il avait des habitudes et combien douces ! A Saint-Agricol, la blanche jeune fille occupait sa place de la veille; il gagna la sienne, derrière le pilier.

M^lle^ de Romanil avait le cou et la tête enveloppés à l'orientale par un voile blanc; les cheveux d'or brillaient à peine : cependant il retomba dans la même extase. La ligne des épaules avec ses belles obliques, le bras avec un renflement vigoureux, cette rondeur des membres minces le ravirent encore.

Le plus petit jeu des membres, quand elle se levait ou s'asseyait, accusaient des modelés d'une volupté subtile. La force au repos de ce jeune corps, cette espèce d'hypocrisie de

la puissance nerveuse, qui donne aux pattes puissantes cette mollesse si caractéristique, l'enivrait. Voir cette panthère lire sa messe, quelle fête ! Un instant, elle éleva le bras et toucha à sa coiffure ; il resta suspendu à ce geste, et comme oppressé tant qu'il dura. De prière, aucune syllabe ne résonna dans son esprit, tendu à saisir le secret radieux de la vierge fauve.

Il sortit le premier, pour la voir descendre les marches du perron. Chaque flexion du genou, chaque pose du pied, lui causèrent un plaisir inexplicable ; il essuya un regard soufflétant des yeux d'or, sans le ressentir. Des sentiments de Mlle de Romanil il n'avait pas souci. Confusément, il la jugeait orgueilleuse, cruelle. Il ne voulait que le spectacle de sa beauté. Plus discret, cette fois, il n'alla pas jusqu'à son seuil. Son égoïsme ingénu jubilait. Chaque matin, il s'enivrerait de beauté, délicieux commencement de journée ; chaque soir, il se griserait de sentiment auprès de Mlle de Pierrefeu. Le panneau du travail s'encadrait ainsi de deux volets incomparables : l'un esthétique et païen, dédié à la forme même ; l'autre tendre et chrétien, rempli de doux sentiments. Il rentra en mangeant un petit pain ; et tout de suite, fredonnant, il organisa son appartement.

Dans l'antichambre, il mit deux coffres, l'un en cuir aux arabesques de clous, venu d'Espagne, l'autre en bois, d'une robuste Renaissance, et des escabeaux.

La salle à manger fut constituée par ces meubles absurdes, la panetière qui sèche le pain et ouvre ses balustres à la poussière et ce pétrin qui a l'air d'un cercueil monté sur pieds. Un dressoir reçut les vieilles faïences, qu'il déballa d'une caisse.

Le studio resta nu avec la seule table et la chaise : il tira son lit dans la pièce suivante où il réunit trois belles commodes, de celles qui bedonnent comme Turcaret, et des sièges de la Régence si accueillants au corps.

Ce qu'il sortit de sa malle tint dans une jolie armoire en marqueterie.

Dans une des chambres donnant sur la cour, il trouva, à son ravissement, un véritable magasin d'objets religieux.

Il est difficile de juger le prêtre que la charité immédiate et l'intérêt apostolique entraîne à méconnaître le prix sentimental des belles choses. Le curé qui échange son vieux vitrail par où entrent la pluie et la bise contre un vitrage blanc et

bête, mais hermétique ; celui qui se défait d'un tableau que nul ne regarde pour réparer son calorifère ou qui donne de vieux saints sordides et mutilés pour une de ces bondieuseries en carton pâte dont la niaiserie aux couleurs hurlantes parle à la grossièreté du paysan, trahissent-ils une cause inconnue à leurs supérieurs et ignorée du séminaire qui les a formés ? Avant de lancer l'anathème, un esprit sage se répète que chaque homme voit la vérité sous un angle étroit ; même le saint et le génie. L'art est forcément le dernier souci de ceux qui méconnaissent l'excellence et la sainteté de la chair.

Ramman aurait un oratoire ! Il l'installa à la suite de sa chambre. Un grand tabernacle doré posé sur des planches à tréteaux forma le centre : il rangea sur des crédences, des socles et, à défaut, des caisses mises debout, qu'il habillerait plus tard, des statues, la plupart du XVII^e^ siècle, plus élégantes et pathétiques que dévotes. Il ne les aurait pas achetées, mais elles l'amusaient.

Il distribua les tableaux dans les pièces : les bergeries et mythologies dans sa chambre et son cabinet de toilette, les plus grandes toiles dans le studio. Il trouva quelques copies intéressantes et des tableaux d'école sans vraie valeur vénale, mais décoratifs.

Quand Virginie monta le déjeuner, elle cria des « Boudié ! » Il la mena dans les pièces qu'il avait décorées : la fille fut stupéfaite de l'effet obtenu par une mise en place intelligente.

— Il faut que Mademoiselle voie ça, dit-elle.

Vers une heure, la dévote monta chez son bizarre locataire, qui s'excusa d'être en manches de chemises retroussées, le marteau à la main.

Elle trouva l'entreprise d'un résultat surprenant. Le grenier prenait un air de collection.

— Ne croyez pas que j'aie fait de bonnes affaires, ni que j'aie spéculé sur la gêne des gens : vous voyez le cas que je fais de cet amas. Si je vous disais le total de ce qu'il me coûte, vous estimeriez la triste affaire ! Notre noblesse rurale vit des vignes. Maladie, grêle, mévente, et il n'y a plus au mas même de quoi payer les impositions. Je ne suis pas riche, mais je dépense peu et j'ai toujours eu de l'argent liquide : j'ai prêté, à des amis, à des parents qui m'offraient des billets sans valeur, puisque j'étais décidée à ne pas en réclamer le payement. Par

dignité, d'eux-mêmes ils m'ont encombrée de ce qui est ici, en nantissement. Depuis bien des années personne n'a rien repris. Mon manteau bleu est court : suivant mes revenus, je destine une certaine somme à obliger, et je ne vais pas au delà, sans forte raison. Cela n'a rien d'admirable. Les pauvres honteux, la misère en titres se passe les avis comme les quémandeurs de la rue. On sait que Mlle de Pierrefeu prête et ne réclame pas. Ainsi, ce deuxième étage s'est empli. Parmi les pénuriers il y a des consciencieux. Il se peut que tel objet vaille plus qu'il y a vingt ans. Quand je vous dirai que votre oratoire représente plus de vingt mille francs espacés sur presque autant d'années, je doute qu'on puisse en tirer ce prix. Vous trouverez dans des caisses de vieux livres. J'ignore ce qu'il y a ici. Que cela serve à vous amuser. Il y a des épées, assez belles, à coquilles ciselées. Vous pourriez faire une panoplie... une caisse de débris romains, provenant de Vaison. Enfin, ce sera votre récréation de chercher et de découvrir.

— Des choses d'ici remplaceraient avantageusement plusieurs de votre appartement, insinua-t-il.

— Vous faites allusion à mes Louis-Philippe qui jurent avec les autres. Je vous le répète, les objets pour moi n'ont que leur valeur sentimentale. Un fauteuil de mes parents, ou seulement à mon usage, m'est plus cher qu'une pièce de musée.

Ramman approuva.

— L'âme est tout, même dans les choses, l'âme qu'on y met ou qu'on y trouve. Les reliques du passé me révèlent des cerveaux et des cœurs plus amis que ceux de mon temps. Je lis plus d'histoire et de psychologie dans un trumeau que dans maints volumes. L'art représente le testament des époques ; le bureau de Louis XV vaut plus que l'Encyclopédie. Voltaire m'ennuie, ce trait qui sans cesse remplace la pensée, tandis qu'une chaise de son temps, une petite table me ravissent. Ce siècle eut surtout des ébénistes ; son chef-d'œuvre, c'est le meuble, comme son génie fut la sociabilité.

— Jeune romancier épris de bric-à-brac, souvenez-vous des inventaires de Balzac !

— J'ai cédé ce matin à la curiosité ; je vais me mettre à l'ouvrage. Sur ma première page, tracez une croix qui soit la bénédiction d'une marraine spirituelle.

Ces sentimentalités émouvaient le cœur ingénu.

— Mettez votre prénom sous la croix.

Elle écrivit : « Adélazie ».

— « Fée », car ce nom vous va mieux que celui de demoiselle, encore une requête ! Que votre baguette m'ait donné un appartement de quatorze pièces avec meubles anciens, cela ne suffirait pas, si vous me refusiez de vous approcher. Laissez-moi, quand vous serez seule, venir après dîner, de huit à dix ; je vous accompagnerais volontiers au sermon, au salut....

— Je suis presque toujours seule le soir, répondit-elle.

— Virginie, du reste, m'avertirait, si vous aviez quelqu'un : je ne veux voir que vous, Fée.

De telles paroles, bien dites par un homme jeune et joli qui avait beaucoup déclamé pour se distraire, caressaient chastement, mais avec force, l'âme de Mlle de Pierrefeu.

En s'asseyant la première fois, pour se mettre à l'œuvre, Ramman considéra sa vie nouvelle avec joie profonde. Trop occupé de lui-même, il ne mesurait pas à ce moment la tendresse inspirée, il en jouissait. Sa pensée basée sur des lectures et des rêveries, il ne s'étonnait pas de rencontrer un être de conte. Cela n'infirmait pas la notion que les hommes sont méchants et les femmes vaines. L'humanité produit des génies et des âmes charmantes et douces. Une heureuse étoile l'avait conduit auprès d'une exceptionnelle dame. Un jour changeait son sort et le rendait semblable à son vœu.

Quatre grands paysagistes historiques de l'école du Guaspre et quelques mythologies réjouissaient son regard ; sa table, sa chaise étaient tels qu'ils n'en aurait point d'autres, au jour lointain du succès. Il allait vivre dans le luxe, le seul qu'il appréciât, le luxe d'art, sans souci matériel d'aucune sorte, n'ayant qu'à passer dans sa salle à manger à heure dite, au lieu de la sortie forcée et de la promiscuité de la petite pension. Rien du monde extérieur ne le troublerait dans sa Chartreuse, si ornée. Sa vie intérieure, que l'œuvre eût suffi à défrayer, s'illustrait de deux figures surprenantes, Mlle de Romanil et Mlle de Pierrefeu. La Belle et la Bonne, la Louve et l'Agnelle, la Chimère et la Fée, l'Idole et la Sainte, comme il les appelait dans sa cogitation. Quel prix recevait sa sagesse ! Il fit grand serment de la conserver ! Une réminiscence surgit ironique.

« Pantagruel vint en Avignon où il ne fut trois jours qu'il ne devînt amoureux, car les femmes y jouent volontiers de la serrecroupière, parce que c'est terre papale .» Lui n'avait pas été un jour, voire même une heure, sans devenir amoureux au matin d'une et au soir d'une autre, toutes deux grandes et honnestes dames et pucelles. La sarcastique figure du curé de Meudon ne troubla pas sa sereine impression de Platonicien. Etait-il amoureux ? Non, au sens du précepteur Epistemon. Il aimait la Beauté en la personne de Mlle de Romanil et c'était une opération philosophique de son esprit. Il aimait la Bonté en Mlle de Pierrefeu et c'était un pur mouvement de son âme reconnaissante. Il ne se découvrait point de péché, sauf l'irrévérence de contempler le profil perdu ou la nuque et les épaules d'une vierge pendant la messe. Par un sophisme astucieux il s'absolvait sur l'invraisemblable beauté. A l'appareil du Dernier Jugement il n'eût pas détourné les yeux, car cette vue lui permettait de se figurer les anges. Il ne mentait pas. Cette chair lumineuse représentait l'impassibilité de la théologie et semblait ne pas participer aux conditions humaines. Si Mademoiselle de Romanil lui eût apparu dans certaines circonstances, il aurait cru aisément à une vision surnaturelle.

Cette beauté qui l'enchantait l'obsédait aussi comme un problème. Sur une carte postale de la *Source*, il rétrécit au crayon les épaules, les hanches, les genoux et les chevilles : et il obtint un caractère patricien, car la vulgarité réside dans la largeur des corps ; mais il n'avait ainsi qu'une figure de l'école de Fontainebleau, un poncif artistique. La beauté de Mademoiselle de Romanil resta un mystère pour lui, combinaison, insensée à l'énonciation, d'une ange et d'une panthère.

PÉLADAN.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ARCHÉOLOGIE. VOYAGES

René Puaux : *Ce fut le beau voyage*, Payot, 4 fr. — Les villes du front : Château-Thierry, La Ferté-Milon et Abbeville en Ponthieu.

C'est surtout au *Durbar* de 1912, — au couronnement du roi Georges V d'Angleterre comme empereur des Indes que se rapporte le récit publié par M. René Puaux sous ce titre enthousiaste : **Ce fut le beau voyage,** après avoir été inséré en partie dans *le Temps* Le Durbar fut sans doute une magnifique parade, — à laquelle les Européens n'assistèrent que parcimonieusement, car on avait préféré aux curieux la population indigène, afin de lui donner une haute idée de la puissance britannique, et seulement de rares privilégiés gardèrent le souvenir de cette incomparable vision de faste. Mais à côté de ce récit, M. René Puaux a donné des notations intéressantes sur les villes traversées, et que nous retiendrons surtout dans son volume. Après avoir parlé de la décoration de Bombay, à laquelle contribuèrent royalement les Parsis (1), il décrit la vie pittoresque de la ville, puis avant l'arrivée du Roi et des cortèges officiels, il va voir le pays. C'est ainsi que nous nous trouvons à Baroda, — où nous apprenons, détail inattendu, le placement de quelques unes des nombreuses toiles qu'expose le Salon. On avait pu croire jusqu'ici que les tableaux mis au rancart servaient de monnaie dans les pays perdus, tels des cauries ou les tomes de rebut de la librairie parisienne ; mais point. Le Maharadja de Baroda en a acheté un certain nombre et les expose dans sa résidence. Ailleurs, M. R. Puaux admire encore les jardins d'un autre palais, celui de Lakhshmi, puis nous décrit la ville morte de Chitor, où les murailles du château développent 5 kil. de créneaux ; qui garde ses portes, ses tours, des temples, des palais, — et reste le tombeau d'une civilisation disparue; où campaient seulement quelques indigènes, mais où quantité de paons ont trouvé un refuge. Puis c'est Udaipur, avec le temple de Jagganath, un palais où il peut visiter de curieux appartements et s'intéresser à de précieuses miniatures, comme aux jardins ornementés de minarets et de plaques de marbre blanc, ajourées comme des dentelles. Plus

(1) Il indique également que c'est à eux surtout qu'est due l'augmentation des loyers. Un appartement de cinq pièces à Bombay se loue couramment de 5 à 7000 fr. par an. C'est le paradis des propriétaires.

loin, le voyageur visite Amber, encore une ville morte, ancienne capitale ! Royaume de Jaypur, dont il décrit abondamment les palais abandonnés.

Nous arrivons cependant aux préparatifs du Durbar, dont le camp est placé à côté de Delhi, et il décrit longuement le confortable des installations réalisées pour loger la presse, après quoi nous apprenons que le budget de la solennité se monta à plus de 12 millions, sur lesquels les locaux édifiés à l'usage des journalistes se trouvaient représenter 500.000 fr. Il y eut d'ailleurs une « répétition générale » de la solennité. Puis ce fut le grand jour. On nous décrit l'arrivée du Roi, la présentation, le cortège éblouissant des Maharadjas, le couronnement, etc. — et il est même question du cinématographe qui reproduisait les scènes avec tout leur faste. — M. René Puaux, après les cérémonies, continua son voyage. Il visita Delhi, gagnant ensuite Simla dans la montagne, où il eût la joie de retrouver l'hiver, et comme c'était Noël put assister à la messe de Minuit. Ce fut ensuite Bénarès et la vie religieuse sur le Gange, les bûchers macabres, qui restent comme un cauchemar, des danses de bayadères, — mais d'un intérêt plutôt médiocre. Il gagna ensuite Calcutta, décorée pour les cérémonies avec un mauvais goût bien commercial, mais où il vit un défilé d'éléphants spécialement parés à l'occasion des fêtes — et des exhibitions et cortèges qui relevaient plutôt de la foire. Ce fut ensuite un séjour à Darjaeling près de l'Himalaya ; le retour par Madras, Ceylan, — Colombo, — et la fin de ce « beau voyage ».

Le livre de M. René Puaux est agréablement écrit et abonde en indications curieuses, en notations d'une sensibilité précieuse. On sent d'ailleurs qu'il possède bien son sujet, — n'improvise rien, — et l'on n'est pas surpris lorsqu'il avoue, avant de conclure, qu'il est très loin d'avoir épuisé ses notes. Il regrette aussi, un moment, de n'avoir pu visiter plus complètement le pays dont il n'a fait, malgré tout, qu'entrevoir les merveilles. C'est le sentiment de tous ceux qui en ont approché, — et nous le savons trop, l'occasion n'est que d'une fois le plus souvent, et ensuite ne se représente jamais.

§

La dernière offensive allemande a atteint ou mis sous le feu de ses canons diverses localités historiques qui seront très probablement ruinées et dont il n'est pas inutile de fixer la physionomie.

C'est *Château-Thierry*, petite ville sur la Marne, dans un pays d'ailleurs magnifique, et qui peut être dit une des plus belles régions de la France, — un jardin qui commence vers la Ferté-sous-Jouarre et que traverse la rivière ainsi que le chemin de fer de Paris. Entre la gare et la cité, sur la rive droite de la Marne, se développent des avenues superbes, bordées de villas et de jardins, par où l'on gagne la Fausse-Marne, large fossé au fond duquel stagne un ruisseau,

— ses pentes tapissées du vert splendide des herbes qui se lèvent des terres humides et grasses. Au delà c'est une île, longue, enserrée par la rivière, avec l'enchantement de coins délicieux de verdure, d'arbres, de bosquets, et, passé la Marne, la ville même, toute petite, tassée au pied de son château, qui s'allonge sur une crête isolée, — comme sur un énorme piédestal. Dans l'ouest se trouve l'étroite rue St-Crépin, avec l'église qu'accompagne, sur une terrasse, une tour grêle et assez haute. Du même côté, rue de La Fontaine, au pied du château, se trouve encore la maison du fabuliste, dénaturée, transformée en musée pour les badauds et où l'on montre ses portraits et ses bustes, tandis que, du côté du pont, on pouvait apercevoir encore le beffroi, émergeant d'un pâté de maisons, élevant son campanile cantonné de poivrières. C'était une dépendance de l'ancien hôtel de Balthan (XVI^e siècle). On passait au pied d'un affreux petit hôtel de ville moderne, en quarantaine au fond d'une place poussièreuse, et l'on montait au château qui couvrait la ville au nord. Il en restait deux portes, avec le périmètre des remparts. L'une s'ouvrait en arrière, rattachée au mur de ville dont quelques bribes subsistaient à l'est, — la porte St-Pierre, flanquée de tours à bonnets coniques et donnant sur la campagne. La seconde, la porte St-Jean, se trouve dans la rue du château, qui conduit directement de la ville à la porte St-Pierre. C'est un ouvrage formidable, aux pierres taillées en pointe de diamant, pourvu d'éperons avec casemates, passages voûtés, corps de garde, souterrains, chemin de ronde. On montait de là jusqu'à l'esplanade boisée occupant la place des constructions intérieures, maintenant détruites; on pouvait suivre la crête des murs dominant toute la ville, enserrés des tours qui défendaient le vieux manoir. A ras de terre on retrouvait encore la souche du vieux donjon (XI^e ou XII^e siècle), et vers le centre de l'esplanade l'accès de souterrains, utilisés, je crois, pour établir une guinguette. Mais de la terrasse on découvrait toute la ville, — l'enchantement de cette vallée délicieuse avec la rivière développant ses méandres, coulant parmi des îles, gagnant la campagne, les collines bleuies par l'éloignement.

§

D'un intérêt pittoresque et même artistique supérieur encore se trouve cependant *La Ferté-Milon*, — qu'on ne cite jamais sans ajouter que ce fut la patrie de Racine, et bien qu'il n'y ait laissé que de maigres souvenirs. La Ferté-Milon est composée d'une ville basse et d'une ville haute. La première n'est qu'un faubourg (1), une rue qui part de la gare et, après le canal de l'Ourcq et la rivière, conduit

(1) On a même indiqué que la ville basse jusqu'au canal de l'Ourcq aurait constitué un endroit spécial, *Charcy*, qui n'aurait été réuni que très tard à La Ferté-Milon. Au temps de Racine l'église St-Nicolas ne faisait pas partie de La Ferté. Cf. Masson-Forestier, *Autour, d'un Racine ignoré*, p. 82.

à l'ancienne cité fortifiée et au château. On passe devant l'église St-Nicolas, qui garde une tour du XVI^e^ siècle à côté de la porte, de jolis vitraux de la même époque, et un tableau de l'Ecole de Fontainebleau, *le Christ aux enfants*. Plus loin on rencontre l'hôtellerie de *l'Homme sauvage* qui a conservé sa curieuse enseigne. Au delà, c'est le pont sur la rivière, et devant une sorte de guérite qui est la mairie, la statue de Racine par David d'Angers, — quasi nu dans un peignoir, mais qui a conservé sa perruque. On accède ensuite à la cité dont les quelques rues s'étendent en contre-bas du château, le long de la rivière. On gravit l'escarpement et l'on arrive, à mi-côte, à l'église Notre-Dame, disposée bizarrement sur ce terrain inégal et qui comporte, elle aussi une tour du XVI^e^ siècle et de beaux vitraux. L'abside à deux étages,— par suite de la disposition du terrain, — fut, paraît-il, reconstruite par Catherine de Médicis. L'ascension dure encore quelques minutes et conduit aux ruines du château, — ruines énormes — mais qu'il faut voir du dehors, — à l'occident en passant une entrée ruinée de l'enceinte. Il développe alors, au fond d'un pré qui descend vers les anciennes douves, la défense de ses tours à éperons et, tout à l'extrémité du plateau, surplombant la vallée, son donjou quadrangulaire, où s'ouvre une large brèche. Au-dessus de la porte subsiste un grand relief, *le Couronnement de la Vierge*, et sur les tours, dans des niches, des statues décapitées à l'époque révolutionnaire. Derrière cette façade, il n'y a rien du reste, les amorces de quelques pièces qui devaient se développer au ras du sol, un *café des Ruines* au bord de la route, — puis une esplanade d'où l'on découvre, montant de la ville basse, la tour de l'église Notre-Dame. Commencé par Louis d'Orléans frère de Charles VI, et abandonné à sa mort, le château de La Ferté-Milon est resté en l'état, — spécimen précieux des ouvrages militaires du XV^e^ siècle, — décor superbe des guerres d'autrefois, mais décor inachevé, et dont la vision pourtant est inoubliable. Sur le plateau, en arrière de cette façade, subsistent d'ailleurs les tours d'un plus ancien manoir, qui se lèvent de place en place, parmi les maisonnettes des petites rues de la ville haute ; on en mentionne même les portes : porte du Marché, porte St-Quentin, porte St-Vaast dans le Faubourg ou Basse-cour, porte de Reims, en contre-bas, près de la rivière — où l'on retrouve encore, passé le pont, une tour intacte ou plutôt restaurée. Au faubourg St-Vaast, qu'on gagnait par la porte du même nom, on mentionnait enfin les ruines d'une chapelle, — proche de l'Ourcq, qui décrit de ce côté une large courbe. Il n'en reste plus guère, mais assez pour perpétuer un souvenir précieux, car c'est là qu'aurait été baptisé Racine.

§

J'ajouterai quelques mots sur *Abbeville*, — encore un endroit

bombardé ! — qui garde une collégiale du XVIe siècle, Saint-Wulfran, — qualifiée elle aussi de cathédrale dans les dépêches ; des églises précieuses comme Saint-Gilles, Saint-Pierre, Saint-Paul, le Saint-Sépulcre, — quantité de vieilles maisons aux poutres sculptées, aux étages en encorbellement, et dont un curieux ensemble décorait la place du marché où fut élevé un monument incongru à un homme pourtant de valeur, l'amiral Courbet. Il faut ajouter un hôtel de ville dont le beffroi est surtout curieux, — grosse tour quadrangulaire, que coiffe une bizarre toiture; les restes de l'abbaye du Gard, récemment dévastée par un incendie ; le musée d'Abbeville et de Ponthieu et les collections léguées par Boucher de Perthes, — qui comprenaient de précieuses peintures de Primitifs et une remarquable collection de cuirs estampés et dorés servant autrefois à vêtir les murailles comme le papier peint de nos jours, etc. Les vieilles maisons étaient nombreuses encore dans la rue des Teinturiers, la rue de la Boucherie, la rue de l'Hôtel-Dieu, la chaussée Marcadé, — beaucoup avec des sculptures curieuses sur les têtes de poutres et donnant même la physionomie des gens du pays, — le grand nez et les grosses joues des citadins, des bonnes femmes qu'on rencontre sur la route. Une des plus précieuses avec sa décoration sur la cour — rue des Tanneries — et qui était désignée comme « la maison de François Ier » — fut, paraît-il, acquise par un antiquaire de Paris, qui en fit démonter et emporter les parties intéressantes. On peut ajouter que la collégiale possédait dans une chapelle un curieux retable en pierre peinte (XVIe siècle), *la Nativité*, avec de bons bourgeois du temps qui retirent le chaperon pour saluer l'enfant Jésus. Cette précieuse sculpture a été enlevée récemment et mise à l'abri. Mais ce n'était pas la seule curiosité de Saint-Wulfran. On y voyait encore, — comme à Saint-Bertrand de Comminges, — un crocodile empaillé, accroché à la muraille. Il avait été capturé, disait-on, dans un grenier, je crois même de l'église, où il avait élu domicile. Je ne voudrais pas contester le fait. Mais il fallait venir à Abbeville-en-Ponthieu pour apprendre que les crocodiles ont parfois la fantaisie de se promener dans les soupentes.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

L'Opinion : campagne des « Compagnons » pour la réforme totale de l'Université ; l'action de Probus, pour la réforme totale de la France ; les droits de la jeunesse qui se sera battue ; les devoirs de son élite intellectuelle envers le peuple. — *Revue des Deux Mondes* : R. Jubert, témoin à Verdun. — *Le Balzacien* : Guillaume II prévu par Balzac à travers Napoléon Ier. — *Les Cahiers de juin* : poème inédit de Ch. van Lerberghe. — Naissances : *Les Lettres parisiennes*, *l'Instant*, *Revue France* et, de celle-ci : souvenir d'Alan Seeger et histoire du drapeau des volontaires américains de la légion étrangère. — Memento.

L'Opinion a, depuis février dernier, ouvert ses colonnes aux

revendications des jeunes universitaires. Leur programme tient dans es mots : « L'Université nouvelle. La réforme totale. » Les lettres à la revue, qui tendent à obtenir cette rénovation, sont signées « Les Compagnons ». Celle qui a paru le 25 mai résume les avis de la presse sur les précédentes. Les intéressés répondent crânement :

On nous annonce partout des réformes. Il ne nous en faut qu'une : la réforme totale.

L'Université, c'est un peu nous. La guerre aussi.

On a l'impression d'hommes que la guerre a faits des réalistes décidés à ne plus s'en laisser conter.

M. A. Croiset l'avoue sans ambages : « Nous sommes à la période embryonnaire. » Ce n'est pas une raison pour y rester. On y resterait volontiers. A en juger d'après l'impartiale consultation d'*Excelsior*, nos maîtres ont l'air d'être assez satisfaits. Ils trouvent que les choses ne vont pas si mal, que c'est la guerre, que la vie intellectuelle de la France est sauvegardée, etc., etc. Il y a là un optimisme contre lequel nous ne saurions trop réagir. Ce n'est pas avec des déclarations générales, ni avec des réformes particulières et morcelées, qu'ils feront l'Université nouvelle.

Au fait, veulent-ils la faire? Ils se trouvent fort bien dans l'ancienne maison. Ils y prononcent, de temps à autre, l'éloge des étudiants tués à l'ennemi. « Dans le grand hall de la rue Saint-Dominique, nous dit le doyen de la Faculté de droit, vous verrez les tableaux où sont inscrits leurs noms glorieux. » — Nous voulons trouver, quand nous reviendrons, autre chose que des plaques commémoratives et des tableaux d'honneur.

« La jeunesse reviendra, dit M. A. Croiset, comme après 1870, avec une vraie fringale d'apprendre. »

Nous n'en sommes pas sûrs. La soif d'action sera plus forte que toute autre.

« Les soldats, poursuit-il, aborderont les études avec des clartés nouvelles. »

Oui, s'ils les abordent, et cela dépend de nos maîtres.

A ceux-ci nous demandons de vouloir, avec nous, une réforme totale.

Cette réforme, ils n'osent la proposer eux-mêmes, tant leur paraît lourde la tutelle administrative, tant est tenace la routine. Puisse l'initiative venir un jour d'en haut comme elle est venue d'en bas ! Nos maîtres nous ignorent. Rares sont ceux qui ont répondu à notre appel. Mais le Grand Maître de l'Université est plein de bonne volonté. Aura-t-il de la volonté ? — Qui sait? Cette impulsion hardie que nous cherchons en vain dans les amphithéâtres de la Sorbonne et dans les bureaux de la rue de Grenelle, si le ministre allait la donner lui-même? Tout arrive, — en temps de guerre.

Le ton des « Compagnons » est symptomatique. Il nous paraît celui de la jeunesse française répartie dans tous les métiers, de celle qui est désaffectée depuis quatre ans pour faire la guerre, de celle que chaque journée frappe de mort depuis quatre ans. Elle n'est pas ce que la représente l'équivoque des grises formules académiques. Ceux qui demeurent debout, de ces générations éprouvées, ont, plus

que jamais hommes jeunes ne l'eurent, *la conscience de porter en eux les forces d'avenir*. C'est là ce qu'ils défendent en combattant, c'est demain, c'est leur rôle social dans la paix qu'ils auront conquise, — ce n'est pas le passé, ce ne sont pas les traditions que célèbre, avec l'obstination du pire sourd, la phraséologie officielle.

Les « Compagnons » veulent la « réforme totale » et ils l'obtiendront, comme leurs camarades des champs, de l'usine, de l'établi, des lettres et des arts. Nous avons été trop longtemps des latins qui parlent. Ils agiront. On assistera à un vol tourbillonnant de vieilles perruques. Déjà, voici une association en genèse, pour « l'organisation de la France », en dehors de tout parti politique. Elle élabore « un programme d'ensemble, une volonté de réalisation immédiate ». Elle opposera « à quelques intérêts misérables le bien du pays, et aux chemins des préjugés et du hasard, la voie de la raison ». Cette association s'appelle : *l'action de Probus*. Elle englobe dès maintenant (*L'Opinion* du 29 juin) le groupe des « Compagnons » qui s'agrège à elle par une « adhésion de principe ».

Nous ne sommes plus des pèlerins solitaires, dispersés, mais des « Compagnons » disciplinés, marchant coude à coude. Nous irons droit notre chemin. Certains s'écartent de nous avec une méfiance timide. C'est qu'ils ne nous ont pas compris. Nous connaissons, dès aujourd'hui, les deux objections qui se dessinent et nous y répondons d'avance : « Nous ne sommes ni des *révolutionnaires*, ni des *rêveurs*. »

Les Compagnons font des réserves, quant au syndicalisme, à cause du but politique qu'ils imputent à celui-ci et qu'ils croient pouvoir baser sur « l'égoïsme de classe ou de parti ». Cela est fort contestable. Et l'on peut croire que « la solidarité nationale » puisse naître de ce même syndicalisme suspect aux compagnons, qui leur facilitera, dans la branche ouvrière, cette « réforme totale » dont ils disent excellement :

Nous entendons par là, non seulement que tout doit être remis à neuf dans l'Université, à tous les degrés, mais encore que le pays lui-même doit être arraché à ses routines, converti à de nouvelles méthodes, doté d'une administration plus simple, plus souple et plus libre. Se contenter, une fois de plus, de récrépir la façade, et de repeindre l'enseigne, cela ne suffit pas et nous n'en serons point dupes.

Ils sont encore dans le vrai, quand ils proclament :

Donc, nous voulons nous servir de l'Etat et le servir. Seulement notre méthode n'est pas de commencer par lui. L'Etat organise, l'Etat codifie. Il ne crée jamais. Nous avons l'ambition de créer.

Nous sentons que le temps presse. Il ne s'agit pas, pour les « Compagnons », d'une vaine ambition littéraire, mais de l'avenir de ce pays, de cet avenir qui ne sera jamais solidement assuré si les maîtres ne voient clair dans leur tâche, s'ils ne secouent cette torpeur qui fait rejeter au rang

des utopies les idées les plus fécondes, uniquement parce qu'elles sont neuves et contraires à l'ordre ancien.

Mais si par mysticisme on entend simplement l'enthousiasme, l'élan, alors le mot ne nous déplaît point. Car la guerre qui donne raison, en apparence, au plus brutal utilitarisme, le condamne en réalité. Elle a sans doute exalté la valeur de la technique et l'organisation industrielle de la vie, et sur ce point, elle nous a beaucoup appris, à nous Français. Mais le grand miracle de la guerre, c'est la volonté humaine, c'est cette prodigieuse dépense de courage et de sacrifice qui a surpassé tout calcul, ce sont ces forces morales qui nous feront, malgré tout, triompher. Qui n'aurait pas ce mysticisme? Dans les heures tragiques que nous traversons, qui ne fait, au fond de lui-même, cet acte de foi ? Non, des fins purement utilitaires n'ont jamais suffi à contenter des âmes françaises. Les « Compagnons » sont fidèles à l'idéal national. Ils sentent que leur devoir d'éducateurs est de préparer les enfants à le comprendre, à l'aimer et à le servir. Rendons-les d'abord aptes à cette vie sociale qui s'impose à tous les hommes et dont les exigences constituent une morale commune, obligatoire et précise comme l'hygiène, mais ne croyons pas que cela suffise. La vie pratique n'aurait aucun sens si la pensée ne la dominait de haut.

Les « Compagnons » pensent juste. Ils agiront bien sur l'Université qu'ils renouvelleront. Pour ce qui est de la réforme totale du pays, elle ne se réalisera par son élite intellectuelle, — et c'est le vœu le plus sage que l'on puisse former ! — que si cette élite, véritablement, sincèrement, amoureusement fondue dans le peuple, veut en toucher les misères, en connaître l'âme et le tenir pour le principe essentiel de ces forces dont il s'agit de faire « la plus grande France ».

§

Revue des Deux Mondes (15 juin et 1er juillet). — Nous détachons ce qui suit des notes de guerre : « Verdun, mars à ma 1916 » du sous-lieutenant Raymond Jubert, tué à l'ennemi :

En temps de guerre, la tristesse est le fond de nos cœurs ; nous n'avons de gaieté qu'en nous faisant violence, et l'esprit souffre des grimaces du visage. A cette heure, la tranquillité de l'âme n'est que manque de mémoire, la paix de l'esprit qu'oubli, qu'ignorance volontaire, la gaieté n'est qu'un masque difficile à porter ; nous ne pouvons nous étonner qu'il se détache quelquefois ; même à l'instant où il nous tient le mieux, nous n'en devenons pas moins blancs et moins ravagés par-dessous. Dès lors, quel motif d'être surpris, si la mélancolie pèse un jour sur nous de toute sa force ? Étonnons-nous bien plutôt qu'elle ne fasse pas notre esprit de tous les jours. N'y reconnaissons que l'état normal que nous impose le raisonnement et dont nous ne nous dégageons que contre la nature. Si nous devions mourir au premier jour d'abandonnement et d'amertume, il n'y aurait pas de lendemain pour nous.

Dans ces pages, à chaque ligne, sans un relâche, comme dans l'affreuse réalité des jours qu'elles racontent, c'est l'horreur de la guerre, de cette effroyable guerre que des criminels osent encore

glorifier. Voici le témoignage d'un de ses morts levé contre l'imposture des mauvais tribuns aux pompeux sophismes :

— On n'en peut plus, mon lieutenant.

— Au pas, mes enfants, leur ai-je dit. Cent mètres encore ; puis, repos derrière la crête.

Quelques minutes après, derrière une batterie, nous nous étendons, abrités dans un petit bois.

— Reposez-vous le temps que vous voudrez. Combien sommes-nous ?

— Neuf.

— Seulement ? Et le renfort ?

— Renfort compris. Des huit hommes arrivés hier, me dit un caporal se présentant à moi, nous restons deux.

Durant la pause, j'ai songé à cette tristesse de la guerre qui tue au hasard, dans la virginité aussi bien que dans la maturité du danger. Et voici que se détache dans ma mémoire un tableau de la veille : sur ma porte, un enfant étendu, ventre au sol, dans son sang ; son visage est pâle, ses yeux clairs ; ses lèvres seulement laissent filtrer une goutte rose. Je le soulève ; je l'étreins pour le mettre sur le dos ; au collet, le numéro du régiment. « Un de mes renforts, ai-je pensé. Que la mort est aveugle ! Il n'avait point servi. » Combien de son âge sont morts ainsi sans gloire, surpris dès le premier jour, sans un élan du cœur qu'ils étouffaient de larmes, de dépit, au dépôt, de n'être pas au feu. Ils ont donné leur vie, et nul n'a su leur nom. Les mères les pleureront, mais leur chef n'aura d'eux que le souvenir d'un cadavre qu'un soir d'assaut, peut-être, il a frôlé du pied... J'ai pensé à mon frère...

§

Dans **Le Balzacien** (juin), M. L. de Royaumont nous montre Balzac devinant Guillaume II : le « brutal et fatal » Wilfrid, de *Séraphitus-Séraphita*, qui s'avoue « conseillé par sa haine contre les nations ». Ainsi parle Wilfrid :

« J'ai parcouru tout le Nord, ce grand atelier où se forgent les races nouvelles qui se répandent sur la terre comme des nappes humaines chargées de rafraîchir les civilisations vieillies. Je voulais commencer mon œuvre sur un de ces points, y conquérir l'empire que donnent la force et l'intelligence sur une peuplade, *la former aux combats, entamer la guerre, la répandre comme un incendie, délivrer l'Europe en criant liberté à ceux-ci, pillage à ceux-là*, gloire à l'un, plaisir à l'autre ! mais en demeurant, moi, comme la figure du destin, *implacable et cruel*, en marchant comme l'orage qui s'assimile dans l'atmosphère toutes les particules dont se compose la foudre, *en me repaissant d'hommes comme un fléau vorace...* »

N'est-ce point là en vérité le portrait du Néron moderne peint par lui-même ? Mais ce n'est pas fini, et les analogies vont se préciser avec la suite du discours :

— « Ainsi, j'aurais conquis l'Europe. Elle se trouve à une époque où elle attend ce *Messie nouveau* qui doit ravager le monde pour en refaire les sociétés ; *l'Europe ne croira plus qu'à celui qui la broiera sous ses*

pieds. Un jour les poètes, les historiens auraient justifié ma vie, m'auraient prêté des idées, à moi pour qui cette immense plaisanterie, *écrite avec du sang*, n'est qu'une vengeance.

« Mais, chère Séraphita, mes observations m'ont dégoûté du Nord, la force y est trop aveugle et *j'ai soif des Indes !* Mon duel avec un gouvernement égoïste, lâche et mercantile, me séduit davantage. Puis il est plus facile d'émouvoir l'imagination des peuples assis aux pieds du Caucase que de convaincre l'esprit des pays glacés où nous sommes, dont je suis tenté de traverser les steppes russes, d'arriver au bord de l'Asie de la couvrir jusqu'à la fange de ma triomphante inondation humaine et là, *je renverserai la puissance anglaise...* »

Ne croirait-on pas vraiment entendre Guillaume lui-même !

M. Louis de Royaumont n'a pas tort : on croirait entendre le kaiser. Si, toutefois, Balzac est ici bon prophète, comme tout prophète authentique il a lu l'avenir dans son propre temps et dans le passé. Il n'aurait peut-être pas eu cette remarquable prescience de Guillaume II, si Napoléon n'avait auparavant ravagé l'Europe par la guerre et conçu le plan d'attaquer la puissance britannique dans les Indes.

§

Les Cahiers de Juin (secrétaire : Léon-Jean Herbos, Z. 154, Armée belge) sont « publiés au front pour la défense et l'illustration de la langue française en Belgique », par MM. Louis Boumal, Lucien Christophe, Marcel Paquot. Seule, la couverture est imprimée. Le texte est une polycopie d'écriture à la machine. Tout y est intéressant et d'une incontestable valeur littéraire. Deux poèmes inédits de Charles van Lerberghe ouvrent cette nouvelle publication. Voici l'un d'eux qui aurait pu paraître dans *Entrevisions*, du grand poète de *La Chanson d'Ève* :

L'HÔTE

— Sois le bienvenu, mon Bonheur !
Je te chantais en t'attendant :
Tu es venu dans ma prière
Comme un divin exaucement.

— Comment as-tu trouvé ma demeure ?

— J'ai vu de loin la tremblante lumière,
J'ai entendu la timide chanson...

— Sois salué ; sur ton beau front,
Je mettrai des roses légères.

Mais qu'est-ce donc, ô bel Enfant,
Que tu retiens en tes mains closes !

— Des perles, des chansons, des songes bleus, des roses...

— Resteras-tu longtemps?

— Quelques heures...

Eh quoi ! Tu ne m'as pas perdu,
Et déjà tu pleures !

1895.

§

Les Lettres Parisiennes (nº 1, 1er juin) « paraîtront 9 fois l'an ». Adresse : 49, boulevard Magenta. — C'est une belle revue de poètes. MM. Jean Cassou, Luc Durtain, G. Pillement, Schilde, Jules Romains, V.-E. Michelet ont collaboré à ce premier fascicule où il y a du Walt Whitman, une page du catalan Eugène d'Ors, et des illustrations de MM. Paul Signac et Marcel Lenoir.

§

L'Instant, « revue franco-catalane d'art et de littérature », est née en juillet : 2, rue Boucicaut, à Paris ; M. Perez-Jorba la dirige. L'exemplaire coûte 0,25 et l'abonnement 5 fr. l'an.

Et voici le but de *l'Instant* :

Le moment est venu sous les ailes de l'aéroplane du temps qui nous enjoint de nous rassembler sous l'arbre de la culture occidentale, par où les rayons du soleil nous versent à pleine main des monnaies d'or, dans le repos délectable de l'ombre qui s'étire et qui s'étonne. La sève toujours puissante de cet arbre doit encore féconder les siècles comme l'étalon en plein air féconde la jument. Ne voyez-vous pas des enfantements d'étoiles qui scintillent dans le dôme le plus haut de la nuit et dans ses plis les plus soyeux ? A cette épiphanie nous convions d'un cœur humble mais courageux ceux de la belle France aux blonds cheveux bouclés et ceux de la brune Catalogne aux bras vigoureux et forts. C'est aujourd'hui ou jamais qu'il faut se résoudre à se donner la main. « L'Instant », dont le titre à lui seul est un symbole, ne demande qu'à se prêter au rapprochement intellectuel entre l'un et l'autre pays.

§

Revue France (25 mai), qui vient de naître, aura deux éditions simultanées : une française et une anglaise. Administration: Berger-Levrault, 5-7, rue des Beaux-Arts.

Fondée en plein bombardement, *Revue France* affirmera une fois de plus la vitalité de la pensée française. Elle publiera avant tout des œuvres d'actualité d'écrivains puissants et délicats, tels que Lucien Descaves, Danie Halévy, Emile Moselly, Benjamin Vallotton, Paul Wenz, dont les récits ou tableaux de guerre, d'une tenue littéraire parfaite, d'une tenue morale exemplaire, trouveront place dans les premier numéros.

Des écrivains appartenant aux nations alliées ou neutres exposeront, eux aussi, dans la *Revue France*, leurs vues sur les problèmes actuels et feront connaître leur réaction personnelle en présence des réalités. Ainsi se trouveront resserrés les liens entre les civilisations latines et anglo-saxonnes.

M. Daniel Halévy donne à la naissante revue de bonnes pages intitulées : « Avec les boys américains ». Nous en détachons ce qui suit où paraît la noble figure du poète Alan Seeger :

Il pourrait quitter la Légion étrangère. On lui en fait la proposition, on lui permet de choisir dans l'armée française tel corps qu'il préférera. Il refuse, il reste avec ses camarades. Et la mort aussi est exacte.

Nous voici en juillet 1916. Le régiment d'Alan Seeger, destiné aux grandes attaques, est dirigé sur le front de la Somme, et tout à coup lancé sur les lignes allemandes. Les hommes courent emportant les premières tranchées, s'approchent en combattant du village de B..., que des fortins protègent. Une mitrailleuse, placée en embuscade, les prend par le flanc au passage d'une route et les fauche. Nombreux sont les blessés, les morts, et Alan Seeger est tombé. Ses camarades s'arrêtent un instant ; ils hésitent, puis repartent. Et l'un d'eux, un Américain, passant non loin de Seeger étendu, l'aperçoit ; le pauvre enfant l'apercevant aussi lui fait signe, l'appelle, et, d'une voix déjà affaiblie par la souffrance, lui jette au passage un vers de ce poème qu'il aurait tant aimé réciter à Paris ;

Grâce à nous,
Des voix de chez nous crient dans la mêlée sauvage...

La nuit passa sans que le champ de bataille pût être visité, et Alan Seeger, au lendemain matin, fut trouvé mort.

M. D. Halévy raconte cette histoire du drapeau des premiers volontaires américains enrôlés dans notre Légion Etrangère et qui, depuis l'entrée des Etats-Unis dans la guerre, est déposé au Musée de l'Armée :

L'histoire des volontaires américains fournira matière à de beaux récits : on ne manquera pas de l'écrire plus tard.

Ils étaient nombreux en 1916 : plus de vingt mille dans les deux armées de France et d'Angleterre. Ils auraient aimé à être rassemblés, à former ensemble une division qui eût porté le nom de leur patrie, et ses couleurs à leur coiffure. Ils le demandèrent, on désira les satisfaire. Mais le Gouvernement des Etats-Unis, avec regret, s'y opposa : il considérait que les Américains pouvaient, individuellement, s'engager dans la guerre ; mais il n'admettait pas que ces Américains pussent engager avec eux les couleurs de leur patrie. Le Gouvernement seul avait ce droit, et il se réservait de choisir l'heure.

Ces couleurs nationales qu'on ne voulait pas qu'ils arborent, les volontaires américains de la Légion étrangère décidèrent qu'ils les porteraient pourtant. On leur défendait de les dresser dans la lumière ; ils les cacheraient donc, mais ils les porteraient. Ils se firent donc envoyer un drapeau ils décidèrent que chacun d'eux, à son tour, à son jour, le porterait enroulé comme une ceinture et contre son corps même, Ainsi firent-ils, et leur drapeau caché fut de tous les combats. Deux fois les balles le trouèrent et le sang des blessures coula sur lui. Une fois, celui qui le portait tomba : les volontaires américains cherchèrent et retouvèrent leur camarade tué ; ils reprirent sur son corps les couleurs bien-aimées, les quarante-huit

étoiles claires sur leur fond bleu, et ils récitèrent, chantèrent pieusement pour le mort et pour elles les vers si beaux de leur hymne national.

MEMENTO. — *Les Trois roses* (nº 1. Juin. 11 rue Thiers à Grenoble). M. F. Vielle, par un poème très émouvant et M. Jean Royère, en des pages d'une grande noblesse, honorent la mémoire de John-Antoine Nau dont la revue publie une admirable pièce : Retour. — Ont collaboré à ce premier fascicule : MM. Max Jacob, E. Tisserand, P. Reverdy, J. de Cours, J. F. Simon, Claude Armel et Pierre Audry.

La Forge (mai) : M. B. Croce : « Sur l'attitude des intellectuels pendant la guerre. » — M. P. J. Jouve : « Les Paysans », robustes et profonds poèmes. — « Remy de Gourmont », par M. Génold et la censure. — « Myriam », par M. Georges Pioch.

Les Facettes (avril à juin) publient de beaux poèmes de Roger Vincent et Louis Codet, morts de guerre, et de MM. Roger Frêne, T. Derème, J. Pellerin, L. Vérane, René Bizet, J. Dmochovsky, P. Chabanneix, etc.

La Race (16 juin) : « Les projets officiels des divisions régionales », par M. Pierre du Maroussem.

Ariste (juin) : « La légende du menuisier », par M. Ker-Frank-Houx, qui est un des plus beaux contes que l'on puisse lire, pour sa forme et pour sa pensée.

La Revue de Paris (15 juin) : M. A. France : « Souvenirs. » — M. Pierre Veber : « L'homme qui vendit son âme au Diable », roman. — (1er juillet) : « Poèmes », de Roger Vincent. — « Mallarmé », par M. A. Poizat.

Les Marges (15 juin) : M. J. Ochsé : « R. Boylesve intime. » — « La belle enfant », par M. E. Montfort. — « Louis Codet », par M. Jean Viollis. — Poèmes de M. P. Chabanneix.

La Revue de Hollande (juin) : M. Marc Henry : « Histoire d'une perle, d'un grain de poivre et d'un cloporte ». — « Le Voyageur », par Mlle Henriette Charasson.

Je sais tout (13 juin) : « Le renflouage des bâtiments coulés », par M. Julien Hutter.

Revue bleue (22 juin) : Articles sur Gounod par MM. J.-G. Prod'homme et R. Bouyer.

Soi-même (15 juin) : MM. J. Rivière, M. Loumaye, M. Sauvage, F. Maillet, R. M. Hermaut, Lacaze-Duthiers, etc. ont collaboré.

Sic (mai) est remarquable par les « treize études » de MM. A. Breton et Louis Aragon et par le « Poème-Paysage », rébus de M. P.-A Birot.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LE THÉATRE AU FRONT

Ah! la jolie et élégante vallée de notre vieille Alsace avec son large tapis de prairies d'un vert, si j'ose le dire, si appétissant pour l'œil, avec ses montagnes aux courbes heureuses qui, dans une légère vapeur gris-bleu où s'estompent les lointains, étagent sur leurs flancs tous les tons de la gamme verdoyante, des plus profonds aux plus délicats et aux plus tendres!... Là, par les jours ensoleillés,

tout semble vous inviter au repos, à la douceur, à la tranquillité ; les heures y ont une saveur bienfaisante et l'on peut s'imaginer avoir trouvé le pays dont parle Baudelaire où

> Tout n'est qu'ordre et beauté,
> Luxe, calme et volupté.

Cependant l'agitation meurtrière de l'homme est toute proche, mais elle s'arrête au cercle magique de ces horizons bleutés et le roulement des coups de canons qui ébranle parfois l'air léger n'apporte pas plus de trouble que le bruit d'un orage lointain dont on sait n'avoir rien à craindre. Ici on fait joujou avec la guerre et elle n'y a presque que des sourires. Elle veut s'y montrer uniquement dans ce qu'elle peut avoir de beau et d'aimable. Seul coin de l'univers, peut-être, où, par le tacite accord des haines, on puisse respirer aussi intensément la quiétude et la paix des paradis perdus. Au fond de la vallée, Massevaux groupe ses vieilles maisons en robes grises, coiffées de hauts toits bruns, autour de sa place rectangulaire dont une fontaine aux fines ferrures illustre le pavé inégal.

C'est dans ce décor d'opéra-comique — et j'emploie ce terme sans aucune intention péjorative — qu'il m'a été donné d'assister le 4 juillet aux spectacles de fête organisés en l'honneur de l'anniversaire américain. Ici toutes les émotions que pouvait faire naître cette journée se réunissaient et fleurissaient avec une intensité particulière : l'Alsace, dans sa grâce et dans sa beauté avec tous les souvenirs qui montent de cette terre pour la liberté de laquelle sont déjà tombées tant de vies... la vue de soldats de France qui arrivaient de secteurs plus sanglants et qui gardaient sur leur face cette hautaine et courageuse mélancolie que donne la contemplation incessante de la mort... le spectacle émerveillant de ces Américains pleins d'une jeune ardeur, venus de si loin pour se dresser sur cette terre avec la force victorieuse d'un symbole,... et le flottement des drapeaux étoilés devant les fenêtres ouvertes sur de calmes intérieurs... et les cris des enfants... et le frémissement de la foule... et la gerbe fleurie que faisaient autour de la vieille fontaine les fillettes et les garçons dans les costumes alsaciens aux vives couleurs, tout concourait à offrir aux yeux un spectacle bien machiné, d'une saveur et d'une qualité sans égales.

Le service du théâtre du Front dont une circulaire maladroite a, depuis quelques mois, gêné les efforts, avait trouvé là une occasion de se manifester et la représentation qu'il offrit dans l'après-midi aux milliers de spectateurs qui remplissaient la place publique ne fut pas moins réussie que la parade militaire du matin. Ce fut, à la vérité, une kermesse et une fête populaire plutôt qu'une représentation proprement dite. Il y en avait pour tous les goûts, depuis les vers

que M. Louis Payen fut obligé de hurler vainement dans un tumulte inapaisable, jusqu'au match de boxe et au combat de nègres qui enthousiasmèrent nos alliés.

On sent que ce peuple est jeune, qu'il lui faut des sensations rapides et fortes, de la couleur vive, des mouvements désordonnés, de grosses farces d'acrobates pour l'amuser, en un mot tout ce qui frappe immédiatement l'œil et l'oreille et non ce qui s'adresse, selon notre habitude, à l'intelligence et à la sensibilité de l'animal humain. Mais ce n'est là qu'une éducation à faire et à notre contact elle se fera rapidement, car ils sont, ces frères enfants, capables tout de même de sentir et d'apprécier autre chose que la boxe. Ils applaudirent avec flamme la belle voix de ténor de M. Delzara, le comique si spirituellement français de Poulot ; et les airs américains aux tonalités imprévues et au charme curieux que chantèrent MM. Flesh, Collins, Niedringhans et Stark, riches industriels d'une grande cité d'Amérique, que la guerre n'appelait pas dans ses rangs et qui se sont engagés pour venir distraire leurs camarades soldats en leur chantant des airs du pays lointain.

S'ils apprennent de nous, peut-être apprendrons-nous d'eux quelque chose à notre tour. Comme le géant de la fable qui reprenait ses forces en touchant la terre, notre art trouvera peut-être une sève nouvelle qui le sauvera de l'épuisement, à fraterniser avec cet art si primitif et si brutal qui, pour le moment, nous étonne surtout et nous trouble par sa naïveté turbulente.

L'art français, dans ce qu'il a de plus délicat et de plus raffiné, ne fut d'ailleurs pas absent de cette journée et le soir, après l'apaisement de la fête populaire, un concert fit longuement applaudir à quelques privilégiés, sous la conduite du bon musicien Félix Hesse, certaines des meilleures pages de Messager, Henry Février, Guy Ropartz, Léo Delibes et Claude Debussy.

C'est par de telles manifestations que la France reprend chaque jour plus sûrement possession de l'âme et du cœur de la vieille Alsace.

LE RÉGISSEUR.

MUSIQUE

OPÉRA NATIONAL : *Rébecca,* scène biblique de M. Paul Collin, musique de César Franck. — Un portrait de Berlioz par Courbet. — M. Saint-Saëns et la peinture. — Memento.

Plus peut-être que le gros canon et les gothas, de hâtives prescriptions préfectorales ont porté le coup de grâce à notre saison musicale qui, d'ordinaire, s'épanouissait d'avril à juin avec une intensité parti-

culière. Tous les concerts, grands ou petits, se sont arrêtés net. Seuls les théâtres ont persévéré tant bien que mal. Notre Opéra avait donné le 21 mars une unique et merveilleuse représentation de *Castor et Pollux* que j'aurais bien aimé revoir avant que d'en parler. Sa « clôture annuelle » m'avertit qu'il faudra m'en passer. Il plut à M. Jacques Rouché de nous offrir en guise de p. p. c. **Rébecca** de César Franck. Les sujets bibliques de ce genre, visant à l'édification, passent de plus en plus de mode, et on se l'explique fort bien. Pour qui n'en sait que la légende édulcorée pour la vulgarisation pieuse, ils sont plutôt rasants, et, si on en connaît le véritable texte, ils apparaissent aisément pour le moins ridicules sous leur déguisement béat. Né catholique, j'étais déjà presque quinquagénaire quand il m'advint pour la première fois de lire la Bible dans l'original, et j'avoue que je n'en fus pas médiocrement ébouriffé. Cela ne ressemblait que de loin aux *Histoire Sainte* ou *Epitome Historiae Sacrae* clémentes, imposées de mon temps aux plus tendres générations lycéennes. Il est à priori suffisamment ahurissant qu'une aussi hottentote « Genèse » et les annales nébuleuses d'une petite peuplade hystérique aient pu durant des siècles servir d'assises à une religion « révélée »; mais que, dans un tel « Livre », il ait été possible de prétendre trouver les fondements d'une « morale », cela s'atteste évidemment le plus abracabrant des mystères. La tare de toute morale religieuse est d'être basée sur la promesse d'une récompense et la menace d'un châtiment, ce qui la rend dans les deux cas avilissante. Un père qui élèverait ses enfants de la sorte n'en saurait récolter que la bassesse, l'hypocrisie et le mensonge. Mais quels exemples nous fournissent les exploits de ces Bédouins nomades et fripouilles qu'on décora du titre de « Patriarches »? Il n'y manque pas un des délits et des crimes énumérés par notre Code Pénal. On y découvre, avec la mauvaise foi constante, l'abus de confiance, l'escroquerie, le vol, le meurtre, le viol, l'inceste et jusqu'au « vagabondage spécial » avec Abraham en Egypte et chez Abimélek. L'aventure de ce « Patriarche » est entre toutes savoureuse. Arrivant chez les Egyptiens, il souffle à sa femme Sara : « Comme tu es très belle, nous dirons que tu es ma sœur afin que je ne sois pas tué à cause de toi. » Et, non seulement il ne fut point occis, mais le bruit de la beauté de Sara étant venu aux oreilles du Pharaon, celui-ci l'admit dans son gynécée et, « à cause d'elle, fit du bien à Abraham, qui eut des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs, des servantes, des ânesses et des chameaux ». (*Genèse*, XII, 16.) Ce qui dura jusqu'au moment où « l'Eternel » punit le pauvre Pharaon, lequel, interloqué, appela Abraham : « Pourquoi donc m'as-tu dit qu'elle était ta sœur? » Et il lui renvoya Sara en lui abandonnant les cadeaux. L'expérience était agréable. Abraham a réitère auprès d'Abimélek et, aux analogues reproches de son hôte

pareillement « frappé par l'Eternel », il répond : « Mais, à la vérité, elle est aussi ma sœur, fille de mon père, quoiqu'elle ne soit point fille de ma mère. » Et, en effet, en même temps que sa femme, Sara était la sœur d'Abraham, ni plus ni moins que Sieglinde était celle de Siegmund. Ces mœurs étaient alors et bien longtemps après courantes un peu partout. Les lois de Solon permettaient qu'on épousât sa sœur de père, mais non pas sa sœur utérine. Les lois de Lycurgue prescrivaient exactement l'inverse. Mais la ruse d'Abraham employait cyniquement ici la restriction mentale si chère à Escobar autant qu'à ce docte Suarez que l'un de nos prélats, depuis d'Académie, s'en alla récemment fêter à Grenade en compagnie d'évêques d'outre-Rhin. Et Abraham y gagna derechef, du généreux Abimélek, « des brebis, des bœufs, des serviteurs et des servantes, et mille pièces d'argent ». (*Gen.* XX. 14,16). Le métier était lucratif. Jacob, toutefois, est le plus complet de la bande. Celui-là n'en rate pas un. Il roule tout le monde chacun à son tour : son frère Esaü, son père Isaac et Laban, son beau-père, qu'il filoute dans le partage des troupeaux avant de s'esquiver avec ses femmes et ses richesses, cependant que Rachel, son épouse préférée, vole tout bonnement « les idoles » de son papa. Laban les poursuit, les atteint, réclame ses icônes. « Mais Rachel les avait cachées dans le bât d'un chameau et elle s'assit dessus. Puis elle dit à son père : Que mon seigneur ne se fâche point de ce que je ne peux me lever devant lui, car j'ai ce que les femmes ont accoutumé d'avoir. Et Laban fouilla toute la tente, mais il ne trouva rien. » (*Gen.* XXI, 34, 35). Et alors qu'est-ce qu'il prend, l'infortuné Laban! Jacob l'enguirlande dans les grandes largeurs : « Que t'ai-je fait? Quel est mon crime? Tu as bouleversé tout mon ménage et tu me traites comme un voleur après m'avoir exploité pendant les vingt ans que je t'ai servi ! » Ce dernier point était, d'ailleurs, la pure vérité, car tous ces gaillards se valaient. A de rarissimes exceptions près, il n'est d'honnête, dans la Bible, que les voisins, les hôtes et les ennemis d'Israël. Jacob, au surplus, n'avait pas grand' chose à redouter de Laban, car « l'Eternel » avait prévenu celui-ci de ne rien entreprendre contre son gendre. Cet étrange « Eternel » sauvegardait ainsi Jacob comme il avait jadis protégé Abraham. Et on ne peut échapper à cette inéluctable conclusion, que « le Dieu d'Abraham et de Jacob » était le Dieu d'un m...onsieur que le lecteur qualifiera lui-même et d'un fripon. C'était aussi le Dieu de l'assassinat par traîtrise. Dina, fille de Léa et de Jacob, fut enlevée par Sichem qui la violenta. Mais, comme il l'aimait, il envoya son père Hémor, prince de Salem, la demander pour femme à Jacob, en proposant entre eux loyale et fraternelle alliance. Les fils de Jacob feignent de consentir à condition que Hémor, Sichem et tous les hommes de leur

tribu se circoncissent. Les autres acceptent le contrat et, honnêtement, l'exécutent ; mais, trois jours après l'opération délicate, alors que les patients tremblaient la fièvre, « les fils de Jacob se ruèrent dans la ville armés d'épées et tuèrent tous les mâles, à commencer par Hémor et Sichem. Et ils dépouillèrent les cadavres et pillèrent toutes les maisons. Et ils prirent leurs troupeaux, leurs bœufs, leurs ânes et leurs moissons, et tous leurs biens et tous leurs petits enfants, et emmenèrent leurs femmes comme esclaves ». (*Gen.* XXIV, 25 à 29.) Enfin le Dieu de Moïse est celui de l'escroquerie préméditée, et c'est lui qui la concerte et qui l'ordonne : « Quand vous quitterez l'Egypte, vous ne partirez pas les mains vides. Mais chaque femme d'Israël devra emprunter à sa voisine et à son hôtesse des vases d'or et d'argent et des vêtements que vous emporterez. Ainsi vous dépouillerez les Egyptiens. » (*Exode*, III, 21, 22.) La leçon semble superflue, car ces gens s'entendaient fort bien d'eux-mêmes à « dépouiller », comme on l'a vu. On n'a que l'embarras du choix pour continuer les citations, et il en est qu'on hésiterait à transcrire même en latin. L'histoire de David, « l'oint du Seigneur », est un imbroglio d'absurdités, de turpitudes, de scélératesses et de forfaits. Selon Voltaire, il paraît que les Juifs interdisaient la lecture de la Bible avant l'âge de vingt-cinq ans. On le conçoit sans peine. L'Eglise ne fut pas moins bien avisée en dissimulant prudemment à ses ouailles la source primordiale et troublante de sa foi, de ses dogmes et de son culte. On demeure confondu que certaines confessions osent vouer ce recueil à l'éducation de la jeunesse. Pour faire de ce tissu de canailleries éhontées une « Sainte Ecriture », il faut la volonté de concilier l'inconciliable par le sophisme et l'équivoque, ces éléments inconscients ou non du mensonge. Les impressions reçues dans l'enfance et l'adolescence laissent le plus souvent dans l'homme une empreinte à peu près indélébile. Il n'est certes pas, de la part d'un individu ou d'un peuple, de plus insigne témoignage de droiture native que la force de résister à un enseignement de cette espèce. Mais qu'une telle semence tombe dans un terrain prédisposé, les conséquences en sont fatales. La théorie du « chiffon de papier » et des traités de paix fourrée en découle tout naturellement avec les combinaisons louches et leurs complicités cousines, l'atrocité arrogante ou sournoise comme la « destruction sans laisser de traces » à l'instar de David chez Akis, (*Samuel*, I, XXVII, 11), et tout ce qu'aucun être humain n'eût guère imaginé en rêve, et même en cauchemar, il y a seulement quatre années. Avec « son Peuple » élu entre et « par-dessus tous », le Jéhovah borné, grossier, rageur, féroce, patron de l'imposture et de la perfidie, a vraiment tous les traits du « vieux Dieu allemand » hohenzollern. On calomnia cet excellent Odin, qui octroyait l'hydromel du Walhall à l'intrépidité sanguinaire, mais méprisait la

fourberie. Assurément il y a aussi dans la Bible des choses admirables dont la beauté éclate en ce fatras fangeux comme l'éclair d'un gemme dans sa gangue : la sensualité ingénue des chants d'amour du *Cantique des Cantiques*, la splendeur, la désespérance ou l'enthousiasme des *Psaumes*, le nihilisme épicurien de *l'Ecclésiaste*. Mais c'est qu'ici, spontané ou spéculatif, intervient l'art, fontaine de toute noblesse d'âme, de toute profondeur et élévation de pensée. Les vies de David et de Salomon et jusqu'à la crapule des « Patriarches » induiraient même volontiers quelque Shakespeare sémite à fouiller et à dévoiler l'éternel fonds humain sous la crasse de la bestialité superstitieuse ou un clinquant de barbarie fastueuse, de cruauté et de lascivité orientales. En dépit de la « littérature » infuse, Oscar Wilde y réussit génialement ailleurs avec la *Salomé* dont M. Richard Strauss fit un chef-d'œuvre. Mais débiter dévotement cette compilation hétérogène en morceaux d'une anthologie « sacrée » ne saurait provoquer désormais que l'impatience ou un baillement résigné. L'épisode de *Rébecca* en est parmi les plus oiseux. L'idée d'Eliézer de la choisir pour femme à son maître Isaac parce qu'elle abreuva ses chameaux apparaît tout au plus symbolique en ce que, pour évoquer la forte parole de M. Lasies interprétée par M. Pierre, Rébecca, dans le train conjugal, se décela plutôt « mauvais esprit ». C'est elle qui, plus tard, de ses conseils et de ses mains, aida Jacob à tromper son aîné Esaü et son père. Ce fut, en somme, une personne peu sûre. Mieux qu'à l'art sonore, au surplus, le sujet convient à la peinture de quoi le Prix de Rome y reconnut, d'ailleurs, et opiniâtrement, l'une de ses ressources les plus précieuses. Le livret de M. Paul Collin le délaie de grandiloquence et de poncif ineptes. Le « père Frank » y adapta candidement une musique et une orchestration d'organiste. On ne peut que féliciter M. Jacques Rouché d'accueillir César Franck à l'Opéra, mais, pour réaliser ce louable dessein, il disposait d'*Hulda* dont l'art, évidemment de transition, est tout de même moins suranné que celui de *Samson et Dalila* et infiniment supérieur. La partition contient un délicieux ballet. Il n'y aurait rien d'étonnant, en insistant un peu, à ce que le public y prît goût et à ce qu'elle se maintint au répertoire, lequel ne brille pas par la richesse. Pourquoi M. Rouché n'en tenterait-il pas la chance

§

Toutes les fois que je passe du côté de la Madeleine, je ne manque jamais, fût-ce au prix de quelque détour, d'aller rendre visite aux vitrines de la maison Bernheim-Jeune et Cie, qui font le coin du boulevard et de la rue Duphot, et s'étendent jusqu'à l'annexe de la rue Richepance où s'expose généralement le plus captivant de leur étalage. Il y a quelque temps, j'aperçus dans l'une d'elles un portrait

attribué par une étiquette à Courbet. Encore que d'une facture un peu molle aussi peu adéquate à l'art du peintre qu'à la physionomie du modèle, ce tableau, manifestement, représentait la figure de Berlioz ; mais cette figure était surmontée et même à demi encadrée d'une opulente chevelure *noire*. Or Berlioz ne fut oncques rien moins que brun de poil. Lorsque, dans la dix-huitième année de son âge, il partit pour Paris, la mairie de la Côte-Saint-André lui délivra, le 26 octobre 1821, un *passeport pour l'intérieur* dont M. Adolphe Boschot a reproduit le libellé ainsi conçu : « Taille, un mètre soixante-trois centimètres ; cheveux *blonds ;* sourcils *blonds ;* barbe naissante ; front ordinaire ; yeux gris ; teint coloré. » Le portrait que, conformément aux traditions de l'Académie de France à Rome, son camarade de promotion Signol, élève de Gros, exécuta de lui à la Villa Médicis en 1830 ou 31, le pourvoit de cheveux « blond ardent », euphémisme que M. Prod'homme, dont on sait la documentation infaillible, transforme nettement en « roux ». Un ami de Berlioz, le musicologue d'Ortigue, parle semblablement vers 1833 de sa « longue chevelure blonde et ondoyante ». Bref, tous les témoins sont d'accord : Berlioz était au moins blond et plutôt roux. Cependant le tableau me le montrait avec des cheveux noirs. Malgré la ressemblance flagrante, j'en venais à douter qu'il s'agît vraiment de Berlioz, et je me décidai à entrer demander à l'aimable et érudit Félix Fénéon la clef de cette énigme. M. Fénéon m'apprit aussitôt que la toile qui m'intriguait n'était qu'une étude pour un portrait de Berlioz par Courbet ayant appartenu à M. Henri Hecht. Puis, se prêtant obligeamment à des recherches plus précises, il m'introduisit dans une bibliothèque de catalogues dont le nombre eût abasourdi nos éditeurs de musique, auxquels ce genre d'ouvrages est obstinément inconnu. Un jeu de fiches nous livra bientôt le catalogue de la vente Henri Hecht où je copiai la description qui suit de l'objet du litige.

PORTRAIT DE BERLIOZ PAR COURBET

(*0,60* × *0,48.*)

(Salon de 1850. — Expositions privées : 1855 et 1857.)

Représenté en buste de grandeur naturelle, la tête de trois-quarts, tournée vers la droite. Les cheveux un peu longs, *noirs grisonnants ;* la figure complètement rasée.

Toile. — Signé à gauche. — Daté 1850.

Courbet, évidemment, a peint ce qu'il a vu, et, comme il est invraisemblable qu'un individu « blond » à dix-huit ans, « blond ardent » à vingt-sept, « blond » toujours et réputé « roux » vers la trentaine, soit devenu « noir » à quarante-sept, on en doit inférer qu'au moyen d'un ingrédient quelconque Berlioz travestissait la couleur de sa chevelure. Mais, s'il y avait employé quelque teinture, ses cheveux

« noirs » n'auraient pas paru « grisonnants ». Et on en est conduit à soupçonner que le but de Berlioz, en 1850, était peut-être moins de réparer des ans l'irréparable outrage que d'atténuer sa rubescence capillaire. Or, étant tout petit enfant, au déclin du Second-Empire, je me rappelle avoir connu certaines gens qui usaient à ces fins de peignes de plomb, dont on ignorait alors les dangers; peignes qui, précisément, brunissaient jusqu'au noir les cheveux roux, tout en gardant aux blancs une teinte grisâtre vaguement argentée. Si, comme il apparaît probable, ce fut bien le cas de Berlioz, on s'en expliquerait volontiers les troubles de sa santé dans les dernières années de sa vie. L'hypothèse mériterait l'examen, car d'un Berlioz rien n'est indifférent, et il serait intéressant que quelque médecin comparât les souffrances variées dont se lamentait le vieux maître aux effets toxiques du plomb.

§

Il n'est jamais trop tard pour en parler encore. M. Saint-Saëns est inlassable, inépuisable, intarissable autant qu'universel. Après ses imprécations musicales, il pérora sur la littérature au grand dommage de Gœthe, Schiller et Shakespeare. Par la suite, il nous instruisit sur les irréfragables causes qui produisent la pluie ou le beau temps pendant la guerre. Il tint enfin à publier ses opinions sur la peinture. Sans doute, il en grillait d'envie depuis longtemps. L'occasion lui en fut procurée par une éloquente préface de M. Paul Signac au catalogue de l'exposition Cambier à Nice. Reproduite par *le Petit Niçois*, cette préface chut un beau matin sous les yeux de M. Saint-Saëns, qui, saisissant sa plume infatigable, rédigea illico l'épître que voici :

Cannes, le 12 février 1918.

Monsieur le Directeur du *Petit Niçois*,

En ma qualité de membre de l'Académie des Beaux-Arts, permettez-moi de protester contre l'article de M. Paul Signac, paru en belle place dans votre numéro de ce jour. Si j'étais peintre, on pourrait dire que je prêche pour mon saint; mais je ne le suis pas, et nous vivons dans un temps où n'être pas du bâtiment constitue un avantage.

Pour moi, simple amateur de peinture, ce sont nos confrères MM. Bonnat, Laurens, Merson, Cormon, Dagnan-Bouveret, Humbert, Carolus Duran (déjà dans le passé), Lhermite, Flameng, Besnard, Baschet, Gervex, Colin qui sont la peinture, et non Cézanne avec ses informes barbouillages. Parler de *son génie puissant et grave* est une mauvaise plaisanterie.

L'Ecole des Beaux-Arts est une école où l'on apprend à dessiner; et comme l'a dit Ingres, le dessin est la probité de l'Art. La peinture qui ne part pas de ce principe sera toujours quoi qu'on fasse de la mauvaise peinture.

Agréez mes compliments empressés.

C. SAINT-SAENS.

Cette profession de foi est d'une inestimable valeur à maints égards. M. Saint-Saëns ne nous révèle toujours pas si, oui ou non, il s'appelle Kohn ; mais il montre son cœur à nu et se réhabilite en quelque manière à son insu. Il serait vain de le vouloir cacher, bien des personnes suspectaient la sincérité de M. Saint-Saëns polémiste. On lui accordait trop d'esprit pour qu'il pût goûter ce qu'il vante et méconnaître, au fond, ce qu'il honnit. On se disait : « Il divague par haine. Il est intelligent, mais jaloux. » On se trompait. M. Saint-Saëns est jaloux, mais sincère. La liste des peinturlureurs qu'il prône est le juste pendant des musicastres qu'il admire. La camelote des Meyerbeer, Auber, Massé, Adolphe Adam, la vacuité de Félicien David, le faux métier de Mendelssohn, les trucs de M. Massenet et le néant de Rubinstein y trouvent leur équivalence, et, si, l'un pour son sucre d'orge et l'autre pour son pompiérisme, Gounod et l'honorable « M. Rabaud » n'y ont point de sosies parfaits, la raison en est uniquement leur innocente probité. M. Saint-Saëns était vérace en ses fureurs. Il est logique et homogène. Et tellement que, le jour où, plongeant l'Institut dans le deuil, M. Saint-Saëns reposera sous un cône tronqué couronné de son buste au milieu d'un bosquet de conifères, on pourra graver sur le marbre cette épitaphe déchiffrée au tombeau d'un vieux histrion d'Herculanum: *Hic jacet, quinque sensorum nomine, sensu tamen carens omni, quidam homo generator loquacitate perenni connerierum fecundus.* Gaston Boissier opinait, à la vérité, que cela n'était point du Cicéron. Et, en effet, outre une sorte de mauvais calembour, il y a même un barbarisme. La famille de ce baladin loquace devait descendre des Teutons et avoir traversé la Gaule en passant par Lutèce.

Memento. — M. Saint-Saëns, d'ailleurs, prend les proportions d'un symbole. Nos divers Instituts se résument en lui ; il les incarne sans effort. Depuis quarante-huit mois, la littérature de guerre engendra un chef-d'œuvre ; pas deux, un seul : *Vie des Martyrs* de Georges Duhamel. La paire d'Académies rivales dont nous jouissons l'ont dédaigné, et il serait oiseux de discuter leurs préférences. La Section de musique de l'Académie des Beaux-Arts, de qui M. Saint-Saëns est le plus bruyant ornement, a hissé le toupet jusqu'au comble en décernant un prix de 3000 francs à M. Henri Maréchal, auteur de l'inanité de *Ping Sin*. L'attribution des prix d'Académie est un scandale dont l'impudence semble croître et embellir chaque année.

JEAN MARNOLD.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Deux acquisitions du département des antiquités égyptiennes au Musée du Louvre. — Nécrologie : Paul Leprieur. — Projet d'un Musée Jeanne-d'Arc. — Memento bibliographique.

Nous avons annoncé dans notre dernière chronique deux importantes acquisitions faites en ces derniers temps par le département

égyptien du **Musée du Louvre**. Les *Monuments et Mémoires* édités par l'Académie des Inscriptions sur les revenus de la fondation Eugène Piot (1) et la *Gazette des Beaux-Arts* dans son dernier numéro (2) ont publié en de belles planches ces deux objets, avec un savant commentaire de l'actif conservateur qui les a fait entrer dans nos collections, M. Georges Bénédite, et nous ne saurions mieux faire, pour les présenter aux lecteurs du *Mercure*, que de résumer ces deux articles.

La première de ces pièces est un couteau à deux tranchants en silex, d'époque préhistorique, éclaté sur une de ses faces et poli sur l'autre, muni d'un manche taillé dans une dent d'hippopotame et sculpté, dont les représentations, par leur intérêt et leur travail, classent cet objet au premier rang des antiquités préhistoriques du même genre actuellement connues et dont les principales sont au Musée de Brooklyn, dans la collection Pitt Rivers et au Musée du Caire : alors en effet, que dans ces derniers exemplaires, le manche n'est orné que de simples figurations d'animaux passant à la file, celui du Louvre nous fait admirer deux véritables tableaux composés, dont l'un représente une scène de guerre et l'autre une scène de chasse dans le désert, synthétisant ainsi les actes violents de la vie primitive où le silex tranchant jouait son rôle. La première de ces compositions met en scène neuf personnages qui combattent corps à corps, armés de masses ou de poignards ; au-dessous, deux rangées de bateaux (peut-être la flotte des envahisseurs) séparent une jonchée de cadavres. De l'autre côté, disposés symétriquement autour de la bosse médiane du manche, se voient, au sommet, entre deux énormes lions affrontés qu'il maîtrise en les tenant à la gorge, un personnage à longue barbe, coiffé d'un bonnet et vêtu d'une tunique que dépassent des pieds de griffon, et par là assez semblable au Gilgamès des cylindres babyloniens (ce n'est pas, on le verra plus loin, un des détails les moins intéressants de cette représentation que la présence, sur un objet égyptien d'une date aussi reculée, de l'Hercule assyrien) ; au-dessous, des chiens affrontés, puis des bouquetins et autres bêtes du désert dont l'une, se sentant prise au lasso par la patte, se retourne surprise et dont une autre est assaillie par une lionne ; enfin, au bas, d'autres animaux dont un chien ou un félin apprivoisé, tenu en laisse par un personnage qui a disparu.

Quel est l'âge de cet objet? De minutieuses et savantes comparaisons avec des palettes du Louvre et d'autres collections conduisent M. Bénédite à y voir une arme d'apparat, datant de l'époque nagadienne, c'est-à-dire de la période préhistorique qui a précédé la plus ancienne dynastie égyptienne connue : celle des rois

(1) Tome XXII, 1916, 1er fasc.
(2) Avril-juin 1918.

thinites (3.000 ans avant J.-C.), et la figuration sur un objet de cette date du Gilghamès asiatique, en témoignant de l'existence de relations avec la plus ancienne civilisation mésopotamienne, fait du poignard du Louvre un monument des plus importants pour l'étude du problème des origines de l'art égyptien.

La seconde pièce acquise par le Louvre est d'une origine beaucoup moins lointaine : c'est une statuette en bois de caroubier, haute de 36 centimètres, datant de la fin de la XVIII[e] dynastie (vers 1.500 av. J.-C.) et représentant un adolescent, vêtu seulement d'un jupon, auquel l'inscription du socle donne le nom de Zâï et le titre de *sodem* du roi, c'est-à-dire d'acolyte du principal officiant lors des funérailles. L'intérêt principal de cette jolie statuette provient de ce que c'est une œuvre de l'école memphite du Nouvel Empire, rivale de l'école thébaine, et qu'elle constituera ainsi, dans nos collections nationales, le pendant, pour ainsi dire, de la délicieuse figure de la *Prêtresse Toui*, qui est le chef-d'œuvre de l'art thébain sous la XIX[e] dynastie, c'est-à-dire à peu près à la même époque. Aussi M. Bénédite n'a pas manqué, dans son article de la *Gazette des Beaux-Arts*, d'instituer une intéressante comparaison entre les deux œuvres et l'art des deux écoles qu'elles synthétisent : l'art memphite, « plus serré et plus calme, d'une élégance plus froide », caractères ordinaires de tout art septentrional ; l'art thébain, au contraire, « plus abandonné, plus libre, plus sensuel » : « *Zâï* est une œuvre très surveillée, d'une technique serrée au plus haut degré de la précision ; *Toui*, en dépit de sa perruque dans laquelle l'artiste s'est évidemment très dépensé, est une sculpture de plus d'abandon ; tout y est léger, effleuré. »

Ne quittons pas le Louvre sans adresser un adieu ému à l'un des conservateurs, **Paul Leprieur**, chargé du département de la peinture et des dessins, et qui a succombé le 17 mai, victime, on peut dire, du devoir professionnel, car c'est en cherchant dans les sous-sols du Louvre un abri pour les dessins du musée qu'il fit une chute malheureuse aux suites de laquelle il ne tarda pas à succomber. Ame extrêmement sensible et vulnérable, le déménagement progressif de ses chers tableaux depuis quatre ans avait été pour lui une cause de chagrin et de fatigue physique qui, succédant aux mille soucis — aggravés encore par l'excès d'une conscience poussée jusqu'au scrupule — inhérents à la direction du département le plus lourd du musée, avaient achevé de miner sa santé. C'est une perte très grande pour le Louvre, car son savoir (manifesté dans un certain nombre d'études que malheureusement sa modestie, son application à ne donner que des travaux impeccables, son zèle à se dépenser à ses fonctions administratives l'empêchèrent de multiplier autant qu'on l'eût souhaité) était à la hauteur de sa conscience, et le dépar-

tement de la peinture lui doit nombre d'acquisitions, dont plusieurs de premier ordre, qu'il a présentées lui-même en de savants articles dans la *Gazette des Beaux-Arts*, et que nous avons signalées ici même lors de leur entrée dans nos collections : qu'il suffise de rappeler le célèbre Primitif français dit *L'Homme au verre de vin*, le délicat *Portrait de Mme de Calonne*, par Ricard, les deux beaux Chardin, *L'Enfant au toton* et *Le Jeune homme au violon*, les *Portraits de M. et de Madame Godefroy*, par de Troy, le *Beffroi de Douai*, de Corot, le Mantegna d'Aigueperse, le magnifique Poussin *L'Inspiration du poète*, l'admirable *Portrait de vieille femme*, de Memling, la *Présentation au temple* de l'école de Cologne provenant de la vente Dollfus l'émouvant *Christ bénissant* de Giovanni Bellini, bien d'autres tableaux encore, sans compter nombre de dessins, qui perpétueront au Louvre le souvenir de son activité et de son goût. Et ce n'est pas seulement le fonctionnaire modèle et érudit qui sera regretté, mais aussi l'homme privé, dont tous ceux qui l'ont connu ont apprécié le caractère sûr et loyal, le cœur délicat.

§

Le journal *Excelsior* a lancé récemment l'idée de la création à Paris d'un **Musée Jeanne-d'Arc**, et M. Anatole France, interviewé à ce sujet, a émis l'opinion que ce musée devrait être installé dans le joli hôtel des évêques de Sens, à peu près contemporain de la Pucelle : acheté il y a quelques années par la ville pour le sauver de la destruction, on ne lui a encore trouvé aucune destination, et celle que propose l'éminent académicien serait excellente. Si ce musée se réalisait, M. Anatole France a promis de lui donner deux boulets de pierre du siège de Paris, en 1429, qui furent trouvés lors des travaux du Métropolitain, et une belle tapisserie des Gobelins représentant le sacre de Charles VII à Reims. Mais, là-dessus, un érudit d'Orléans, le baron A. de Beaucorps, redoutant l'esprit dans lequel ce musée serait doute organisé et qui, sous couleur d'impartialité, réunirait les documents les plus contradictoires, les détracteurs plus ou moins déguisés aussi bien que les purs glorificateurs, et arguant surtout de l'indignité de Paris, si servile à l'égard des Bourguignons et des Anglais (les boulets offerts par M. Anatole France « ont-ils été lancés par Jeanne, ou contre elle par la ville plus ou moins volontairement félonne? ») a protesté dans le *Journal des Débats* (n° du 8 juin) contre ce projet et rappelé — ce qu'en effet on avait trop oublié — que ce musée rêvé existe déjà à Orléans, ville par excellence de la Pucelle, où tout est plein de son souvenir. Et, de fait, il serait bien plus simple de songer à enrichir un musée déjà existant (quoique ce ne soit pas à cela que tende le plaidoyer de M. de Beaucorps) que de disperser en divers endroits

— comme c'est malheureusement trop l'habitude chez nous — des collections, qui, réunies, gagneraient en intérêt.

MEMENTO. — La Société française de Bibliographie vient de publier, par la plume d'un de nos meilleurs érudits, le mieux qualifié de tous pour cette besogne, M. J.-J. Marquet de Vasselot, un *Répertoire des catalogues du Musée du Louvre* (Paris, Hachette, in-8, XV-175 p.; 3 fr.) qui rendra les plus grands services aux travailleurs en leur facilitant les recherches sur les accroissements des diverses sections du musée depuis sa fondation en 1793, par le moyen des multiples notices suscitées par le développement, parfois très rapide, de ces séries. Ces catalogues, à l'heure actuelle, ne se montent pas à moins de 388 (dont 2 encore sous presse). Seuls, peut-être, ceux qui se sont occupés de travaux de bibliographie se rendront compte de la somme de labeur, de patience et de minutieuse attention que représente une semblable nomenclature, et si l'on songe qu'aucune bibliothèque ne possède, à beaucoup près, une collection complète de ces catalogues du Louvre, dont plusieurs sont très rares, on appréciera encore davantage la difficulté et, par suite, le mérite d'une telle entreprise. M. Marquet de Vasselot a su mener à bien cette besogne aride et faire de son répertoire un ouvrage modèle. Les catalogues ou notices sont classés, tout naturellement, par sections et par ordre de date; les titres, scrupuleusement transcrits, sont accompagnés de toutes les références bibliographiques nécessaires, et le travail est complété très utilement par une introduction donnant l'historique des divers départements du musée, par une liste des directeurs et des conservateurs du Louvre depuis l'origine jusqu'à maintenant, enfin par un index des noms d'auteurs, de fonctionnaires et de collectionneurs cités dans le volume.

Quelques nouveaux catalogues de nos collections nationales, rédigés par les conservateurs intéressés, sont justement venus s'ajouter, depuis un an, à la longue liste de leurs prédécesseurs. En premier lieu, celui des *Antiquités assyriennes*, dû — et c'est dire sa perfection — à M. Edmond Pottier (Paris, G. Braun; in-16, 155 p., av. 32 planches; 2 fr.) qui vient compléter le cycle des catalogues consacrés aux antiquités orientales du Louvre. Le savant conservateur l'a fait précéder d'une introduction historique où, avec un scrupule de modestie dont il est coutumier, il a laissé la parole à deux de ses prédécesseurs : Adrien de Longpérier, dont il a reproduit la notice sur les découvertes de Botta, et M. Léon Heuzey, dont il a publié un exposé d'ensemble sur l'art assyrien; et 51 excellentes photogravures, groupées sur 32 planches, reproduisent les principales pièces du musée, depuis les grandes sculptures des palais de Nimroud et de Khorsabad jusqu'aux petits monuments, statuettes, bijoux, amulettes, cylindres, etc., en diverses matières.

Un autre catalogue, celui de la *Collection Arconati-Visconti* donnée au Louvre, en mars 1914, par la marquise de ce nom, a été également dressé (Paris, Hachette; in-16, 121 p., av. 48 planches; 2 fr.). Il est dû à la collaboration du regretté Paul Leprieur pour les peintures et les dessins, au nombre de vingt; de M. André Michel, pour les sculptures, au nombre de vingt-huit; de MM. Gaston Migeon et J.-J. Marquet de Vasselot pour

les objets d'art du Moyen âge et de la Renaissance, qui comprennent quatre-vingt-quatre objets, et il est illustré de 61 reproductions. Nous avons déjà signalé ici (1) les principales richesses de ce bel ensemble; nous y reviendrons après la guerre, quand la collection sera ouverte au public.

Enfin, M. Salomon Reinach a publié le 1er volume d'un *Catalogue illustré du Musée des Antiquités nationales du Musée de Saint-Germain-en-Laye* qu'il dirige (Paris, E. Leroux; in-8, 296 p. avec 286 fig. et 1 planche hors texte; 7 fr. 50), catalogue excellent autant par sa clarté et sa commodité (car il guide le visiteur de salle en salle) que par les savants et abondants renseignements qu'il offre sur chaque objet.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ANGLAISES

Married Love, par le Dr Marie Carmichael Stopes (Fifield, 5 s.). — Les discussions sur la natalité sont à l'ordre du jour, mais d'habitude on envisage le problème sous son aspect économique et l'on néglige les points de vue psychologique et physiologique. Des mesures budgétaires excellentes ont été proposées en faveur de toutes les mères sans exception, et il faudra les adopter. Mais il est un fait qu'on ne saurait oublier sans folie : le mariage demeure l'institution sur laquelle se fonderont les familles les plus nombreuses, et surtout celles dont les rejetons ont le plus de chances de devenir des citoyens vigoureux et actifs. La protection du mari et un foyer sûr, en effet, peuvent seuls procurer à la mère le calme dont elle a besoin et à l'enfant un milieu favorable à son développement, mais il y faut cette condition essentielle que le bonheur règne dans le ménage. En réalité, cet oiseau bleu s'y attarde rarement. Les mariages apparemment les plus heureux sont souvent empoisonnés par un désappointement réciproque, par une antipathie sourde et inexprimée, inconsciente parfois, qu'interrompent des accès d'amour intermittents. A notre époque, l'effort mental et nerveux, chaque jour plus intense, aggrave la tension trop fréquente dans les relations conjugales et cet état de contrariété chronique expose la femme, et même l'homme, à l'hystérie et à la névrose. Les enfants qui naissent de ces unions sont plus délicats que ceux dont les parents trouvent l'un auprès de l'autre une occasion toujours nouvelle de joie et de vitalité. Il faut que notre race soit nombreuse, c'est indiscutable; mais encore ne doit-elle pas être composée de déséquilibrés ou de malades. Toute étude, donc, qui aura pour but de rechercher les causes qui font tant de mauvais ménages et les moyens d'y remédier, sera d'utilité publique.

Une étude de ce genre a été tentée avec succès par une Anglaise, Mrs Marie Carmichael Stopes, dont le livre : **Married Love** (L'amour dans le mariage) fait sensation en Angleterre. Pour abor-

(1) V. *Mercure de France*, 1er juin 1914, p. 640 et 641.

der ce sujet délicat, il faut de la franchise et du courage ; en outre, pour le traiter avec profit, il faut posséder des connaissances spéciales, du bon sens, et un certain idéalisme. Cette combinaison du savoir et de dons naturels se rencontre dans ce petit livre. Docteresse ès-sciences et philosophie, Mrs Stopes a étudié aux Universités de Londres et de Munich ; son ouvrage sur la *Flore Crétacée*, en deux volumes, a eu l'honneur rare d'être imprimé aux frais du Musée Britannique. Mrs Stopes est aujourd'hui l'une des autorités reconnues sur les plantes carbonifères. Pendant les loisirs que lui laissent la botanique et la géologie, elle compose des pièces de théâtre et des vers. Elle a, de plus, traduit des drames japonais, en collaboration avec le professeur Sakuraï. Ces divers travaux l'ont admirablement préparée à une tâche où l'émotion et le style poétiques s'unissent à la précision scientifique. Elle ose discuter la physiologie de l'amour que d'autres, craignant les moqueries d'esprits grossiers ou guidés par la pruderie, laissent dans l'ombre ou ignorent au détriment de leur bonheur et de leur santé.

Jusqu'ici les médecins ne se sont occupés des problèmes sexuels qu'au point de vue pathologique, se basant, pour leurs expériences, sur les cas de prostituées et d'hystériques. Faut-il s'étonner alors que leurs théories s'accordent mal avec l'expérience commune et que leurs conseils soient de peu d'utilité dans le cours ordinaire des choses ? Mrs Marie C. Stopes, au contraire, a étudié des gens normaux, les représentants de la classe bourgeoise anglaise, les jeunes gens qui se marient par amour dans l'espoir d'une vie plus complète. En rêvant de bonheur et chacun croyant qu'il a trouvé chez l'autre le cœur qui lui apportera une tendresse et une compréhension éternelles, ils se jurent fidélité, mais leur joie est courte. La jeune femme devient bientôt d'humeur changeante, triste et nerveuse, sans raison. Le mari n'y comprend rien, et comme elle ne peut lui expliquer son trouble, il cherche, croit deviner, se trompe et empire la situation au lieu de l'améliorer. A la fin, il en prend son parti, hausse les épaules et murmure que la femme est un être incompréhensible. Si le couple ne se sépare pas, son existence se continue comme un morne devoir accepté sans plaisir de part et d'autre. Mrs Stopes attribue ces « caprices », sources de querelle et d'amertume secrète, à un malaise physique réel chez la femme, dû en grande partie à l'ignorance de la loi du réveil périodique de ses désirs. Le rythme de la vie sexuelle est plus fort chez elle que chez l'homme, et, durant chaque cycle de vingt-huit jours environ, se produisent, dans son organisme, une croissance et une décroissance régulières et notables de la vitalité. On a déjà étudié l'effet de ces changements sur la force musculaire, sur la température, sur la respiration, sur la vue, etc., mais rarement sur les fonctions sexuelles. Le diagramme de la

recrudescence de l'énergie féminine, reproduit par les physiologistes, est toujours le même et ne correspond pas à celui qu'établit l'auteur de *Married Love* d'après ses propres observations. A son avis, l'activité sexuelle de la femme atteint en général son maximum un peu avant la menstruation ; elle s'affaiblit pendant les pertes pour grandir de nouveau huit ou dix jours après et diminuer ensuite. Autrement dit, elle augmente d'intensité environ tous les quinze jours et reste faible dans l'intervalle. Mrs Stopes reconnaît que cette loi n'est pas absolue, qu'il existe de nombreuses exceptions, et variations dues au tempérament individuel, aux lectures, à la fatigue, à la présence de l'homme aimé, etc. ; ces écarts, de plus en plus nombreux dans une société civilisée, ont contribué à masquer la réalité, mais la loi n'en existe pas moins, et, si l'on en tenait davantage compte, beaucoup d'inégalités d'humeur et de fatigues inutiles disparaîtraient.

Qu'elle s'en aperçoive ou non à des signes extérieurs, je suis convaincue qu'un rythme bi-mensuel régit la femme et influe, par conséquent, de toutes manières et profondément sur les relations conjugales. L'ardente splendeur d'un amour souverain et permanent n'est donné qu'à un petit nombre de personnes, et un mari qui désire trouver dans le mariage un bonheur partagé et durable fera bien d'étudier soigneusement sa femme, d'observer jusqu'à quel point elle est soumise au rythme normal et en quoi et comment elle lui échappe. Il essaiera alors de faire concorder leurs deux natures afin qu'elles s'harmonisent.

Cette adaptation mutuelle n'est point facile et chacun doit y mettre du sien. En énumérant les concessions que les époux peuvent ou doivent s'accorder, Mrs. Stopes insiste sur un autre point important : si le mari veut que sa femme s'abandonne à lui avec joie, il ne doit point manquer de lui faire sa cour chaque fois. Les réactions sexuelles de la femme agissent si profondément sur tout son organisme qu'elles sont moins rapides et demandent une stimulation prolongée pour égaler dans leur ardeur celles de l'homme. Or, c'est seulement lorsque les époux parviennent à un même degré d'exaltation amoureuse que leur union acquiert toute sa beauté et toute sa signification spirituelle et symbolique, et leur apporte ensuite le repos, le contentement et la détente nerveuse si essentiels pour la santé morale et physique. Sur l'opportunité de la procréation, Mrs. Stopes n'admet pas le point de vue catholique. Il vaut mieux, croit-elle, que chaque couple choisisse le moment où la progéniture à naître aura le plus de chances initiales. Quelques enfants sains sont un meilleur apport à la race et à la société qu'une douzaine d'êtres chétifs ou infirmes, La mortalité, d'ailleurs, est plus grande parmi les derniers nés que parmi les aînés.

Selon le Dr Ploetz, tandis que la mortalité pour les enfants premiers-nés s'élève à 220 sur mille, elle est pour les septième de 330, et pour les dou-

zième de 597. Si donc l'on s'en remet à la nature et que douze grossesses épuisent la vigueur de la mère, il lui restera si peu de force que près de 60 o/o des derniers-nés mourront. Quelle perte d'énergie! Quelles tortures pour la mère que de mettre au monde dans l'angoisse des enfants malingres voués à une mort prochaine!

Un intervalle minimum de deux ans devrait s'écouler entre la venue de chaque enfant, affirme encore la doctoresse anglaise. Il est certain que, pour les femmes qui travaillent à l'usine, à l'atelier ou dans des bureaux, cet intervalle, déjà recommandé par les gynécologues, devient d'une nécessité absolue.

En écrivant *Married Love*, Mrs. Stopes n'a pas voulu composer un traité d'eugénique. Le bonheur des époux est pour elle la condition primordiale du bien-être et de la santé de l'enfant, mais elle y voit aussi la base d'une existence harmonieuse, féconde en joies et fertile en résultats intellectuels et matériels.

Les problèmes d'après-guerre commencent à préoccuper l'opinion publique : celui de la natalité est la base de tous les autres. Il faudra donner aux couples des conditions d'existence saine et facile pour assurer la procréation d'une progéniture suffisante en quantité et en qualité. La puériculture devra devenir une science d'ordre pratique; elle pourra s'enseigner aisément si on la débarrasse de tout pédantisme et de tout ce qui la rendrait rébarbative. Puis, l'enfant ayant crû en santé et en vigueur physiques, on ajoutera aux soins à lui dispenser l'éducation morale et la culture intellectuelle. Ce sont les devoirs qui incombent à la société, et dont les nations démocratiques auront à charge de s'acquitter. Mais combien encore rencontrera-t-on de résistances dues aux préjugés enracinés par des doctrines aveugles? Le livre de Mrs Marie C. Stopes indique qu'il y a des esprits libérés et clairvoyants que la solution de ces problèmes fondamentaux préoccupe. Puissent de tels livres gagner beaucoup de prosélytes.

HENRY-D. DAVRAY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE.

Das Verbrechen, par l'auteur de « J'accuse », tome II et III; Lausanne, Payot, à 7 fr. 50. — Maurice Muret: *Pas d'illusions sur l'Allemagne*; Paris, Payot, 5 fr. — Gabriel Hanotaux : *L'Union des Etats Unis et de la France*, avec une traduction en anglais par M Morton-Fullerton, Alcan, 1 fr. — *Vaincre*, Payot, 1 fr. — Baronne J. Michaux : *Journal d'une Parisienne pendant la guerre* (2e série), Perrin, 3 fr. 50. — Marcel Dupont : *L'attente*, Plon, 4 fr. — Gustave Hervé : *Après la Marne*, Bibliothèque des ouvrages documentaires, 16, rue Alphonse-de-Neuville, 2 fr. 50.—Id. : *La Muraille*, même librairie, 3 fr. 50.—Id. : *Jusqu'à la Victoire*, même librairie, 3 fr. 50. — Charles Maurice Chenu : *Totoche prisonnier de guerre*, Plon, 2 fr.

L'auteur de « J'accuse » a mené à terme le vaste réquisitoire contre l'entreprise belliqueuse des empires centraux qu'il s'était contenté

d'esquisser dans son premier ouvrage, mais dont il avait ensuite développé les arguments en les appuyant sur des faits nouveaux. **Das Verbrechen** comporte trois volumes. Nous avons rendu compte du premier, lors de son apparition en langue allemande (voir *Mercure* du 16 octobre 1917). La traduction française en a été publié il y a quelques mois. Les deux tomes suivants qui complètent et achèvent la publication — deux copieux in-octavo — viennent de paraître dans leur texte original. A peine lancés et avant même que la presse ait eu le temps de s'en occuper, la censure fédérale s'est chargée de leur faire une publicité assez inopportune. Elle a en effet interdit la vente, sur tout le territoire helvétique, du troisième volume, dont l'épilogue a paru contraire aux règles de la stricte neutralité. De plus, le parquet général suisse a ordonné une enquête pour établir l'identité de l'auteur de « J'accuse » et des perquisitions, du reste infructueuses, ont eu lieu à la librairie Payot, de Lausanne. L'enquête aurait été décidée à la suite d'une démarche de la légation impériale allemande à Berne. (*Censuré.*) Et Dieu sait si ces messieurs ont l'épiderme sensible! Les journaux germanophiles de la Suisse nous apprennent également que le docteur Grelling, « un réfugié allemand », a été interrogé par les autorités zurichoises, pour savoir s'il reconnaît la paternité de *J'accuse* et du *Crime*.

Ne nous arrêtons pas à ces misérables querelles. Toutes les manœuvres allemandes n'empêcheront pas la vérité de faire son chemin dans le monde et les victorieuse démonstrations de l'auteur de « J'accuse » finiront bien par pénétrer même en Allemagne. Cette fois-ci, il reprend pièce par pièce les documents qu'il avait déjà produits dans son premier ouvrage, il les passe une seconde fois au crible et appuie sa démonstration sur des fait nouveaux qui ne font que justifier sa thèse. Cette méthode de travail, qui est celle du juge d'instruction, l'amène à refaire toute l'histoire politique et diplomatique des quinze dernières années. Il énumère les principaux événements qui se sont déroulés en Europe depuis le commencement du siècle et partout il retrouve la trace de l'esprit belliqueux des deux empires centraux. L'affirmation que l'Allemagne mène une guerre défensive paraît de moins en moins soutenable. Aussi les théoriciens de la guerre préventive se sont-ils efforcés de démontrer que si les deux empires n'avaient pas attaqué, leurs ennemis se seraient jetés sur eux. Il fallait profiter des circonstances favorables pour battre les nations de l'Entente avant que celles-ci n'aient eu le temps de se préparer à la guerre. Le fait d'avoir reconnu qu'il s'agit d'une guerre préventive est déjà, de la part des Allemands, un demi-aveu. L'auteur fait une distinction entre les guerres préventives *loyales* et les guerres préventives *déloyales* et montre qu'il n'y avait du côté des Allemands aucun argument sérieux pour faire

la guerre. « Ni la France, ni la Russie, ni l'Angleterre n'ont besoin de nous attaquer pour faire prévaloir leurs intérêts », écrivait le général Bernhardi. Bismarck s'était toujours montré l'adversaire résolu des guerres préventives. Aussi bien dans ses propos que dans ses discours à la tribune du Reichstag il avait condamné le principe de l'attaque *par anticipation* « qui équivaudrait à un suicide dans l'attente de la mort ». De même que le premier chancelier sut s'opposer aux velléités belliqueuses des militaires, son successeur Caprivi, dans une déclaration faite au Reichstag le 23 novembre 1892, condamna ce qu'il appelait « la guerre prophylactique ». De même en 1914 il manquait à la guerre préventive tout prétexte sérieux. Le conflit n'était nullement inévitable. Et l'auteur appuie cette affirmation sur les arguments suivants :

Les courants belliqueux étaient plus forts et plus dangereux en Allemagne que dans tous les autres pays du monde.

La préparation militaire de l'Allemagne dépassait en force et en étendue celle de tous les autres pays.

La collaboration militaire des armées allemandes et autrichiennes était plus exactement et plus soigneusement préparée que chez les puissances de l'Entente.

Les plans stratégiques de l'Allemagne (l'attaque brusquée de la Belgique et de la France comme prélude ; l'écrasement de la Russie comme épilogue) avaient un caractère nettement agressif.

L'auteur ajoute qu'une « cour d'assises mondiale » conclurait en tous les cas à une condamnation des empires centraux.

Dans la suite des démonstrations que fournit le second volume du *Crime*, l'auteur s'en prend aux contradicteurs qu'il a rencontrés en Allemagne. C'est ainsi qu'il consacre 73 pages à réfuter une brochure de M. Schiemann qui s'intitule *Un calomniateur*. Avec cette argumentation serrée et ce tour d'esprit ironique qui contribuèrent tant naguère au succès de son premier ouvrage, il passe en revue, dans les plus minutieux détails, tous les sophismes de l'ancien rédacteur de la *Gazette de la Croix*. Il lui démontre soit qu'il dénature sciemment la vérité, soit qu'il interprète mal les faits, soit enfin qu'il passe sous silence les événements les plus importants, pour prêter à ceux qu'il mentionne une signification qu'ils ne peuvent avoir. Mais on est assez surpris du qualificatif que l'auteur ajoute au nom de M. Schiemann. Un publiciste français, dans une brochure publiée en 1911, et qui s'intitulait *la Guerre qui vient*, l'appelait « le Déroulède allemand ». L'assimilation est des plus boiteuse. Déroulède partait de cette idée extrêmement simple que la France mutilée en 1870 devait rentrer en possession de ses anciens territoires. Il avait subordonné toute son activité politique à la reprise des provinces perdues et entendait imposer sa conception à l'opinion

de son pays. Son attitude pouvait surprendre ou gêner ceux qui voulaient que l'oubli se fit sur les dissentiments qui avaient élevé une barrière entre la France et l'Allemagne. Les événements des quatre dernières années ont pleinement démontré que Déroulède était dans le vrai. Schiemann, l'homme de l'hégémonie allemande, prendra devant l'histoire une toute autre figure et l'auteur de « J'accuse », en analysant son activité, prouve surabondamment que, mal renseigné sur les affaires de France, il a eu tort de prendre le qualificatif à son compte.

Après avoir exposé, dans son second volume, « les préliminaires du crime » et montré que les dirigeants de l'Allemagne préparaient et annonçaient l'entreprise belliqueuse de 1914, l'auteur de « J'accuse » a consacré un troisième volume aux « Buts de guerre » des empires centraux. Dans son esprit, on ne l'ignore pas, les origines de la guerre sont étroitement liées aux ambitions territoriales allemandes et la paix ne pourra se conclure que si l'on tient compte des responsabilités de l'Allemagne. Or, les ambitions de nos ennemis ont varié selon la mesure de leurs succès militaires. L'histoire des variabilités de M. Bethmann-Hollweg méritait d'être étudiée de près et l'auteur s'est attaché à analyser les différentes harangues prononcées par l'homme au chiffon de papier, depuis le commencement de la guerre. Il les a classées sous trois rubriques dont la matière remplit près de 300 pages : Bethmann l'annexioniste ; Bethmann le pacifiste ; Bethmann le courtier de paix. Il mentionne toutes les discussions à propos des buts de guerre qui ont alimenté depuis trois ans la presse d'outre-Rhin et perce à jour l'hypocrite manœuvre des propositions de paix lancées par le gouvernement impérial.

Les buts de guerre des puissances de l'Entente, écrit-il, signifient dans l'évolution des peuples de l'Europe un progrès qui fait époque ; les buts de guerre de l'Allemagne, par contre, une régression formidable, *le commencement de la fin de l'Europe*.

Il établit de la sorte une nouvelle responsabilité, encourue par l'Allemagne, celle de la continuation de la guerre. Par leurs hypocrites discours pacifistes, les dirigeants de l'empire ont créé une confusion qui ne prendra fin que par la victoire de l'Entente. On se souvient de l'adhésion récente que le comte Hertling se plut à apporter aux quatorze conditions de paix formulées par le président Wilson. L'ancien professeur de l'université de Munich ne faisait qu'appliquer la méthode inaugurée par l'un de ses prédéccesseurs. Par son discours du 28 septembre 1916, M. de Bethmann prétendait répondre au programme de M. Briand, présenté à la Chambre française le 14 du même mois. Et il reprenait les arguments de notre président du conseil en ajoutant : « C'est ce que nous voulons aussi ; nous voulons protéger l'Allemagne pour tous les temps contre toute attaque. »

Avec ce système absurde qui consiste à donner aux mots une signification qu'ils n'ont pas, à prêter à l'adversaire des intentions qui ne sont pas les siennes, toute discussion est devenue impossible. Aussi n'y a-t-il plus à l'heure qu'il est qu'un seul moyen de sortir de la situation abominable où se débat l'Europe.

Les mêmes équivoques, les mêmes insuffisances ; le même jeu des acceptations et des refus, abandonnant et refusant tour à tour les propositions de l'adversaire ; la même méthode qui consiste à placer successivement au premier plan tel objet de négociations ou tel autre, pour atteindre mieux derrière les coulisses l'objet que l'on n'ose avouer, — tout ce qui alors rendit la *conservation* de la paix impossible rendra également impossible la *conclusion* d'une paix durable et satisfaisante, si l'Allemagne conserve sa liberté de persévérer dans sa méthode.

Et l'auteur arrive ainsi logiquement à l'affirmation que seule la disparition du personnel dirigeant de l'Allemagne pourra créer des conditions qui rendent la paix possible. Il faut donc que l'Allemagne secoue « l'impérialisme des Hohenzollern ». C'est la punition qu'il lui inflige pour l'expiation de son « crime ».

On s'est fait chez nous, dans certains milieux, pendant les premières annés de la guerre, les plus singulières illusions au sujet de l'Allemagne. Les uns ont cru que nos ennemis mourraient de faim ou qu'ils feraient une révolution, les autres s'imaginaient que, renseignés sur les origines de la guerre, ils feraient loyalement amende honorable et s'installeraient ensuite dans la Société des nations. Il a bien fallu se rendre à l'évidence et se pénétrer de cette idée que seule une victoire de l'Entente amènera les Allemands à des vues plus conformes à la civilisation de l'Europe. Nous venons de montrer que c'est aussi l'avis de l'auteur de « J'accuse ». Quelques républicains allemands réfugiés en Suisse ont même fondé un journal pour propager cette saine notion parmi les neutres. Mais jusqu'à présent il n'apparaît pas qu'elle ait trouvé des partisans dans l'empire même. Il faut constater, au contraire, que plus la guerre dure, plus l'idée de l'hégémonie allemande gagne les couches profondes de l'opinion d'outre-Rhin.

Les Alliés commettraient donc la plus grande imprudence en concluant avec l'Allemagne une « paix de conciliation », avant que l'empire ait été mis hors d'état de nuire. M. Maurice Muret vient de le démontrer avec force dans le beau livre qu'il intitule : **Pas d'illusions sur l'Allemagne.** Son avertissement nous arrive de Suisse, où il mène depuis quatre ans le bon combat en faveur des idées françaises. Pour bien faire comprendre le but qu'il poursuit, il a repris à ses origines l'histoire de l'Allemagne actuelle qui se confond avec l'histoire de la dynastie des Hohenzollern. L'esprit prussien s'est substitué à l'esprit allemand ; ou, plus exactement, la Prusse

a vivifié l'Allemagne ; en éliminant les éléments qui n'appartiennent pas à la race, elle a restitué au pays sa véritable figure, qui est celle du bandit des grands chemins.

M. Maurice Muret passe tour à tour en revue les éléments constitutifs du néo-germanisme. Il montre comment l'absolutisme des Hohenzollern ne parvint à s'imposer qu'en s'appuyant sur le militarisme. Les velléités libérales ont été étouffées en Allemagne par le caporalisme prussien et les socialistes eux-mêmes ne tirent leur force que d'une institution calquée sur le modèle de la caserne. Aux idées françaises les Allemands opposent en ce moment les « idées de 1914 », qui sont celles de l'organisation matérielle, qu'ils prétendent imposer au monde. La guerre étant l'industrie nationale du pays, toutes les vertus allemandes s'épanouissent dans la guerre. Il s'agit pour l'armée allemande de faire triompher ces vertus. « La Prusse, écrit M. Muret, a magnifiquement réussi l'entreprise de progrès matériel et de dégradation morale à laquelle elle s'est livrée sur les pays qu'elle a su attacher à son essor. » Et les Allemands s'étonnent que cette réussite ne nous remplisse pas d'admiration et que nous nous refusions à en avoir notre part.

L'auteur nous conseille de ne pas nous faire d'illusions sur l'Allemagne. Il écrit cependant :

> Malgré tout, il ne faut pas désespérer du libéralisme allemand. L'Allemagne a traversé des crises de liberté comme les pays d'Occident ont subi des crises de servitude. Dans certaines circonstances données, l'Allemand pourrait recommencer à aimer la liberté et à désirer son succès.

On observera que les « crises de liberté » qu'a traversées l'Allemagne avaient précédé la prussianisation du pays dont les habitants se sont accommodés dans la suite avec tant d'entrain. La « liberté intérieure » leur suffit généralement. Il est d'usage aujourd'hui d'opposer l'esprit aristocratique de l'empire à l'esprit démocratique des nations occidentales. Mais il n'y a en Allemagne ni aristocraties ni démocraties ; il n'y a que des appétits. L'Allemagne trouve dans ses institutions des garanties contre ses propres instincts. « Parce que les Allemands savent que les bêtes féroces sont libres, ils craignent de devenir, par la liberté, des bêtes féroces », écrivait Hebbel dans son *Journal*, en date du 4 juin 1836. Ne perdons donc pas notre temps à leur offrir un cadeau dont ils ne veulent pas.

HENRI ALBERT.

§

Les vues intéressantes abondent dans le discours de M. Hanotaux, **L'Union des Etats-Unis et de la France**, prononcé à l'occasion du deuxième centenaire de la Nouvelle-Orléans, et que

j'ai lu, par une heureuse coïncidence, la veille de *l'Independence Day*, désormais notre seconde fête nationale. Cette union devait se faire, en vérité, car il n'est pas de peuple avec qui nous nous soyons sentis en communauté de sentiments plus instante et plus constante qu'avec le peuple des Etats-Unis. Même avec les Italiens, même avec les Belges nous avons eu parfois des malentendus, des froissements: avec les Américains jamais. Nous avons le même idéal démocratique et humanitaire, et nous sommes les uns et les autres « capables de faire la guerre pour une idée », comme aurait pu dire d'eux Lincoln et comme a dit de nous Napoléon III. Hanotaux a bien raison de rappeler ici combien en ceci nous différons de l'Allemagne. « Il n'est pas arrivé une fois que l'Allemagne ait contribué au dehors à une œuvre de progrès et de liberté, « alors que la France, au contraire, ne fut jamais exempte d'une œuvre de générosité et d'expansion pour la liberté ». Il aurait pu aller plus loin et dire, c'est une idée à laquelle je tiens fort pour ma part, que dans ses pires erreurs la France n'a jamais oublié cet idéal, que le sang versé par le terrorisme s'ennoblit du sacrifice pour le bonheur de l'humanité, et que les violences commises par Napoléon Ier ont leur excuse dans le sincère désir qu'il avait de rendre service à ceux qu'il violentait, même aux Espagnols, même aux Russes.

Quelle différence, puisque je parle de Napoléon, entre notre impérialisme à nous et celui des Allemands, et comme on comprend que les Etats-Unis considèrent le grand empereur avec une admiration affectueuse ! Si Louis XVI par la guerre de l'Indépendance a permis aux Etats-Unis de naître, le premier Consul par la cession de la Louisiane a assuré leur avenir grandiose. La France, à deux reprises, a fondé la grande République-sœur. Et elle a eu vraiment quelque magnanimité à le faire, car cet avenir aurait pu lui revenir à elle. Supposez que le gouvernement de Louis XVI, en sus de l'indépendance des « insurgents », eût revendiqué ses anciens sujets du Canada, et que par la jonction de cette colonie à la Louisiane ait été constitué un immense domaine pour notre culture, tout le bassin du Mississipi, tout le Far-West aurait été soustrait du coup à la culture anglo-saxonne; même si tous ces pays se fondaient plus tard en une Confédération unique, celle-ci restait mixte de langue et de mœurs, donc à moitié française au lieu d'être uniquement anglaise ! Cet avenir, le premier Consul ne l'a pas vu distinctement, mais il le pressentait peut-être, ce qui donne un prix inestimable à son renoncement: « Je connais pleinement, disait-il, la valeur de la Nouvelle France... Pourtant j'ai idée de la céder aux Etats-Unis... Entre les mains de cette puissance en voie de croissance, elle sera plus utile à notre politique et même au commerce de la France que si je tentais de la conserver. » Peut être, alors, eut-il mieux fait d'être tout à fait généreux, et de ne

pas demander à « ces Républicains dont il recherchait l'amitié » les quelques millions dont il se fit payer le cadeau. Dans tous les cas M. Hanotaux a raison de voir dans « ce fait d'une ville française devenant américaine par le consentement loyal de ses deux mères patries » un symbole de ce que sera toute modification territoriale à l'avenir, en condamnation des procédés de brutalité tudesque. Voit-on le Kaiser renonçant à une Louisiane pour cultiver l'amitié du peuple à qui il la céderait ?

Les Etats-Unis nous montrent également comment doit se résoudre le problème de la guerre et de la paix devant lequel s'effarent tant de pauvres cervelles. Aucune guerre sauf contre la guerre, ainsi pourrait-on résumer la doctrine du Président Wilson, mais alors la guerre la plus énergique qui soit! Nos pacifistes français ont ici une attitude assez embarrassée, et la discussion sur le wilsonisme qui s'est poursuivie dans la *Paix par le Droit* ouvre sur eux quelques jours de « souffrance ». On pouvait, il est vrai, craindre pis de leur part, et c'est sous le coup d'une heureuse surprise que j'avais écrit ici même (juillet 1915) un article élogieux à leur compte : *Les Pacifistes et la guerre*. Mais le petit groupe directeur de cette Association se laisse trop compromettre par quelques antimilitaristes et antipatriotes dont les dires sont vraiment inacceptables. Sur la paix même, quand ces rêveurs stigmatisent « une organisation sociale où peuvent se massacrer des millions d'hommes qui ne se connaissent guère et se haïssent moins encore », ils ne voient pas qu'il en sera ainsi même avec la Société des Nations la plus sérieuse, dès qu'un peuple de proie se refusera à observer les lois de cette Société. Et une organisation sociale anticapitaliste ne donnerait pas d'autres résultats ; le chaos sanglant où se débat la pauvre Russie prouve bien que l'orthodoxie marxiste ne garantit ni contre l'invasion étrangère, ni contre la guerre civile. Aussi nos « juripacistes » pourraient bien mettre une sourdine à leur culte frénétique de Karl Marx, ne pas chercher à nous convaincre qu'il fut même « à sa manière, grand ami de la France » (qu'on lise ici Guillaume, Laskine et Marx lui même) et ne pas écrire « qu'on se sentirait prêt à célébrer le centenaire de n'importe qui, pourvu que cela fût désagréable au *Figaro*, à *l'Echo de Paris* et au *Temps* », en ajoutant que « si l'on n'avait écouté que ces journaux, le gouvernement allemand aurait déchaîné la guerre beaucoup plus tôt ». En vérité, des dires pareils éclaboussent jusqu'à M. Ruyssen, hélas, jusqu'à M. Charles Richet.

Il faut donc s'en tenir au wilsonisme intégral : Paix à outrance d'abord et guerre à outrance ensuite. Entre le juste et l'injuste aucun compromis possible, et toute défaillance devient complicité du crime. **Vaincre**, comme le dit un anonyme, probablement général, dans une brochure que publie l'éditeur Payot, il n'y a pas d'autre mot d'ordre.

Toute autre manœuvre diplomatique, économique, financière, sera vaine. L'Allemagne n'invoquant que la force ne cédera qu'à la force. Toutes ses soi-disant ouvertures de paix, directes ou détournées, ne sont que pièges, puisqu'elles sont basées sur la carte de guerre. On se demande comment des gens sensés peuvent croire qu'en mettant le nez du Habsbourg dans sa prose nous avons « brûlé un atout magnifique » (c'est l'expression de ce professeur Ruyssen dont je parlais). Tout au plus un billet La Châtre! Quel nez à notre tour aurions-nous fait si, acceptant les bons offices du dit Habsbourg, nous l'avions vu revenir un moment après pour nous dire, la larme à l'œil : « Hélas, *il* ne veut pas. »

HENRI MAZEL.

§

La baronne J. Michaux a donné un deuxième volume de ses notes alertes, relatives à la période dramatique et si difficile que nous traversons, le **Journal d'une Parisienne pendant la guerre** (1915-1916). C'est le même récit, à la fois sceptique, attendri, enthousiaste et gouailleur qu'on a pu goûter dans la précédente publication. Il commence avec la bataille de Verdun, dont on écoute au loin la canonnade et qui revient fréquemment au cours de l'ouvrage, mais donne surtout les petits potins, les historiettes, — parfois les méchancetés, — que colportent les uns les autres : l'histoire de la silhouette de Mackensen, en mastic, et dans laquelle on enfonce des pierres; les mésaventures de Tirpitz; la question des enfants en Allemagne, mais traitée d'un point de vue peut-être un peu spécial ; puis l'offensive de paix qui se produit dès lors, les ruses de l'espionnage, la mentalité germanique et les troubles de Berlin. Plus loin, on nous montre le désarroi de l'Autriche « qui se décompose lentement à côté du vieux cadavre de son Empereur »; le complot d'Irlande; un éloge du rôle bienveillant que joue le roi d'Espagne Alphonse XIII; l'arrivée des troupes russes en France, — dont on voyait encore il y a quelques mois des groupes désœuvrés traînant par les rues. Puis nous nous retrouvons en Allemagne, — qui fait surtout les frais de cette diatribe, — à propos des troubles du 1er mai, du manifeste de Liebknecht et des difficultés intérieures du pays; des intrigues du monde politique, des protestations et criailleries de la plèbe socialiste. Après des réflexions plutôt justes concernant l'exposition de la Cité reconstruite, qu'on pouvait voir aux Tuileries, on nous parle encore du bureau neutre de Stockholm ; des modes féminines depuis la guerre; des trophées réunis aux Invalides; du 14 juillet et des succès russes; de la « semaine des économies » à Londres; de l'offensive anglaise et de la vie à Berlin; de la réunion socialiste de la Haye; de la déclaration de guerre de l'Italie. Il y a

ensuite des choses sur les journaux de l'ennemi; sur la conférence scandinave; l'aviation allemande; les nouveaux riches, la comédie grecque, l'emprunt, les élections américaines ; le rôle de Lloyd George, les restrictions alimentaires, l'attitude et le personnage du président Wilson, la mobilisation civile à Londres, la mort du comte Zeppelin, etc. C'est enfin l'effondrement russe et le livre se ferme quand l'Amérique se décide à partir en guerre. On peut indiquer encore quelques réflexions humouristiques, — par exemple à propos de la question de l'heure, qu'on modifie d'un coup de pouce, et ensuite de quoi l'auteur conseille également d'abaisser le thermomètre de 5 degrés, — « ce qui éviterait une trop grande consommation de charbon au retour de l'hiver ». — Toutefois et pour en revenir aux choses sérieuses, il y a bien des appréciations dans le livre de la baronne J. Michaux que les faits ensuite se sont trouvés démentir. On croyait ferme, à ce moment, que la force de résistance de l'Allemagne allait se trouver brisée. C'est qu'on ignore généralement ce qu'est l'obstination, l'entêtement, la force de résistance de la race, qui s'est butée, roidie pour avoir l'avantage; la sottise des Russes a fait le reste. L'auteur écrit notamment, à propos du terrible désarroi qui a suivi l'abdication du tsar : « La Révolution est prête à sauver la patrie de la mainmise allemande et du gâchis bureaucratique. » Ce qui a été sauvé, nous l'ignorons encore ; mais le plus clair de tout, c'est que le vaste empire des tsars, morcelé, disloqué, divisé, tombé aux pattes d'une bande d'aigrefins, ne semble pas de longtemps susceptible de se reprendre. — C'est le malheur aussi bien des publications présentes lorsqu'on y tranche impérativement les questions au jour le jour. Lorsqu'ils paraissent, les événements ont marché; le point de vue n'est plus le même que lorsqu'on en rédigeait les pages, — et les réflexions qu'on pouvait faire quelques mois plus tôt n'ont plus de valeur qu'au point de vue rétrospectif.

M. Marcel Dupont, qui a donné déjà un ouvrage très remarqué : *En Campagne, impression d'un officier de légère,* publie un nouveau récit : **l'Attente,** dont les événements s'échelonnent des années 1915 à 1917. — Nous sommes en septembre 1915 ; on prépare l'offensive d'Artois, qui doit tout emporter, et le récit nous transporte du côté du Mont Saint-Eloi et de son abbaye ruinée. Il note même, dès l'abord, la curieuse physionomie du champ de bataille, — ce que certains ont déclaré à peu près impossible par la multiplicité même des points de vue, et peut indiquer en somme qu'il suffit de voir et de se trouver susceptible de traduire ses impressions. La cavalerie bientôt se trouve jetée en avant pour une charge, mais qu'il faut arrêter, la préparation d'artillerie ayant été reconnue insuffisante. Le lendemain, le lieutenant Marcel Dupont monte aux ruines de Saint-Eloi, — qui conservaient encore des

parties habitables — et, dans ce milieu à peu près tranquille, il a une curieuse conversation avec un capitaine d'allures assez falotes, mais qui lui déclare nettement : « Nous passerons dans un an ou deux peut-être, quand nous aurons autant et plus de canons que l'ennemi ! » — affirmation dont il devait plus tard constater la justesse, mais qui lui causa un certain malaise. Plus loin, il se trouva déjeuner dans une maisonnette qui était également à l'abri des coups, lorsque survient un camarade qui donna des nouvelles de la bataille, — raconta qu'on avait établi des fortifications *sous* la route de Béthune et contre lesquelles s'acharnait l'artillerie allemande. L'offensive cependant s'était déclanchée quasi d'elle-même, une reconnaissance ayant constaté que la première tranchée de l'ennemi se trouvait abandonnée. La bataille dura ensuite longuement, mais ne donna guère de résultat. La pluie qui survint le soir et dura les jours suivants noya tout dans une mer de boue. Il fallut abandonner l'attaque, — et c'est une impression de tristesse, de spleen que donnent les pages de ce récit, — avec le défilé des blessés, les tombes fraîches alignant la dépouille des derniers morts. Les survivants se retrouvent à l'église où officie un prêtre-soldat, et, mis au repos, le narrateur est accueilli dans la maison d'une bonne vieille qui le soigne, le dorlote, tandis qu'au lointain continue toujours à se faire entendre la voix grave du canon.

Un moment il se retrouve ensuite chez lui, à Reims, rue de Tambour, qui a été depuis détruite par le bombardement, et passe dans l'infanterie pour gagner Verdun dont il raconte plusieurs épisodes du siège. Il cite le fait que les batteries de la rive droite de la Meuse, le 21 juin, tirèrent sans discontinuer à toute vitesse pendant plus de quatre heures pour arrêter une attaque générale de l'ennemi. Plus loin, il parle de la corvée d'eau pour les poilus qui défendaient la Fourche, la crête de Fleury, sous un soleil torride et parmi les cadavres décomposés des leurs qui jonchent le sol. Un chapitre encore est consacré aux « coureurs de Verdun » (25 juin 1916), à ceux qui devaient transmettre les ordres quand les fils reliant les appareils se trouvaient coupés, qui arrivent le plus souvent à remplir leur mission et en reviennent quelquefois. Ce sont aussi des épisodes de la longue bataille pour le fort de Souville, — dernier rempart de la citadelle, — et l'aspect tragique des bois massacrés. Il raconte le dangereux voyage qu'il eut à faire, pendant le bombardement, pour gagner Souville, sur lequel il donne de précieux détails, et même un panorama de la bataille vue d'une tourelle de l'ouvrage d'où l'on domine toute la région. — Un autre récit, et des plus prenants, se trouve consacré au bombardement avec des obus à gaz, que déclanche l'ennemi avant l'assaut et qui doit empêcher de ravitailler les postes de combat ;

où les territoriaux qui arrivent à passer,== en petit nombre, — doivent cheminer dans la nuit et parmi les vapeurs méphitiques avec les munitions. Au matin, l'ennemi donne l'assaut, mais trop tard, le ravitaillement a pu s'effectuer, des renforts sont arrivés et l'attaque reste inutile. — C'est enfin l'épisode de la relève, — contrariée, retardée par les nécessités de la bataille ; le régiment décimé, fourbu, croulant de fatigue, qui vient du secteur de Fleury, et qu'il faut diriger la nuit dans le bois de Belleville pour s'y tenir en réserve sous le feu de l'adversaire ; qui accepte tragiquement sans un cri, sans une parole de reproche, maintenu par la discipline, quand il était en route pour gagner le secteur de repos qu'il se trouvait si bien mériter.

Je passe sur les derniers épisodes du volume. La relation de M. Dupont est une des plus prenantes de celles qui ont été données sur cette période. *L'attente*, c'était l'espoir du succès définitif auquel tous se dévouaient opiniâtrément, — l'arrêt de l'offensive adverse, — que des événements postérieurs, malheureusement, devaient bien remettre en cause.

Avec la guerre présente, M. Gustave Hervé, si l'on peut ainsi dire, a trouvé son chemin de Damas. Je ne suspecterai pas la sincérité de sa conversion, et je veux dire simplement qu'il y a toujours chez les nouveaux adeptes un enthousiasme qui leur fait jouer un rôle un peu excessif. Les articles qu'il a réunis en volumes, — volumes dont les titres indiquent, en même temps que cette évolution, la marche générale des événements sur notre front : **Après la Marne, la Muraille, Jusqu'à la Victoire**, — ont été publiés d'abord dans la *Guerre Sociale* qui a ensuite changé de titre pour devenir *la Victoire*. On y trouvera ses chroniques sur *le procès des majors allemands* (22 nov. 1914) ; *les vieux de la vieille ; l'Italie et la guerre ; le pot aux roses autrichien ; les hésitations du Japon*. Ailleurs, c'est *le dernier exploit de leurs sous-marins ; les Etats-Unis et l'Allemagne ; les Dardanelles ; la rive gauche du Rhin ; à qui Constantinople ; le Bouvet ; l'affaire Desclaux ; les comitadjis bulgares ; l'Italie et l'Adriatique ; les bombes asphyxiantes ;* et encore dans le troisième volume : *la voix de l'Irlande ; Metz bombardée ; la bataille de Galicie ; le Lusitania* (9 mai 1915) ; *la victoire d'Arras ; la Roumanie et la Russie* (27 mai) ; *la perte de Lemberg ; la guerre à l'alcool ; les Dardanelles* (30 juillet), etc... J'ai cité un peu au hasard. Ces articles naturellement suivent les faits au jour le jour, indiquent les préoccupations du moment, commentent les actes et les paroles. On y retrouve les qualités comme les défauts de l'auteur ; mais ils ont toujours l'abondance, l'entrain, la conviction quelquefois un peu excessive que goûtent ses lecteurs habituels. — Les trois volumes qu'il vient de faire

paraître, font suite à la *Patrie en danger*, recueil qui a été publié antérieurement.

Totoche prisonnier, de guerre, *journal d'un chien à bord d'un tank*, est un petit volume fantaisiste de M. Charles-Maurice Chenu. C'est l'histoire d'un chien allemand, du nom de Poilu, qui fut pris et adopté par les nôtres et baptisé Fritz, puis enfin Totoche. Il a fini par prendre notre parti et se trouve combattre ou tout au moins accompagner les combattants qui tiennent garnison à bord d'une « crème de menthe », — le char de guerre que nous a valu le conflit actuel. Naturellement il raconte les choses de son point de vue de chien, par exemple lorsqu'il parle des camps : « Un camp est un grand espace où les civils cherchent à entrer, et d'où les militaires cherchent à sortir... Les habitations sont des baraques en planches. Le règlement prescrit d'en tapisser l'intérieur du plus grand nombre possible de portraits de femmes ôtant leurs bas, soulevant leur chemise ou tâtant leurs seins. » Et plus loin ces réflexions à propos de la culture physique : « Un athlète complet est un homme incomplètement habillé qui tourne autour d'un sifflet tenu par un instructeur. » Après quoi il ajoute : « Il est presque pénible de voir ces Messieurs marcher à quatre pattes, tant on voit que la civilisation les a déshabitués de l'usage courant des membres antérieurs. » — Je passe sur les préliminaires de la bataille : la *première manœuvre; en route; au front*; *méditation avant le jour J.*, — qui doit être celui du combat; — et c'est enfin la marche vers l'ennemi dont les aviateurs ont bientôt repéré les tanks, qui se trouvent copieusement bombardés. Les appareils avancent néanmoins, escaladant, tanguant, roulant; mais l'un d'eux retombe en arrière; l'autre prend feu et il s'en échappe, hurlant, des hommes qui ne sont plus que des brasiers. Le tank poursuit sa route, passe remblais et fossés, tandis que les mitrailleuses adverses le criblent de balles. Mais l'appareil hésite, s'arrête enfin; ou attend des ordres; les hommes descendent et allument des pipes. Puis se produit la contre-attaque; l'ennemi s'avance bientôt, pris sous le feu de six appareils qui ont fini par se trouver en batterie et dont le tir rageur fauche des rangs entiers. — Le combat terminé, on descend des chars; on s'informe des voisins; des renforts arrivent. Mais il faut regagner l'arrière sous de nouvelles rafales d'obus, et c'est alors que Totoche est blessé ainsi que son maître; on les dirige sur une ambulance et de là sur Paris. — C'est la partie la plus intéressante du récit, mais également celle qui s'éloigne le plus de sa conception première. C'est l'auteur, en somme, qui raconte et non plus son personnage. — Totoche enfin se trouve mis à la retraite, — n'étant même pas bon à chasser les rats dans les tranchées, — après quoi il se marie et il a beaucoup d'enfants, comme dans les contes d'autrefois; mais il avoue regretter

sa vie passée dans l'activité du front, si bien que le récit s'achève sur une note plutôt mélancolique. — Cette fantaisie, souvent alerte et parfois goguenarde, est en somme une curiosité.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LE DÉBARQUEMENT DE M. DE KUHLMANN. — Les députés allemands sont partis allègrement en vacance le 13 juillet. Après avoir rempli pendant quelques jours l'emploi de muets du sérail, ils ont emporté dans leur foyer la conviction qu'ils viennent de prendre part à l'un des actes les plus décisifs de la politique impériale. Une fois de plus, les coryphées du grand quartier général se sont affirmés manœuvriers de premier ordre. Un ministre imprudent dans ses paroles est tombé, sans que ses partisans les plus convaincus aient osé proférer la moindre plainte ; un chef de groupe, après avoir fait claquer son pupitre, en annonçant avec des cris que lui et ses amis refuseraient dorénavant à jouer leur partie dans l'orchestre, a ramassé son instrument pour lâcher docilement sa note, et le concert s'est terminé sans discordances. Le budget a été approuvé dans son ensemble, puis le vote des crédits de guerre — 15 milliards de marks — a été expédié en un quart d'heure. Mais cette bouffonnerie vaut d'être contée dans ses détails.

Qu'a voulu M. de Kuhlmann en faisant sa sensationnelle déclaration du 24 juin ? Avant tout, faire parler les Alliés. Trois semaines plus tard, lorsqu'il faisait publier par les journaux sa communication secrète au sujet de la Belgique, M. de Hertling espérait encore faire parler les Alliés. Si la diplomatie allemande varie dans ses moyens d'action, c'est toujours la même manœuvre, destinée à amener coûte que coûte une conversation, d'où pourrait sortir quelque tractation louche... Malheureusement, quand on prononce à haute voix des paroles destinées à l'exportation, on ne peut empêcher qu'elles soient entendues dans l'entourage de la tribune. Le Reichstag a dressé l'oreille et les paroles de M.de Kuhlmann ont provoqué un tel mouvement de stupeur que l'intervention du chancelier n'a pas suffi à calmer les esprits.

Malgré la gravité de la situation présente,la discussion du budget, se poursuivait sans incidents dans le sein du Parlement de l'empire, et les députés,même les plus turbulents,ne semblaient nullement disposés à poser au gouvernement des questions embarrassantes. Le 24 juin, les chapitres de la chancellerie et des affaires étrangères étaient à l'ordre du jour. C'est alors que, dès le début de la séance, le secrétaire d'Etat prit la parole pour présenter un exposé général.

Le chancelier et M. de Payer, vice-chancelier, se trouvaient à ses côtés au banc du gouvernement, mais ne jugèrent pas nécessaire d'intervenir dans la discussion. M. de Kuhlmann, au cours de son discours, se crut obligé d'expliquer pourquoi, au lieu d'une guerre courte que l'on prévoyait, les hostilités se prolongeaient bien au delà des prévisions. Il s'appuya sur le témoignage du maréchal de Moltke qui, le 14 mai 1890, avait dit au Reichstag :

Si la guerre suspendue sur nos têtes depuis plus de dix ans éclatait maintenant, personne ne pourrait dire combien de temps elle durerait, ni comment elle prendrait fin. Ce sont les plus grandes puissances de l'Europe qui, armées comme jamais, entreraient en lutte.

Aucune d'elles ne peut être assez complètement battue en une ou deux campagnes au point qu'elle se déclarera vaincue et qu'elle sera obligée de signer la paix à de dures conditions, au point qu'elle ne pourra se relever, lui faudrait-il un an pour recommencer la lutte. Messieurs, *cela peut être une guerre de sept ans, une guerre de trente ans,* et malheur à celui qui met l'Europe en feu, qui met le premier la mèche au baril de poudre.

L'évocation de la guerre de Trente ans a toujours provoqué en Allemagne la plus vive inquiétude. Aussi ce rappel des avertissements de Moltke a-t-il désagréablement surpris les parlementaires allemands. Le sténogramme de la séance enregistre à cet endroit des « rumeurs prolongées ». Mais M. de Kuhlmann est allé plus loin : il a fait siennes les paroles du vieux maréchal et, après avoir accusé la Russie d'avoir déchaîné la guerre, il a ajouté que *par des décisions militaires seules, sans négocations diplomatiques, on ne pourrait guère attendre une fin absolue de la guerre.*

Cette déclaration, si contraire aux idées de l'état-major qui annonce depuis le 21 mars une bataille de décision, *une bataille d'anéantissement*, ne devait pas étonner dans la bouche de M. de Kuhlmann. Le négociateur de Brest-Litovsk, le signataire du traité de Bucarest, grisé par de trop faciles succès, ne pouvait cacher qu'il espérait imposer aux Alliés des tractations du même genre qui eussent assuré à la diplomatie allemande ce que les généraux n'avaient pas pu obtenir sur les champs de bataille. Ce subtil oriental (il ne faut pas oublier qu'il est né à Constantinople), qui affecte des manières de grand seigneur, se mettait, par sa théorie nouvelle de l'impossibilité de la victoire, en opposition avec la clique belliqueuse qui ne jure que par Ludendorff. Aussi le scandale fut-il énorme dans les milieux pangermanistes ; mais il fut de courte durée. Tandis que tous les journaux pangermanistes étaient remplis de clameurs indignés, le *Vorwaerts* du 25 juin imprimait en grosse manchette : « Pas de fin de la guerre par la décision militaire ». Les journaux de gauche, *Gazette de Francfort* et *Berliner Tageblatt,* voyant la situation du secrétaire d'Etat singulièrement compromise, affirmè-

rent gravement que la chute de M. de Kuhlmann entraînerait celle du chancelier, de sorte que le pays serait menacé de la crise la plus grave, si les dirigeants anonymes de la politique allemande obéissaient aux injonctions de la droite.

Dès le lendemain, la situation prit cependant une autre tournure. La presse recevait l'ordre de ne pas commenter le discours de M. de Kuhlmann et le chancelier prenait à son tour la parole au Reichstag pour affirmer que les paroles du secrétaire d'Etat avaient été mal interprétées. Tout en le louant de son exposé général, il ajoutait qu'il n'avait été nullement dans son intention de déprécier l'effort des militaires. M. de Kuhlmann revint ensuite à la tribune pour faire son *meâ culpâ*, sous prétexte de répondre au discours du comte Westarp, qui n'avait pas caché sa « douloureuse impression ».

Nous espérons aussi, a-t-il dit, pour l'avenir, la victoire jusqu'au moment où nos adversaires seront précisément disposés aux ouvertures que je demande, qui soient conformes à la situation et satisfassent aux nécessités vitales de l'Allemagne.

Le comte Westarp a déclaré :

« Je ne puis pas m'imaginer que le secrétaire d'Etat ait voulu dire que seules des négociations pourront nous conduire à la victoire et non des décisions militaires. »

Je dois protester avec la dernière énergie contre ce point de ses déclarations. Le comte Westarp ne pouvait pas en réalité s'imaginer cela. Le texte de mon discours était absolument clair. C'est cette interprétation du mot « seules » qui modifie complètement ce que j'ai dit, à savoir que, par des décisions militaires seulement, sans toutes les négociations diplomatiques, on pouvait à peine espérer la conclusion absolue de la guerre.

Toute l'importance est donnée là aux décisions militaires et les négociations diplomatiques sont clairement désignées comme secondaires et venant ensuite. Les événements suivront toujours le cours que j'indiquai brièvement. Le succès militaire est la condition, la base des négociations diplomatiques.

Après ces palinodies, il n'y avait plus qu'à « classer » l'incident. Aux « jours agités » dont parlait la *Gazette de Cologne* allait succéder des séances plus calmes, au cours desquelles les députés voteraient sans murmurer. Mais un nouvel incident vint alors se greffer sur le premier. Au cours de la troisième lecture du budget, le 3 juillet, M. Scheidemann, pris soudain d'un accès d'indépendance, esquissa ce que le *Vorwaerts* (4 juillet) a pompeusement appelé « l'offensive de la vérité ». Passant en revue les derniers actes du gouvernement impérial, le leader des socialistes majoritaire a proféré des menaces à l'adresse du grand quartier général qui s'oppose à la volonté du peuple allemand :

Si le gouvernement n'est pas décidé à imposer son point de vue, il n'a qu'à s'en aller. Ce que nous voulons, c'est un gouvernement qui, comme

le fait le haut commandement, dans son propre domaine, sache vaincre de son côté dans le sien. Il faut terminer la guerre le plus tôt possible. A un gouvernement qui n'en est pas capable, nous ne pouvons même pas accorder le budget qu'il nous propose. Ceci est un avertissement. Les intérêts qui sont en jeu sont énormes. Il s'agit de la vie de milliers de créatures.

M. de Payer, en s'efforçant ensuite de calmer M. Scheidemann, sans répondre directement à ses invectives, savait bien que les plus solides soutiens du gouvernement de M. de Herling ne passeraient jamais des paroles aux actes. Mais quelques-uns s'y laissèrent tromper. C'est ainsi que les *Basler Nachrichten* écrivaient le 5 juillet : « La déclaration de M. Scheidemann au Reichstag est l'événement le plus important de la vie politique allemande depuis le début de la guerre. » Et l'organe suisse ajoutait :

Le fait essentiel est que les socialistes de l'Entente ne pourront plus reprocher aux socialistes allemands de couvrir la politique du gouvernement. L'acte de Scheidemann doit donc être placé sur le même plan que la décision prise par le Labour Parti anglais de dénoncer la trêve des partis.

Les *Basler Nachrichten* prenaient évidemment leurs désirs pour des réalités. Huit jours s'étaient à peine écoulés que M. Scheidemann reprenait docilement sa place au banc de la majorité pour voter avec entrain tous les crédits que réclamait le gouvernement. C'est que dans l'intervalle la main de l'état-major s'était fait durement sentir. L'Allemagne apprenait une fois de plus qu'elle devait obéir aux lois de la guerre et que les chefs militaires entendaient se faire obéir sur tous les domaines. Les députés majoritaires ont-ils été vertement tancés par le comte Hertling, ainsi que le prétendent certains journaux? C'est fort possible. En tous les cas, le coup de balai qui fit disparaître M. de Kuhlmann servit d'avertissement aux socialistes impériaux qui, battus et contents, s'en sont allés comme les autres, avec leur courte honte.

Les journaux conservateurs avaient traité M. de Kuhlmann de *défaitiste*. La langue parlementaire allemande, soigneusement purgée de tous les mots étrangers, depuis le commencement de la guerre, s'est enrichie d'un mot français, la clique pangermaniste n'ayant pas découvert dans son répertoire de terme assez vif pour qualifier l'attitude du secrétaire d'Etat. La linguistique a de ces singulières revanches. Malgré les ordres de la censure, l'habile diplomate auquel l'Allemagne doit ses meilleurs succès des derniers mois était trois fois par jour traîné dans la boue par les organes qui cherchent leurs inspirations au grand quartier général. En même temps devait se plaider à Berlin le procès intenté par M. de Kuhlmann à deux feuilles conservatrices qui l'avaient accusé de s'être livré à Bucarest aux orgies les plus compromettantes pour le représentant de la vertu impériale. Le rédacteur responsable de la

Deutsche Zeitung avait déclaré qu'il retirerait ses allégations si M. de Kuhlmann, « personnage nuisible », donnait sa démission. L'affaire fut ajournée pour permettre aux accusés d'apporter leurs preuves et le secrétaire d'Etat à l'office des Affaires étrangères fut mandé auprès de l'empereur.

Une note officielle a affirmé que la chute de M. de Kuhlmann n'était pas en corrélation avec l'affaire de mœurs que ses adversaires avaient montée contre lui. Quand ce diplomate partit pour le grand quartier général, le 8 juillet, il devait seulement fournir à son souverain un rapport sur la situation créée par son discours du 24 juin. Mais le lendemain M. de Kuhlmann était démissionnaire, sans que l'on sût à quel mobile il avait obéi pour se démettre de sa charge. Comme son successeur, le contre-amiral de Hintze, était arrivé quelques jours avant lui au quartier impérial, on peut être certain que le débarquement du secrétaire d'Etat avait été décidé avant qu'il lui fût permis de se justifier.

Après onze mois de pouvoir, jalonnés d'incidents multiples, M. de Kuhlmann cède sa place à un personnage chez qui l'absence de scrupules s'allie au plus bas esprit d'intrigue. Ce diplomate de grands chemins, organisateur de complots et d'assassinats, a déjà beaucoup fait parler de lui depuis le commencement de la guerre. Son passage en Chine a laissé le souvenir d'incidents rocambolesques. A Christiania, où il représentait l'Allemagne depuis un an, on est enchanté d'être débarrassé de lui. Les manigances de Jagow et de Zimmermann, prédécesseur de M. Kuhlmann à la Wilhelmstrasse, auront été des jeux d'enfant, à côté des coups de main que prépare l'homme de sac et de corde en qui Ludendorff a enfin trouvé un diplomate selon son cœur.

Le départ de M. de Kuhlmann, écrit la *Gazette de Cologne*, met fin à une situation qui devenait intenable. Il s'agit maintenant de réitérer l'accord entre le gouvernement et le haut commandement. Le peuple ne se refusera pas à suivre ses chefs et à réaliser l'unité du front intérieur.

Mais dans des appréciations de la presse de gauche perce l'inquiétude. Le *Berliner Tageblatt* écrit :

Kuhlmann est renversé par l'esprit pangermaniste et les militaristes chauvins allemands. Voilà le fait que rien ne saurait effacer. Nous ne voulons pas amoindrir ce triomphe politique de la force; le passer sous silence n'empêcherait point que Hintze succède à Kuhlmann.

Si l'on en croit la *Gazette de Francfort*, le comte de Hertling, au cours des explications confidentielles qu'il a données aux membres de la commission principale du Reichstag, le 12 juillet, aurait affirmé que la « combinaison Hintze » a été décidée dans l'espoir que d'ici trois mois les événements militaires sur le front occidental permet-

traient d'envisager une situation nouvelle. Le grand quartier général se serait même exprimé dans ce sens d'une façon très catégorique.

Une fois de plus, les représentants du peuple allemand se sont contentés d'une promesse qu'on leur a déjà faite tant de fois. Laissons-les se nourrir de leurs vaines espérances. Nous savons mieux qu'eux où va l'Allemagne.

HENRI ALBERT.

§

Belgique.

LA POLITIQUE NATIONALE. — C'est un mouvement sans cesse grandissant que celui dont mon distingué confrère M. Fernand Neuray a pris la tête en créant la *Nation belge*. Une modification profonde est en train de se produire dans la politique de mon pays.

M. Fernand Neuray était avant la guerre un polémiste clérical particulièrement fougueux et incisif ; mais sa parfaite loyauté lui valait dans la presse bruxelloise une estime confraternelle unanime : un rude jouteur, disait-on, mais un galant homme.

Lorsque survinrent la guerre et le bel élan d'union sacrée des premiers temps, trois quotidiens belges de langue française continuèrent à paraître en terre d'exil : *l'Indépendance belge* et *la Métropole* en Angleterre ; *le XX^e siècle* à Paris et au Havre. Ces trois journaux se distinguèrent par une tenue excellente ; ils firent vraiment la trêve des anciennes querelles, ne recherchèrent que l'intérêt national. Assurément, les directeurs du *XX^e siècle* et de *la Métropole* ne renièrent rien de leur foi religieuse ; *l'Indépendance belge* demeura un journal nettement libéral et démocratique ; des traits communs toutefois les unissaient : la sainte haine de l'envahisseur allemand, la volonté de maintenir l'unité nationale menacée par les traîtres de l'activisme flamingant et quelques wallingants suspects. En même temps, leurs cadres s'élargissaient ; il s'y produisait un échange de garants d'amitié : l'écrivain catholique Firmin van den Bossche donnait des articles à *l'Indépendance belge*, cependant que *le XX^e siècle* ouvrait largement ses colonnes à des socialistes comme Antoine Dewinne, un des fondateurs du parti ouvrier, au citoyen Louis Piérard, à des libéraux comme Jean d'Ardenne, le rédacteur en chef de la *Chronique*, la plus anticléricale des feuilles bruxelloises, à Gérard Harry, Dumont-Wilden, etc.

Le grand mérite de M. Neuray fut d'entretenir cet enthousiasme patriotique, de tout mettre en œuvre pour assurer son prolongement : au cours d'une série d'articles remarquables, il élabora une doctrine du nationalisme belge excellemment résumée par M. Norbert Wallez dans son petit livre *la Belgique de demain*. Mais que vaut une doctrine politique si elle ne s'inspire pas des réalités et des contingen-

ces? Or, c'est là précisément l'intérêt du mouvement propagé par M. Neuray, il correspond si parfaitement aux nécessités vitales belges que ses directives s'imposeront inéluctablement après la guerre quand il s'agira de faire œuvre de reconstruction nationale. Peu importe le ou les partis qui assumeront le pouvoir : l'atmosphère sera changée ; à la politique du verbalisme et des petites haines dont s'accommodai le temps de paix succédera une politique d'envergure plus large sans laquelle la reconstitution de la Belgique ne pourrait s'accomplir.

Ah! la lamentable et stagnante politique d'autrefois! Je parcourais dernièrement les Annales parlementaires de ces trente dernières années. Quelle moisissure! Nous possédions quelques bons orateurs. Mais qu'ils s'écoutaient parler! Que de paroles vaines! Mises bout à bout, ces harangues feraient des kilomètres de truismes saumâtres. Que de semaines, de mois et d'années gaspillées par exemple à disserter pour ou contre la morale religieuse, pour ou contre le suffrage universel, en faveur de l'individualisme ou du collectivisme. Poin n'est besoin d'ajouter que dans des ouvrages spéciaux, ces matières sont traitées d'une façon plus concise, plus claire et sans tous les provincialismes de pensée et de langage dont nos honorables se croyaient tenus de les agrémenter : chaque année, un M. Gilés de Pélichy se croyait obligé, ne pensez pas que je plaisante, à prononcer un discours en faveur du rétablissement du pouvoir temporel des papes, cependant qu'au Sénat, le comte Goblet d'Alviella faisait de l'exégèse et qu'à la Chambre un ancien maître d'école, le citoyen Célestin Demblon, brandissait ses foudres laïques contre saint Alphonse de Liguori. Je croyais rêver en parcourant ces vieilles sornettes pourtant si proches de nous. Ceux qui les débitaient s'imaginaient agir; il est peu de leurs discours où l'on ne retrouve ce belgicisme : « *l'acte que j'ai posé* » ou « *l'acte que vous venez de poser...* » En réalité on n'agissait pas du tout et l'on ne posait que pour la galerie.

Le recrutement politique était défectueux, surtout si l'on considère que la Belgique est principalement un pays d'exportation et de transit. Les députés et les sénateurs n'avaient en général que des notions vagues et de seconde main de la vie économique; le barreau de Bruxelles et ceux de la province avaient en quelque sorte accaparé le parlementarisme; d'où l'habitude de pérorer au lieu d'administrer et d'agir.

Les Belges, dans leur majorité, sont catholiques. C'est un fait. Qu'on le respecte. Mais qu'à leur tour, les catholiques ne s'ingénient pas à tracasser les libres-penseurs et les francs-maçons. A ce point de vue, nos ouvriers wallons donnent un bon exemple : étant presque tous socialistes, ils votent contre les libéraux et les catholiques, ils ont des « temples de la Science », mais ils n'empêchent pas leurs femmes d'aller à la messe ni leurs enfants de faire leur première communion; quand c'est les fêtes des mineurs, dans le Centre et dans le Borinage,

une ancienne coutume fait encore qu'on promène au fond de la fosse la statue de sainte Barbe. Et personne n'y trouve à redire. Voilà de la bonne tolérance.

Les avocats qui formaient le noyau essentiel de ce qu'ils appelaient improprement la « politique » ont contribué par contre à maintenir le terrain brûlant. Aussi bien du côté anticlérical que de l'autre, c'était leur intérêt. Il faut bien se dire que leur culture est assez restreinte ; qu'en matière économique ils n'ont appris que des généralités désuètes et qu'ils ne parvenaient à faire figure au Parlement qu'à la condition de rester dans les lieux communs déclamatoires. La loi des couvents, par exemple, qui créa tant d'agitation légitime dans le pays fut l'œuvre d'un avocat dont les convictions n'avaient rien de fanatique, mais qui s'était piqué au jeu de la « politique ».Comme l'a si bien souligné l'abbé Wallez, les exagérations cléricales font la partie belle aux anticléricaux et vice-versa, pour le plus grand profit de messieurs les avocats de droite et de gauche, dont la chicane et les querelles sont l'élément.

Il ne faut toutefois pas pousser trop loin l'exclusive contre ceux que Dostoiewski, dans l'*Adolescent*, a appelé les « consciences de louage » (c'est pourtant vrai qu'ils ont pris l'habitude professionnelle de plaider indifféremment le pour et le contre...) ; mais si l'on conçoit parfaitement qu'un avocat détienne le portefeuille de la justice, on est fondé à ne pas le croire spécialement désigné pour l'agriculture, l'industrie, la guerre, les sciences, les arts, les travaux publics, les affaires étrangères. Il arrive pourtant qu'un avocat ayant passé de longues années dans le maniement des administrations publiques y acquière des connaissances, devienne un homme d'Etat ; ce fut notamment chez nous le cas de M. Jules Renkin qui projette des lumières complètement nouvelles sur l'exploitation des chemins de fer, une de nos ressources principales non seulement à cause de notre développement ferroviaire, mais aussi à cause de notre situation géographique. Or, nos ministres des chemins de fer, qui presque tous furent des avocats, les gérèrent déplorablement.

Les avocats sont des citoyens comme les autres, formés particulièrement il est vrai en vue des arguties devant les tribunaux ; tout fait supposer qu'à l'avenir, le pays entendra qu'ils restent davantage à leur place.

Des enquêtes, des conversations, des renseignements personnels me permettent d'affirmer que les véritables maîtres du pays, ceux qui ont fait sa prospérité, je veux dire les industriels, sauront tenir la main à ce qu'il en soit dorénavant ainsi ; c'est également le désir très net de la jeunesse active, entreprenante, réaliste, sortie des hautes écoles techniques, industrielles, économiques, commerciales dont la multiplication fut une des caractéristiques belges de ces quinze der-

nières années. Notre monde industriel n'aura pas attendu la guerre pour intervenir efficacement dans le sens de l'intérêt national. Sous le règne de Leopold II, ce monde fut en opposition avec les juristes et, sans distinction de « cléricalisme » ou d' « anticléricalisme », un des appuis les plus solides de la politique d'expansion du feu Roi ; de même aux élections de 1912, il intervint pour maintenir la stabilité du régime.

Aussi longtemps que la politique n'avait pas de trop graves répercussions économiques et sociales, les industriels laissaient faire. La petite vanité tribunienne ne tentait point nos robustes capitaines d'industrie : l'installation d'une usine, la découverte de nouveaux gisements houillers en Campine, la création d'entreprises en Russie, dans les Amériques, en Extrême-Orient retenaient plus leur attention que les bavardages de messieurs les parlementaires. Mais après la guerre ce sera tout différent : il faudra reconstruire; les problèmes seront complexes et dépasseront les facultés simplement avocassières : outillage national ; réparation des dommages ; assiette fiscale, traités de commerce, amélioration du change, il ne s'agira plus de faire des discours ronflants, de se frapper la poitrine en disant « qu'on pose des actes ».

Nous aurons besoin d'hommes pratiques, d'hommes rompus aux affaires, habitués à prendre des décisions et à assumer des responsabilités : il y va de l'avenir de la Belgique. Notre Constitution permet à la Couronne de choisir ses conseillers en dehors du Parlement; elle use rarement de cette prérogative, mais tout permet de penser que le Parlement se renouvellera et que nos industriels y feront une importante trouée. Ils savent du reste parfaitement qu'on ne pourra pas se passer d'eux. M. Emile Vandervelde rejoint M. Neuray quand, songeant aux difficultés de demain, il dénonce les vices actuels du parlementarisme et cite avec complaisance, ainsi que je le signalais dans une récente chronique, l'exemple de la démocratie suisse où il n'appartient pas au Parlement de renverser le gouvernement.

Cette politique inévitable d'après-guerre n'ira pas sans un renforcement nécessaire du pouvoir de l'Etat, lequel peut très utilement du reste s'accommoder d'une décentralisation fonctionnant sous son contrôle et permettant l'élasticité des initiatives.

Plus que jamais, l'union des Flamands et des Wallons sera indispensable dans l'effort d'après-guerre. Les deux parties du pays ne peuvent se passer l'une de l'autre sous peine de dissolution de la nation belge. C'est ce que le grand chef wallon, Jules Destrée, a si parfaitement compris quand il a nettement rompu avec les wallingants qui se prêtent à la tactique allemande de création d'un Etat flamand à côté d'un Etat wallon dans le but de les rendre rivaux et

d'amener un divorce entre deux races que des siècles ont unies, de manière à constituer cette Belgique dont un moine wallon écrivait déjà au XIe siècle dans un de ces intéressants rouleaux qui circulaient alors d'abbaye en abbaye : « On nous considère comme les derniers des Gaulois ou comme les premiers des Germains. Nous ne sommes ni Germains ni Gaulois ; nous tenons à la fois des uns et des autres.»

Au demeurant, ce que j'ai été amené à écrire sur le mouvement séparatiste a été confirmé au Reichstag par le député socialiste Haase à qui le compte rendu du *Vorwaerts* prête les paroles suivantes : « La déclaration du Conseil des Flandres est une machination... Tout le mouvement flamand n'est qu'une duperie. Les honnêtes gens n'éprouvent tous en Belgique que du mépris pour le Conseil des Flandres. Si les Flamands dont le pays a été attaqué en 1914 se laissent aller à parler d'une nécessité de défense, leur jugement est prononcé. (Le compte rendu signale : Vives rumeurs et cris d'indignation.) Ce ne sont pas les cris d'indignation qui détruiront cette vérité. »

Le député Haase ne se trompe pas. A part de méprisables manifestations isolées, les activistes flamingants et wallingants sont paralysés dans leurs entreprises et ne récoltent plus que le dédain. Les Boches, eux-mêmes, voyant que cela ne donne pas, ont pris le parti de les abandonner.

J'ai exposé dans leurs grandes lignes les idées maîtresses de la *Nation belge*. Elles ont trouvé parmi les réfugiés et les soldats du front un accueil si empressé et si chaleureux, elles répondent si bien à l'état des esprits dans le pays occupé qu'elles permettent de fonder sur la Belgique de demain les plus fermes espoirs.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Finlande

LA QUESTION DE PETCHENGA. — La presse s'est dernièrement occupée avec insistance, mais sans beaucoup de clarté, d'une « grande Finlande », résultat d'annexions prochaines que ce pays préparerait. Il ne sera peut-être pas inutile d'apporter à cette question quelques précisions historiques et géographiques.

La frontière qui sépare actuellement, à l'est et au sud-est, la Finlande de la Russie est une ligne arbitraire qui coupe en deux l'ancienne province de Carélie, habitée des deux côtés de la frontière par une population de race et de langue finnoises. La Carélie russe comprend ainsi la partie septentrionale des gouvernements de Tver et de Novgorod et la partie occidentale des gouvernements d'Arkhangel et d'Olonets. Il est bien entendu que la Finlande n'a aucun droit d'incorporer, sans autre forme de procédure, ce territoire. Aucune

revendication précise n'a d'ailleurs été formulée à ce sujet. Les combats locaux qui ont eu lieu au delà de la frontière finlandaise ont été provoqués par le fait qu'environ 1.300 Rouges finnois se sont réfugiés à Kandalakcha (en finnois Kantalahti) et ont été poursuivis par certains détachements de volontaires blancs. D'autre part, les bolcheviks russes y ont soulevé des désordres, qui ont eu pour suite que la population finnoise de cette province (qui ne dépasse guère le chiffre de deux ou trois cent mille), exaspérée, a à plusieurs reprises exprimé le désir d'être attachée à la Finlande. Mais il semble que ce ne soit qu'au moment de la paix générale qu'il pourra être question de remplacer la ligne artificielle de la frontière actuelle par une frontière linguistique. Ce projet est conforme à la fois aux principes proclamés par l'Entente aussi bien qu'aux vœux de cette population qui a beaucoup souffert sous le régime russe. (La famine y est particulièrement grave en ce moment.)

D'un tout autre ordre sont les revendications sur une partie de la côte mourmane.

On appelle côte mourmane la partie septentrionale de la presqu'île de Kola sur une longueur d'un peu plus de 420 kilomètres à partir de la frontière norvégienne jusqu'à Sviétoï Noss (« Cap Sacré »). La Finlande croit avoir un droit de revendication sur une petite partie de cette côte. Si l'on jette un coup d'œil sur une carte de l'Europe du Nord, on constate que la Finlande est sur tout le long de sa frontière septentrionale « coiffée » par la Norvège. Elle n'atteint nulle part la mer glaciale. Tant que la Finlande appartenait à la Suède, les Lapons finlandais avaient, depuis des temps immémoriaux et à la suite d'une convention tacite entre la Suède et le Danemark-Norvège, libre accès à la mer pour y exercer la pêche, droit pour lequel ils payaient une contribution. Autrefois le littoral limitrophe à la Finlande était considéré comme étant commun aux Finlandais et aux Norvégiens, et le traité du 2 octobre 1751, conclu à Strömstad entre la Suède (la Finlande comprise) et le Danemark-Norvège en vue de régler la frontière entre les deux royaumes, accorda expressément, en confirmant le traité de Täyssinä de 1595, aux Lapons suédois et finlandais le droit de « se servir de la terre et des eaux » sur la côte de la Mer Glaciale. Il y avait en outre sur la côte sud de Varanger un territoire considéré comme la communauté des États avoisinants. Celui-ci fut cependant, par le traité de 1826, partagé entre la Norvège et la Russie, sans qu'aucune partie en fût attribuée à la Finlande. A la suite de la fermeture, en 1852, de la frontière finlandaise aux Lapons norvégiens qui, auparavant, pendant une partie de l'année, avaient l'habitude de chercher pâture pour leurs rennes en territoire finlandais, l'ancienne communauté fut formellement abolie et l'accès de la côte norvégienne fut par un décret norvégien

interdit aux étrangers. Dans l'impossibilité de gagner leur vie dans leur pays, nombre de Lapons finlandais émigrèrent et devinrent sujets norvégiens.

Comme cependant l'accès libre à la côte constituait un intérêt vital pour la population du nord de la Finlande, l'empereur Nicolas Ier accorda, par un décret du 11 juillet 1854, aux Lapons finlandais le droit de pêcher et de faire la chasse aux phoques le long de la côte russe limitrophe à la Norvège, dans le gouvernement d'Arkhangel. D'autre part, par un traité (« traité Canrobert ») conclu le 30 novembre 1855 avec la France et l'Angleterre, qui redoutaient de la part de la Russie des plans d'agrandissement au détriment des pays scandinaves, la Suède et la Norvège s'engagèrent non seulement à ne céder aucune partie du territoire des royaumes unis à la Russie, mais encore à n'accorder à cette dernière puissance aucun droit de pâturage, de pêche ou de chasse le long de la côte suédo-norvégienne.

La manufacture d'armes de Systerbäck, située en territoire finlandais, sur la frontière, entre Viborg et Saint-Pétersbourg, mais appartenant à la Russie, fut, avec les terrains y adhérant, par décret du 15 décembre 1864, détachée de la Finlande par voie administrative et annexée à la Russie. Cette mesure était motivée par le fait que « les ouvriers et autres habitants de la manufacture d'armes étaient sujets russes et ignoraient les langues parlées en Finlande aussi bien que la législation en vigueur en ce pays ». Par ce même décret il fut promis que la Russie céderait plus tard à la Finlande, à titre de compensation, un terrain d'une valeur correspondante, soit sur la côte de la Mer Glaciale à l'est de la rivière de Jacob et à la baie de Stolboa, soit dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg près de la frontière entre ce gouvernement et la Finlande. (La rivière de Jacob forme, à la suite de Paatsjoki, à l'extrême pointe nord-est de la Finlande, la frontière entre la Norvège et la Russie.) La promesse de l'empereur Alexandre II n'ayant pas été réalisée, la diète de 1882 demanda qu'il plût à l'empereur Alexandre III d'accorder à la Finlande la partie du gouvernement d'Arkhangel comprise entre la frontière norvégienne et une ligne de démarcation allant de Kondosvach (en finnois Konnastunturi) tout droit trois milles (30 verstes) au petit lac constituant la source droite de la rivière de Paats, de ce lac quatre milles en avant dans la direction est-nord-est jusqu'au bras occidental de la rivière de Petchenga (en finnois Petsamo), puis le long de cette rivière jusqu'au fond du fiord de Petchenga et de là, en coupant la partie occidentale de la presqu'île des Pêcheurs, jusqu'à la mer. Aucune suite ne fut donnée alors à cette demande. Mais le gouvernement bolchevik céda ce territoire, dit « territoire de Petchenga », au gouvernement rouge de Helsingfors en février 1918, — ce qui, bien entendu, ne tire, pas à conséquence, — et cette ces-

sion figure, paraît-il, également dans les propositions faites récemment par les bolcheviks au gouvernement allemand.

Ce ne sont évidemment pas les prétentions formulées dans l'intérêt des pauvres pêcheurs lapons au droit d'accès à la mer (prétentions assez équitables, semble-t-il) qui ont attiré l'attention sur les événements qui se sont déroulés dernièrement dans la presqu'île de Kola, mais c'est parce que ces revendications ont été interprétées comme une tentative du gouvernement finlandais d'accaparer le chemin de fer mourman au profit des Allemands, qui gardent toujours leurs troupes en Finlande. Il n'est pas très aisé de se rendre compte de ce qui s'est passé dernièrement sur la côte mourmane. Un corps de volontaires blancs, commandé par un professeur de lycée et un médecin, semble s'être battu avec des Rouges finlandais et des Russes. D'autre part, des troupes françaises et anglaises y gardent d'importants dépôts de munitions et de vivres, destinés naguère à la Russie, et se sont mêlées à la lutte. D'après les dernières nouvelles (du 9 juillet) « la population de la côte mourmane a rompu définitivement avec la Russie et s'est jointe à l'Entente. Elle vient de recevoir des vivres envoyés par les Etats-Unis ».

On a aussi attribué aux Finlandais l'intention de vouloir par la construction d'une voie ferrée allant de Rovaniemi à Kem (station du chemin de fer mourman, située à la même hauteur que la ville finlandaise d'Uleâborg) couper Pétrograd de toute communication avec l'Europe occidentale. Crainte prématurée, semble-t-il : le trajet indiqué représente une ligne de près de 400 kilomètres, traversant un terrain marécageux et presque inhabité. L'exécution d'une voie ferrée, même provisoire, exigerait plusieurs années de travail. La nouvelle paraît d'ailleurs erronée. D'après les sources finlandaises, on se propose de mettre en état une chaussée allant dans une toute autre direction, à savoir de Rovaniemi à Kyrö, au sud du lac Enare, projet qui n'a pas nécessairement un but militaire. Il faut noter aussi que la cession éventuelle à la Finlande du territoire de Petchenga, situé à environ 100 kilomètres à l'ouest d'Alexandrovsk, terminus du chemin de fer mourman, ne constituerait pas, semble-t-il, un danger direct pour celui-ci. Il est à espérer que la question de Petchenga, qui n'a qu'un intérêt local, puisse être résolue indépendamment de la question du chemin de fer mourman dont l'intérêt, comme on sait, est mondial.

A. L.

§

Italie.

L'ITALIE ET LES SLAVES D'AUTRICHE. — Le communiqué de l'Etat-Major italien du 21 juin annonçait que des bataillons tchéco-slovaques avaient pour la première fois participé avec les troupes italien-

nes à la lutte contre l'armée autrichienne. Depuis quelques semaines en effet, les éléments de cette nouvelle armée partaient pour le front, accueillis partout, sur leur passage, à Florence, à Bologne, par les applaudissements de la foule. Le 14 mai, ce qui avait rendu le troisième anniversaire de la déclaration de guerre italienne plus émouvant que les précédents, c'avait été le solennel serment prêté par les volontaires de la Bohême sur « l'autel de la patrie ».

La politique que Giuseppe Mazzini avait défendue — l'alliance de l'Italie et des populations slaves de l'Autriche — est donc celle qui semble l'avoir emporté. Du reste, l'opinion publique et la presse italiennes ont toujours été pleines de sympathie pour la race tchèque et sa lutte pour l'indépendance. Les difficultés ne sont venues que du problème yougoslave ; et s'il y a encore bien des gens hostiles à l'idée d'une politique slavophile, c'est qu'ils n'ont aucune confiance dans la force du mouvement serbo-croate. Notre rôle n'est pas d'étudier la question, et de dire qui a raison. Nous en avons déjà parlé dans notre livre sur « l'Italie et le conflit européen » ; il nous suffit de signaler les deux volumes où sont soutenues les thèses contraires : celui de M. Gaetano Salvemini : *la Questione dell'Adriatico* (1), et celui de M. Tamaro : *Italiani et Slavi nell'Adriatico* (2). Nous ne voulons, dans cette brève chronique, qu'analyser — et expliquer — l'évolution qui s'est produite dans les esprits au cours de ces derniers mois.

Pendant longtemps, presque tous les organes politiques d'Italie avaient été à peu près d'accord sur la solution du problème de l'Adriatique. Outre les territoires triestin et istriote, il y avait un certain nombre de points stratégiques qui devaient en toute justice revenir à l'Italie ; on invoquait aussi des considérations d'ordre militaire pour expliquer la nécessité du « retour » de la Dalmatie à l'Italie. L'*Idea Nazionale* ou le *Giornale d'Italia* défendaient vigoureusement cette thèse ; et d'autres quotidiens, comme le *Corriere della Sera*, sans être aussi âpres dans l'invective, étaient aussi catégoriques dans leurs affirmations. Après le pacte de Corfou cependant, il commença à y avoir divergence d'idées, l' *Idea Nazionale* persistant dans son attitude intransigeante et disant que « le Comité yougoslave durait depuis trop longtemps, et qu'il était temps d'en finir », tandis que le *Corriere della Sera* faisait presque des avances aux Yougoslaves (n° du 4 août 1917). Evidemment il déclarait que les « droits des Yougoslaves ne pouvaient commencer que là où finissaient les droits des Italiens, droits reconnus par les puissances de l'Entente ». Mais on notait en même temps un souci de réaliser le programme du « delenda Austria » par un accord avec les Slaves du sud de l'Autri-

(1) *Libreria della Voce*, Florence.
(2) *Athenæum*, Rome.

che. Le *Corriere della Sera*, après le *Secolo* et l'*Unità* de M. Salvemini, reconnaissait à la Yougoslavie le droit d'exister (et c'était déjà beaucoup), mais à une condition : qu'elle fût modérée dans ses prétentions.

Pendant quelques semaines, les parties ne modifièrent guère leur manière de voir : les nationalistes continuant à douter de la sincérité des chefs yougoslaves, attaquant M. Trumbitch, et niant la possibilité d'une entente entre les Serbes et les Croates; le petit groupe de l'*Unità* et le *Secolo* défendant une politique d'accord avec les Yougoslaves — même au prix de sacrifices territoriaux de la part de l'Italie (la nécessité de détruire l'Autriche habsbourgienne primant toutes les autres); et enfin les grands quotidiens libéraux comme le *Corriere della Sera* laissant encore dans le vague les conditions d'un accord qu'ils commençaient cependant à désirer vivement.

Or, la révolution russe et ses tristes conséquences obligèrent les Slaves de la monarchie austro-hongroise à chercher leurs défenseurs et protecteurs ailleurs qu'en Russie. Ils durent demander aide aux puissances occidentales. D'un autre côté, l'offensive d'octobre et de novembre 1917 avait permis à l'armée autrichienne d'entrer en territoire vénitien; la fortune des armes étant momentanément contraire à l'Italie, celle-ci devait songer à affaiblir la puissance de l'Autriche-Hongrie par d'autres moyens que les moyens militaires, en attendant l'heure de la revanche. Il fallait encourager les Tchèques et même les Yougoslaves à faire bloc contre le gouvernement absolutiste de Vienne. Et si les Polonais s'y joignaient, ce n'en était que mieux. La question de l'Adriatique étant celle qui divisait le plus profondément Italiens et Yougoslaves, il tombait sous le sens qu'on n'arriverait à rien tant qu'on ne l'aurait pas résolue par des concessions réciproques. Ce qui dominait tout le problème, c'était ce « Delenda Austria ». « Le nœud de la guerre européenne tout entière est là, avait dit le *Corriere della Sera* du 25 juillet 1917; si l'Autriche est abattue, quoi qu'il arrive, c'est l'Allemagne qui a perdu la partie ; si l'Autriche reste forte, quoi qu'il arrive, c'est l'Entente qui perdra. Or, pour rendre possible le démembrement de l'Autriche, il faut que l'Italie ait un programme adriatico-balkanique de nature à lui valoir le consentement des peuples de l'Entente, et en même temps à rallier autour de l'Italie toutes les alliances qui jusqu'ici *dans la crainte d'une compensation insuffisante*, restent timides et dispersées. »

Le tout était de savoir si on voulait faire des concessions assez importantes. Plusieurs hommes politiques comprenaient que, pour faire disparaître les hésitations de certains groupes slaves d'Autriche, il ne fallait pas lésiner. Le duel Clemenceau-Czernin avait révélé la solidité de l'accord germano-autrichien et la duplicité de la diplomatie de Charles Ier. Il devenait difficile de soutenir la thèse, chère

au comte de Fels, et à beaucoup d'autres, d'une Autriche forte faisant contrepoids, après la guerre, à une Allemagne forte. Ce qui était désormais évident pour tout le monde, c'était la mainmise germanique sur le Mitteleuropa. Le seul moyen d'empêcher la constitution du formidable bloc économique germano-magyar, était d'élever le « querriegel » qui le couperait en deux. Rome, Paris, Londres et Washington n'avaient qu'à s'entendre pour travailler à l'émancipation des peuples qui seraient capables de former cette solide barrière.

Au début de 1918, le *Corriere della Sera* accentuait encore son évolution, et revenait souvent sur les mêmes formules, beaucoup plus précises et nettes que celle d'août 1917. « Il est nécessaire, disait-il (1), que le changement s'accentue et devienne radical et absolu. Il est nécessaire que les peuples qui luttent, dans les plus difficiles conditions, contre la tyrannie des Allemands et des Magyars ne se sentent pas trahis au sein de l'Entente, et ne puissent soupçonner en aucune façon dans l'Entente une intention de les abandonner, pour des raisons d'intérêt personnel, à la merci de leurs oppresseurs. »

Il devait y avoir rapprochement. Déjà, au mois de septembre, les socialistes réformistes italiens avaient profité de leur séjour à Londres pour s'informer avec précision des idées du Docteur Trumbitch, président du Comité yougoslave. Plus tard, d'autres initiatives privées favorisèrent les négociations de caractère officiel. Trumbitch et le général Mola, attaché militaire à l'ambassade italienne de Londres, s'entendirent avant que le président du Conseil des ministres d'Italie, M. Orlando, vînt lui-même approuver ces conversations par la visite qu'il fit au chef des Yougoslaves, en février, à Londres. C'était « le premier acte officiel qui marquât une nouvelle phase de relations entre le gouvernement italien et les sept millions de Serbes, de Croates et de Slovènes opprimés par l'Autriche-Hongrie ». Le gouvernement italien se montrait décidé à favoriser tout mouvement qui contribuerait à la réalisation du programme : « Delenda Austria ». L'accord avec les Yougoslaves rentrant dans ce programme, il en acceptait le principe, laissant toute liberté d'action aux comités qui se créaient, surtout au « Comitato per l'intesa tra le nazionalità soggette all' Austria-Ungheria », qui réunissait, sous la présidence du sénateur Ruffini, des hommes aussi divers que MM. Torre, Barzilai, Arcà, Maraviglia et Amendola.

On en arriva à penser que le mieux était de convoquer une assemblée des représentants de l'Italie et de la Yougoslavie. Ce Congrès devait avoir lieu à Rome; et M. Torre se chargea, au nom des organisateurs italiens, d'inviter les principaux chefs des Slaves d'Autriche, Tchèques, Slovènes, Polonais, Croates, Bosniaques.

(1) N° du 7 avril 1917.

Aux séances qui se tinrent à Rome les 8, 9 et 10 avril, assistèrent des délégués de tous les partis italiens, depuis le socialiste réformiste jusqu'au nationaliste : d'ailleurs l'*Idea Nazionale* elle-même insistait sur la portée de ces réunions. Défendant la politique qu'elle avait suivie depuis trois ans, elle parlait de la « position centrale que l'Italie devait prendre vis-à-vis des nationalités soumises à l'Autriche-Hongrie » (nº du 11 avril). D'autres journaux regrettaient qu'on eût pris si tard cette décision de s'entendre avec les Yougoslaves : « Si la politique de l'Italie avait été guidée par la logique, le Congrès de Rome eût dû avoir lieu il y a deux ans. Il aurait été logique en effet, après avoir déclaré la guerre à l'Autriche, de chercher de suite nos alliés non seulement parmi les ennemis extérieurs, mais encore parmi les ennemis intérieurs de la monarchie. » (*Secolo* du 11 avril.)

A côté de représentants de la France, de l'Amérique et de l'Angleterre, on vit donc Italiens et Yougoslaves discuter cordialement. La présence des Tchèques, des Polonais et des Roumains n'était pas inutile ; il ne s'agissait plus seulement du problème adriatique, mais du problème autrichien, devenu problème mondial. Les travaux du Congrès furent consacrés aussi peu que possible aux questions territoriales. « Le règlement des problèmes trop particuliers n'étant pas dans les attributions du Congrès », l'essentiel était de résoudre la question du droit des peuples. M. Trumbitch déclara « inutile toute contestation de territoire », puisqu'il fallait avant tout « vaincre et seulement vaincre pendant la guerre, et se préparer aussi éventuellement à une nouvelle et définitive victoire sur l'Autriche après la guerre ». De son côté, M. Ruffini, au nom des Italiens, disait que le pacte de Londres et celui de Corfou n'étaient pas inconciliables, et que la sécurité de l'Italie dans l'Adriatique était compatible avec la création d'un Etat yougoslave englobant les Croates, les Bosniaques, les Slovènes.

« Rarement l'initiative de cette diplomatie libre qui, dans les pays les plus civilisés, vit à côté de la diplomatie officielle et est constituée par les éléments politiquement les plus sensibles de chaque pays, a été couronnée d'un aussi plein succès. » C'est ainsi que l'*Idea Nazionale* du 12 avril a apprécié les résultats du congrès de Rome. D'autres journaux ont fait des réserves, et ont trouvé trop vagues les articles du nouveau pacte qu'on a appelé « le pacte de Rome ». Après la période de froideur, il était cependant difficile de résoudre tous les problèmes à la première prise de contact. C'est déjà beaucoup que des représentants autorisés des deux pays aient pu discuter avec cordialité, et s'entendre sur les principes. C'est beaucoup que le gouvernement ait approuvé ces discussions et que M. Orlando ait fait aux délégués des nationalités opprimées des déclarations officielles.

Il y a analysé devant eux les raisons qui ont favorisé un rapprochement jugé impossible par beaucoup d'Italiens et de Yougoslaves : « Il y a une raison de nature spirituelle, a-t-il dit, c'est que cette guerre nous a fait vivre une vie si intense que les mois ont la valeur historique de dizaines d'années, et les années de siècles, et que les transformations dans les esprits et les sentiments des peuples s'opèrent avec la même foudroyante rapidité, dans la direction que leur indiquait leur propre nature originelle. De même que tous nos ennemis ont progressé dans le raffinement d'une barbarie qui, chez eux, était innée, de même nous, Nations de l'Entente, peuples de liberté et de démocratie, avec nos propres défauts, nous nous sommes rapprochés davantage de notre idéal et nous nous sommes élevés toujours davantage au-dessus des intérêts particularistes et des instincts égoïstes... Car je pense qu'il ne convient pas de se cristalliser dans les questions préjudicielles au sujet de la façon d'être, alors qu'est en jeu l'être ou ne pas être... L'histoire d'Italie qui s'est accomplie n'est autre que votre histoire qui attend de vous son achèvement. »

Quelques semaines plus tard, les premiers éléments des légions tchéco-slovaques se dirigeaient vers le front italien. On parle aussi de la création de légions yougoslaves. Les nationalités opprimées d'Autriche-Hongrie se sentent donc désormais énergiquement soutenues par l'Italie et les autres puissances de l'Entente. C'est pourquoi les journaux italiens ont eu raison de voir dans la belle victoire du Piave autre chose qu'une victoire militaire ; c'est également une victoire politique, qui complète heureusement le travail des premiers mois de 1918, et encourage l'activité de tous ceux qui, en Autriche-Hongrie, luttent contre la tradition du gouvernement absolutiste et centralisé.

JEAN ALAZARD.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Les campagnes orientale et occidentale que l'Allemagne a à soutenir sont ainsi jugées par la *Westminster Gazette :*

La Turquie est épuisée et si elle était abandonnée à ses propres moyens elle s'écroulerait demain ; les Bulgares sont dans une situation qui n'est pas beaucoup meilleure ; ils sont fatigués de la lutte.

Pour empêcher ses alliés subordonnés de s'arrêter, il faut que l'Allemagne exerce une pression plus forte sur eux et leur prête une aide relativement croissante ; cependant, cette aide ne peut pas être avantageusement appliquée et devient de plus en plus une charge pour les ressources allemandes.

La répercussion de la pénétration alliée en Serbie, soit de Vallona, soit de Salonique, pourrait être ressentie dans l'Orient entier. En conséquence, l'ennemi serait obligé de s'y opposer par tous les moyens dont il peut disposer.

En réalité, la domination de l'Allemagne sur les autres Etats de la confédération germanique a toujours été basée sur l'invincibilité réputée du système militaire de la Prusse. Les difficultés de l'Allemagne à l'ouest, l'échec de l'offensive autrichienne en Italie, imposée par le quartier général allemand pour alléger les difficultés, ont soulevé en Autriche le doute au sujet de l'invincibilité. En raison du fondement véritable de la confédération germanique, les Allemands ont employé toutes les armes mensongères dont ils disposent pour cacher à leurs alliés le seul facteur militaire qui, plus que tout autre, a eu une influence marquée sur la campagne à l'Ouest. Ce facteur est l'infériorité tactique de leurs troupes prises dans leur ensemble.

Cette infériorité a été révélée, sans la moindre possibilité d'erreur, dans la bataille de la Marne et l'ascendant tactique dont a fait preuve alors l'armée française n'a pas été perdu depuis lors. Cet ascendant a été disputé à Verdun, il a été disputé par la création des « Stosstruppen », par l'emploi des méthodes de tactique de Ludendorff, tout cela en vain. Bref, le fondement véritable de la confédération germanique s'est fendu et crevassé. En même temps que le prestige du système militaire prussien qui, en grande partie, n'existe plus maintenant que sur le papier, l'édifice qu'il soutient s'effondrera d'une pièce.

C'est dans cet ordre d'idées que les campagnes subsidiaires ont de l'importance.

Si elles entraînent une certaine dispersion des ressources de l'ennemi, ce que ce dernier est de moins en moins en état de supporter; car il n'eut jamais à faire face à des demandes aussi urgentes d'assister ses alliés.

Etant donné ces considérations, se risquer davantage à l'ouest sans avoir l'assurance de la victoire est devenu pour l'ennemi plus périlleux que jamais. Le problème tactique a été la principale cause de l'hésitation allemande, mais une autre raison en a été l'effet qu'aurait eu un nouvel échec allemand en Autriche, en Bulgarie et en Turquie.

LA PRESSE ENNEMIE. — J'extrais du *Vorwœrts* ces passages du discours prononcé au Reichstag par le député Haase :

... Le comte de Hertling, MM. Payer et de Kühlmann ne sont que les feuilles de vigne chargées de couvrir l'autocratie militaire. Il serait surtout réjouissant que les arabesques diplomatiques, avec lesquelles on cherche à ornementer les points de vue militaro-annexionnistes, tombassent totalement, et que vînt à la place du chancelier impérial l'homme qui gouverne en Allemagne : le général Ludendorff.

Le comte Westarp nous a montré clairement ce que veulent le parti de la patrie et les militaristes qui sont derrière lui. Il ne faut à aucune condition qu'une entente se fasse entre les peuples, dût son propre peuple en périr. M. de Kühlmann était hier d'avis qu'il n'y a pas un homme raisonnable en Allemagne qui ait désiré la domination allemande du monde. Il

est à présumer que toute la littérature qui s'est amoncelée sur cette question a passé inaperçue à M. de Kuhlmann. Ce fut notre malheur et c'est comme l'empoisonnement de toute notre politique, qu'avant la guerre, des hommes en vue, non seulement aient déclaré par la parole, mais encore aient fait imprimer que l'Allemagne doit, quoi qu'il advienne, gouverner le monde. Et des idées semblables n'ont-elles pas aussi résonné dans un discours tenu récemment où il était dit que la conception prusso-allemano-germanique du monde devait lutter contre celle anglo-saxonne, et où, plus loin, était déclaré : il faut absolument que l'une l'emporte sur l'autre? Eh bien, je me rappelle combien souvent, durant cette guerre, nous avons entendu de la bouche de personnalités marquantes du gouvernement, que notre victoire est imminente et que nos adversaires ne tarderont pas à être abattus.

Le 1er février 1917, alors que la décision, lourde de conséquences, fut prise de mener intégralement la guerre sous-marine, le secrétaire d'Etat d'alors, Helfferich, a assuré devant la commission du Budget : « Etant donné la situation, il n'y a pour moi nullement à craindre que l'Amérique soit jamais en situation d'entrer activement dans la guerre. » Le Secrétaire d'Etat à la Marine, M. de Capelle, déclara : « Au point de vue militaire j'évalue à zéro l'appui apporté dans la guerre par les Etats-Unis à nos adversaires. » Et cependant aujourd'hui, d'après des renseignements dignes de foi, 700.000 Américains ont été débarqués sur le sol français, et, des transports américains qui amenèrent ces troupes, pas un n'a été torpillé.

Ces messieurs en sont de nouveau à la pré-histoire de la guerre et aux responsables de cette guerre. Nous ne pouvons oublier un seul instant que c'est l'Autriche-Hongrie, par son ultimatum à la Serbie, qui contraignit et voulut contraindre à la guerre. Et nous savons que l'Allemagne, d'après les déclarations du *Livre Blanc* lui-même, avait donné plein pouvoir à l'Autriche et s'était au préalable engagée à approuver sur ce point tous les actes de l'Autriche.

Messieurs, le discours que nous entendons partout, et au dire duquel la guerre nous aurait été malicieusement imposée, depuis longtemps déjà ne fait plus sur nous ni sur la plus grande masse du peuple la moindre impression. Le discours de M. de Kuhlmann n'a pu en rien nous satisfaire. Il n'est point suffisant que l'Allemagne exige l'intégralité de son territoire, alors qu'il n'est en aucune façon déclaré que nous aussi nous respecterons en toute circonstance le territoire des autres. La semaine précédente il a été imprimé dans l'*Homme Libre* un document trouvé sur des soldats allemands prisonniers. Dans ce document nous réclamons expressément Longwy et Briey et d'autres modifications de frontières dans les Vosges.

Ce qui a été dit sur la Belgique est un recul quant aux anciennes déclarations : la Belgique serait un objet de compensation. Nous avons suffisamment prouvé que l'envahissement de la Belgique ne pouvait en rien se justifier. Ce fut la violation d'un traité de neutralité. M. Stresemann est d'avis que la déclaration du Conseil des Flandres lue par lui aujourd'hui devrait être accueillie par toute l'Assemblée avec une émotion profonde. Mes sentiments et ceux de mes amis sont tout autres, les sentiments aussi de tous ceux qui, hors de cette enceinte, ont le courage de s'exprimer franchement sur cette sorte de bousillage qui nous a été offert ici. M. Stresemann, vous

savez aussi bien que moi que, même en Flandre, tous les éléments honorables ne parlent qu'avec mépris du soi-disant Conseil des Flandres.

Vous savez que jusqu'à la guerre pas un Flamand n'a pensé à s'appuyer sur l'Allemagne. Si des Flamands, habitants, citoyens du pays envahi le 6 août, se laissent aller à écrire d'une défense légitime contre leurs concitoyens, ils sont du coup jugés, eux et tous ceux qui se placent à leur côté.

Un orateur, M. Naumann, s'est aujourd'hui efforcé, comme le fit hier le Dr David, de galvaniser la résolution de paix du 19 juillet. Nul n'ignore maintenant que cette résolution est mort-née. Une pareille résolution n'est point le chemin qui conduira à la paix. Il faut pour cela de tout autres forces. Il ne s'agit pas seulement d'entreprendre une lutte de paix contre MM. Westarp, Stresemann et contre les facteurs importants sur lesquels ils s'appuient, mais il faut encore que les masses populaires qui veulent la paix jettent tout leur poids dans la balance pour rejeter à l'écart ces influences.

Je passe maintenant à la paix orientale. Cette déclaration du chancelier impérial de Bethmann-Hollweg, que le traité de neutralité de la Belgique ne serait qu'un chiffon de papier, a produit dans les pays neutres une impression véritablement désolante, et cette parole malheureuse est de nouveau remise à l'ordre du jour par la politique que notre gouvernement a entreprise contre la Russie après le traité de Brest-Litowsk. Il n'est pas un article de cette convention de paix qui n'ait été violé depuis la ratification du traité. L'article III définit et arrête les frontières de la Russie. Lors de la signature du traité, le général Hoffmann a déclaré, au nom de la direction suprême de l'armée, et a appuyé là-dessus, que tout territoire occupé par les troupes allemandes serait sans retard évacué le 3 mars, à une heure. Les troupes allemandes n'ont pas mis un pied hors des territoires occupés. Rien dans le traité de paix ne justifie l'avance de nos troupes en Crimée, dans le bassin du Don et au Caucase. Il y a là ruptures de traité, commises avec intention. A côté du désir de s'emparer de matières premières et de produits sur les territoires occupés illégalement, et, ce qui peut s'y trouver, de le prendre sans droit aux habitants, il y a partout la volonté d'opprimer la démocratie.

M. le Secrétaire d'Etat a fait montre hier d'une tout autre qualité, celle de pouvoir changer un fait précis en son contraire. C'est avec une nonchalance quiète que, devant le Parlement allemand en les mains duquel se trouve le traité de paix, il a prétendu que, par ce traité, il était rendu à la Turquie les districts transcaucasiens que les Russes lui avaient pris en 1878. Cette façon qu'a notre gouvernement de présenter l'histoire appelle la protestation la plus vigoureuse. Les districts en question, le traité de paix ne les accorde nullement aux Turcs. Au contraire, l'art. IV dit expressément que la Russie laisse aux populations des districts d'Ardahan, Kars et Batoum de s'organiser juridiquement et nationalement. La population de ces trois territoires a exprimé sans équivoque possible, lors des élections à la Douma russe, sa pensée politique et que pour rien au monde elle ne veut appartenir à la Turquie.

Il n'y eut d'ailleurs, à la Commission du Budget, aucune discussion à ce sujet. Pourtant cette question est de la plus grande importance, car il s'agit de savoir si les Arméniens doivent être tous livrés à l'exterminа-

tion. Pendant la guerre, la Turquie a massacré environ 800.000 Arméniens, et pas un Arménien ne peut espérer être épargné s'il reste sous la puissance des Turcs.

Messieurs, où que nous portions nos regards à l'est, partout nous rencontrons une politique qui aboutira fatalement à des effets néfastes, une politique qui ne peut en rien s'accorder avec le traité de paix, lequel représente déjà en soi une paix imposée par la force....

LA PRESSE NEUTRE. — « Cherchez le responsable » est un petit jeu auquel la presse aime à se livrer. M. Ed. Rossier s'y arrête lui aussi, dans la *Semaine littéraire* de Genève, en un article intitulé « le Trouble de l'Allemagne » :

Une personne qui me veut quelque bien avait, à mon intention, consulté un ancien officier supérieur allemand sur les origines de la guerre. Elle espérait ainsi triompher de mon impénitence. Ce militaire, dont le nom a été souvent cité autrefois, considérait comme la cause de tout le mal le désir de revanche de la France : c'est pour se venger de sa défaite et reconquérir ses provinces perdues qu'elle s'est rapprochée de la Russie et n'a cessé de la pousser aux résolutions extrêmes, jusqu'au mois de juillet 1914 où ses intrigues ont été couronnées enfin de succès... Une telle opinion convient bien à un ancien combattant de 1870 pour qui le Gaulois est toujours l'ennemi héréditaire. Mais, aujourd'hui, peu de gens la partagent en Allemagne. Il est de bon ton, au contraire, de plaindre les Français, ces victimes ébouies d'alliés rusés qui les conduisent rapidement à l'abîme. Tout au plus s'obstine-t-on à attribuer à M. Poincaré un rôle de guerre que l'honorable président, très à l'étroit dans ses fonctions constitutionnelles, aurait été singulièrement embarrassé de remplir.

Plus généralement admise est la responsabilité russe... L'empire des tsars, insatiable dans ses ambitions, aurait voulu évincer complètement le germanisme de la péninsule balkanique et de l'empire ottoman tout entier. Déjà, en 1912, c'est lui qui a provoqué la guerre. Depuis il n'a cessé d'encourager la Serbie dont les complots, chacun le sait, menaçaient gravement la sécurité de l'Autriche-Hongrie. Enfin, le 31 juillet 1914, le gouvernement de Saint-Pétersbourg a décliné la mission de paix à laquelle s'employait l'empereur Guillaume II et, en ordonnant la mobilisation malgré tous les avertissements, a fait éclater le conflit.

Plus répandue encore est la tendance à charger l'Angleterre de toutes les combinaisons perverses, de toutes les responsabilités sanglantes. Jalouse de la supériorité industrielle et commerciale de l'Allemagne, inquiète du développement de sa marine de guerre, elle aurait réussi à employer à ses fins la France passionnée et la Russie aveugle. Le candide sir Edward Grey, l'inventeur du *Wait and see*, en qui tant de gens voient encore aujourd'hui un germanophile désabusé, devient, pour les besoins de la cause, le plus rusé des diplomates et le plus machiavélique des hommes. Et tout féal Allemand, quand le jeu d'une imagination puissante entraîne sa pensée vers la perfide Albion, sent son cœur s'emplir de colère et murmure avec une foi implacable : *Gott strafe England !*

Et voilà que le Kaiser entre en scène... S'élevant infiniment au-dessus

de toutes les contingences, il déclare que si le peuple allemand n'a pas compris au début la signification de la guerre, lui, au moins, ne s'y est pas trompé, qu'aucune illusion ne l'a fait dévier de la poursuite de ses buts. Il s'agissait dans cette guerre, non pas « d'une campagne stratégique, mais du conflit de deux conceptions du monde : ou bien le maintien de la conception prusienne, germanique, en matière de droit, de liberté, de mœurs et d'honneur, ou bien son écrasement par la conception anglo-saxonne, qui fait une idolâtrie de la puissance de l'or et prétend courber en esclaves tous les peuples de la terre sous les maîtres britanniques ».

Il faudrait pourtant s'entendre ; d'autant plus que ces diverses explications sont difficilement concordantes : la nation allemande en est incapable. Sans doute, une autre version existe qui mérite quelque crédit et a l'avantage de tout concilier : c'est que l'empire, arrivé au degré de force que les militaires réclamaient et au degré d'orgueil que les pangermanistes souhaitaient, n'a plus voulu admettre à ses désirs ni limite, ni injustice. Etroitement uni à ses alliés d'Autriche, il a prétendu ouvrir au germanisme une large voie vers l'Orient turc. La guerre était le risque : il l'a admis d'un cœur ferme... Beaucoup souhaitaient d'ailleurs que ce risque se réalisât pour exécuter les prodigieux projets que les publicistes de l'avant-guerre exposaient à la nation attendrie. Aujourd'hui, ceux qu'animait cette philanthropique intention sont plus forts que jamais et si le peuple, attristé par les deuils, affaibli par la souffrance, fait parfois quelque difficulté à les suivre, le gouverment ne leur a encore rien refusé...

Telle est l'explication qui nous paraît la vraie ; mais ceux qui admettent cela en Allemagne sont si peu nombreux que leur voix se perd dans l'inutilité du vide, quand elle n'est pas étouffée par les murs de la prison...

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués vue de comptes rendus.]

Histoire

G.-V. Devas : *La nouvelle Serbie*. Avec 6 cartes ; Berger-Levrault. 15 »

G. Lacour-Gayet : *Bismarck* ; Hachette. 3 50

Henry Marguy : *Lafayette et les Etats-Unis* ; Figuière. » »

F. de Ryckman de Betz : *Le baron Nothomb et la question luxembourgeoise* ; Van Œst. 0 60

N. Wallez : *La Belgique et les régions rhénanes. Une campagne annexioniste en 1838* ; Van Oest. 0 60

Littérature

Très plaisante et récréative histoire du très preulx et vaillant chevalier Perceval le Galloys ; Payot. 4 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

G. Alphaud : *La France pendant la guerre*, 2e série ; Hachette. 3 50

Georges Bauret : *Au pied de l'Olympe* ; L'Expansion. 0 95

H. Brongniart : *Les travailleurs de la nuit* ; Rev. des Indépendants. 3 50

Gaston Choisy : *L'Allemagne secrète* ; Albin Michel. 4 50

Pierre Daye : *Avec les vainqueurs de Tabora*. Préface de M. J. Renkin ; Perrin. 3 50

Capit. Delvert : *Histoire d'une compa-*

gnie; Berger-Levrault. 3 50
Jules Destrée: *La Belgique et le Grand-Duché du Luxembourg*; Van Œst. 0 60
G. Gaillard : *Amérique latine et Europe occidentale*; Berger-Levrault. 3 50
Drs Huot et Voivenel : *Le Cafard*; Grasset. 3 50
Louis de Lichtervelde : *Le 4 août 1914 au parlement belge*; Van Oest. 1 25
Le Mensonge autrichien; Berger-Levrault. 0 75
Henri Libermann : *L'Infanterie héroïque et douloureuse*; Perrin. 3 50
Miles : *Le baron de Broqueville et la défense nationale*; Van Oest. 0 60
Léo van Puyvelir : *Le mouvement flamand et la guerre*; Van Oest. 0 60
Nicolas Sigur : *Pages de légende*; Fasquelle. 2 »

Philosophie

C.-A. Fusil : *L'Anti-Lucrèce du Cardinal de Polignac*; Edit. Scientifica. 4 50

Poésie

E. Andhré-Bouché : *Les Echos héroïques*; Imp. Lavigne, Tananarive. 5 »
Emile Cammaerts : *A ma patrie enchaînée*; Van Oest. 1 »
Léon Decortis : *Silhouettes épiques*; Figuière. 2 50
Luc Durtain : *Lise*; Crès. 2 50
Jean Gui : *Mélancolies harmonieuses*; Maison franç. art et édition. 2 »
Roger de Nereys : *Chants de la Vierge*; La Phalange. 4 »
Pierre Papillaud : *Sur le seuil de la vie...*; Maison franç. art. et édition. 2 »
X : *La Torche*; La belle Edition. » »

Publications d'art

Manfredini : *Dessins et légendes, 1914-1918*. Préface de L. Vauxcelles; Albin Michel. 4 50

Questions coloniales

M. Bourquin : *Les Visées de l'Allemagne sur le Congo belge*; Van Oest. 0 60
Paul Gaffarel : *Notre expansion coloniale en Afrique de 1870 à nos jours*; Alcan. 5 »

Roman

Henri Ardel : *L'Etreinte du passé*; Plon. 4 50
Frédéric Boutet : *Douze aventures sentimentales*; Flammarion. 3 50
Rodolphe Bringer : *Le Vicomte et son pote*; Albin Michel. 4 50
Maurice Dekobra : *Sammy, volontaire américain*; Edit. franç. illust. 4 »
Gyp : *Les Profitards*; Fayard. 3 50
André Maurois : *Les Silences du colonel Bramble*; Grasset. 3 50
Marquis de Montmorillon : *Au delà du sillon*; Grasset. 3 50

Sociologie

Daniel Bellet : *Le mépris des lois et ses conséquences sociales*; Flammarion. 3 50
Lysis : *L'erreur française*; Payot. 4 50
Joseph Reinach : *Mes comptes-rendus, discours, propositions et rapports*. Tome IV; Alcan. 3 50

Théâtre

Henry Bataille : *Le Théâtre après la guerre*; Ollendorff. 2 »

Varia

Petit annuaire des écrivains, 5000 noms et adresses; Revue litt. et artist. 3 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Paul Birault. — Mort de William Vogt. — A propos de la radiotélégraphie indigène. — Le cèdre de M. Anatole France. — La Patrie au XVe siècle. — Portrait de femmes espagnoles — Contre la polyandrie. — Pour préciser une date. — Les Restrictions à l'époque de Shakespeare. — Le Grand-Père de Gounod. — Le Prince Lichnowski et les « fils de Ichvé ». Maladie du sol. —

Kinder ! Kinder ! Kinder ! — Recettes de cuisine coloniale. — Mourom. — L'Insecte des Musées. — Un nouveau Mantegna en Amérique. — Le drapeau juif. — L'Allemagne veut un hymne national. — Les Oiseaux d'Océanie. — *La Renaissance artistique.*

Mort de Paul Birault. — Paul Birault, qui vient de mourir et qui avait été secrétaire de la rédaction à *l'Opinion*, collaborateur à *l'Eclair*, avait été lancé par une mystification parfaitement réussie : celle d'Hégésippe Simon, le précurseur de la Démocratie. Au contraire de la farce dite de Boronali, qui ne mystifia personne, celle de Paul Birault fit « marcher » tous les parlementaires qui avaient été choisis pour victimes, aucun d'eux ne s'esclaffa en lisant l'épigraphe tirée des œuvres supposées d'Hégésippe Simon qui ornait la circulaire destinée à hâter l'érection d'un monument dans la ville natale de ce grand homme, né dans plus de villes qu'Homère.

« Quand le soleil se lève, les ténèbres s'évanouissent », telle était la phrase que Paul Birault avait prêtée à Hégésippe Simon. Elle résume une part importante de l'éloquence dont les hommes sont si avides et qui, servie par le phonographe, a devant elle le plus bel avenir.

Dans les milieux de la nouvelle littérature et de la jeune peinture, Paul Birault était connu comme imprimeur.

Les plaquettes qu'aidé de sa femme, il imprima, rue de Douai, dans un couvent aujourd'hui disparu, où plus tard il fut le voisin d'un « village sénégalais », et ensuite dans la petite imprimerie de la rue Tardieu qui existe encore, sont dans les bibliothèques des bibliophiles.

Pendant la guerre, Paul Birault avait été un des plus spirituels collaborateurs du *Bulletin des Armées de la République.*

§

Mort de William Vogt. — William Vogt est mort le 17 juillet à Vandœuvres, près de Genève. C'est une figure des plus originales qui disparaît. Fils du grand naturaliste Carl Vogt, qui fut pendant vingt ans la gloire de l'Université de Genève, il tenait de son père de brillantes qualités d'intelligence, une verve pittoresque et primesautière et surtout une indépendance de caractère et de pensée qui ne se démentit jamais à travers les multiples conjonctures d'une vie des plus variées. Tour à tour et tout à la fois écrivain, artiste, homme politique, orateur, journaliste, pamphlétaire et même historien, bon vivant toujours et ayant conservé jusqu'à ses dernières années, en dépit de l'âge et de ses cheveux blancs, les mœurs quelque peu bohêmes de sa jeunesse, il était extrêmement connu en Suisse et dans les milieux littéraires et artistiques de Paris.

Venu jeune à Paris, où il fut pendant quelques années employé à la librairie Reinwald, il ne tarda pas à se mêler aux groupements artistes du Quartier Latin et de Montmartre. C'était aux années 1884 à 88, au moment du Chat Noir et des Hirsutes. On le rencontrait alors chaque soir, devant des piles de soucoupes et fumant de longues pipes, à la Taverne Alsacienne de la rue Jacob, tenue par Clarisse, pittoresque boîte, décorée de peintures données par les clients du lieu, et où s'étaient succédé toute une génération de peintres et de poètes, parmi lesquels Alphonse Daudet, Armand Silvestre, Paul Arène, Feyen-Perrin, dont deux grandes toiles enfumées pendaient aux murs, Cazin, Harpignies. On y voyait alors avec

Vogt, d'une façon régulière, Charles Cross, les peintres Louis Montégut et Van Muyden, le Dr Jaquin, Emile Ratez, plus tard directeur du conservatoire de Lille, Raoul Dumon, en littérature Raoul Minhar, un des premiers collaborateurs du futur *Mercure de France*, le poète Alfred Poussin dont Vogt paya une édition des *Versiculets*, Camille Piton, Jacquemin et Mme Jeanne Jacquemin, Metcalf, correspondant de journaux anglais, plus tard établi cabaretier au coin des rues de l'Echaudé et Bourbon-le-Château, le prince Gortschakoff, qui devait devenir ministre ou ambassadeur de Russie quelque part, le sculpteur Carriès, Louis Marsolleau, Georges Lorin. Quelques-uns des représentants de l'ancien groupe, comme Arène, Harpignies ou Cazin y reparaissaient quelquefois. Une fois par semaine, on disait des vers. La réunion s'augmentait alors d'Albert Samain, Moréas, Alfred Vallette, Louis Dumur, Edouard Dubus, Paul Morisse. William Vogt y répandait sa belle humeur, ses mots truculents, et préparait à loisir les pages qu'il devait réunir quelques années plus tard, sous le titre de *l'Altière Confession*, aux éditions de *la Plume*.

Rentré à Genève vers 1892, il y devint secrétaire de la rédaction du *Genevois*, sous Favon, et se mit à faire de la politique, publiant un grand nombre de brochures virulentes, créant ou plutôt ressuscitant l'antique parti des Libertins, guerroyant contre les « mômiers » et les francs-maçons, publiant le journal satitique *la Goutte* et se faisant élire au Grand Conseil où il siégea de 1898 à 1902.

Parmi les nombreuses œuvres de William Vogt, citons avant tout le beau livre qu'il a consacré à son père sous le titre : *La vie d'un homme : Carl Vogt;* puis, *l'Inéluctable*, drame, *Un escroc de haut vol, Le péril maçonnique en Suisse, Calvinopolis, Sexe faible, Catalogue des frans-macons suisses*, près d'une trentaine de *Pamphlets genevois* sur toutes sortes de sujets, politiques, littéraires, artistiques, où il ne craignait pas d'attaquer les idées les plus reçues et les personnages les plus influents dans la bonne ville de « Calvinopolis ».

L'attitude de Vogt, citoyen suisse et neutre, pendant la guerre, fut tout à fait courageuse et digne d'admiration. L'un des premiers, sinon le premier, il protesta violemment contre la germanophilie de la Suisse alémanique et la politique du Conseil fédéral. Il eut l'honneur, dès août 1914, d'avoir une brochure saisie et d'être même personnellement arrêté et détenu pendant quatre heures. Il a publié pendant la guerre un volume sur *la Suisse allemande en août 1914* (à Paris; l'ouvrage a été interdit en Suisse), trois *Pamphlets parisiens*, dont un sur Romain Rolland, et un volume, publié en cinq fascicules, intitulé *Bismarck, bronze imposteur*, contenant des points de vue ingénieux sur l'histoire du chancelier de fer.

Avec William Vogt, c'est un esprit original, un écrivain pittoresque, un honnête homme et un noble cœur qui s'en va, en même temps qu'un type curieux de notre époque.

§

A propos de la radiotélégraphie indigène.

A Monsieur le directeur du *Mercure de France*.

Monsieur,

A la suite des échos relatifs à la « radiotélégraphie indigène », parus

dans les numéros du *Mercure de France* du 16 juin et 16 juillet, voulez-vous me permettre d'apporter ma modeste contribution à la solution de ce curieux problème?

M. Pierre Daye, de l'armée coloniale belge, a très justement noté que c'étaient les tams-tams indigènes qui servaient d'instruments à cette « radiotélégraphie » ; mais je ne saurais être de son avis quand il suppose que « le code employé consiste sans doute en une sorte de primitif alphabet Morse qui permet d'exprimer les mots et les idées essentielles ».

Il est tout à fait impossible, à mon avis, pour les Noirs de l'A. O. F, tout au moins, — et je crois pouvoir en inférer à ceux du Congo, — d'épeler lettre à lettre des mots, et mot à mot des phrases, pour la raison qu'ils ne savent pas écrire. Les quelques rares exceptions constituées par les élèves des écoles européennes ou koraniques ne peuvent entrer en ligne de compte, d'abord parce que cette rapide propagation des nouvelles se fait dans la brousse peuplée d'illettrés, et aussi parce que ces élèves n'apprennent à écrire qu'une langue européenne ou l'arabe, et qu'ils ne sauraient figurer graphiquement que très approximativement leur propre langue indigène, à telle enseigne que j'ai eu la preuve qu'une lettre écrite en mossi avec des caractères latins, par un Noir, ne restait *à peu près* compréhensible que pour son auteur seul.

Mais les vrais coloniaux de la brousse, les chasseurs et ceux qui l'ont parcourue seuls, sans compagnie d'autre Blanc, arrivent vite à connaître ce que signifient les cris différents d'un même fauve, à commencer par l'hyène et le lion, dont les rugissements sont les plus coutumiers et leur étude de différenciation la plus facile. De même, on apprend vite la signification générale des différents battements de tam-tam. Sans doute, l'Européen n'a guère la facilité de connaître cette signification que de façon très grossière ; battements d'allégresse ou de deuil, avec leurs diversités, deuils de chef de case, notable, femme, par exemple ; battements du travail de la récolte ou du travail de la route, du travail de coutume indigène ou du travail commandé par le Blanc ; battements religieux d'incantation ou d'obsécration ; etc. M. Pierre Daye note qu'il a vu des chefs de province signifier au moyen du tam-tam à des villages éloignés d'apporter des vivres ; il aurait pu encore noter que, ce faisant, le griot ou le frappeur de tam-tam pouvait se faire comprendre de tel ou tel village particulier.

J'ai eu, quant à moi, la preuve, au cours de nombreuses confections de routes et de ponts, que les tambourinaires, en changeant simplement le rythme, l'intensité, la cadence du frappement, savaient signifier différentes choses et s'adresser, parmi la foule des travailleurs, non seulement tantôt aux hommes, tantôt aux femmes, non seulement à ceux de tel ou tel village, mais encore à ceux de telle famille, telle case déterminée. Davantage : il m'a semblé que les travailleurs piochant la terre de leurs dabas, rythmant leurs coups par des séries de cris *inarticulés*, répondaient en quelque sorte aux tambourinaires, entretenaient, si l'on peut ainsi dire, une espèce de très primitive conversation avec eux, *en langue tam-tam*.

Il faut savoir, en effet, que le rythme et ce qui m'a semblé la signification de ces cris *inarticulés* n'étaient pas constitués par les cris seuls, mais par l'union, à l'accompagnement ou à contretemps, des cris et des coups de pioches et des battements de mains pendant que le daba est jeté en l'air; il

faut savoir encore que ces cris ne sont jamais proférés par le même homme seul, mais successivement par plusieurs hommes, à la manière dont pourrait opérer un groupe d'orateurs prononçant, à eux tous, une seule phrase dont chacun d'eux articulerait, sucessivement, un mot ou deux.

Les tams-tams semblaient dire : Allons, plus vite ! courage ! vous aurez de pleines calebasses de mil ; travaillez, arrêtez, recommencez... Les travailleurs répondaient : Nous avons beaucoup de peine; nous avons beaucoup de force ; nous sommes joyeux ; nous sommes fatigués... Les tam-tams disaient cela par frappements forts ou légers, lents ou rapides, précipités, syncopés, crescendo, andante, à l'unisson ou à contretemps ; les travailleurs répondaient par cris, coups de pioche, battements de main, *en langue tam-tam*.

Cette longue explication tend à montrer, aussi clairement que je puis et que la choses en est susceptible, que la propagation des nouvelles par tam-tams ne se fait pas par épellation de mots, ni par traduction de phrases usuelles, mais par signification idéologique non transcriptible.

On en trouverait peut-être une lointaine équivalence dans le langage des fauves (je ne dirai pas des animaux domestiques) ; une sorte d'explication dans l'arabe parlé, le *hassânia* des Maures, intraduisible intégralement en arabe littéral, incompréhensible à un lettré ne connaissant que l'*arabia* et qui sont comme deux langues développées côte à côte dans une même langue. On en trouverait encore une analogie très proche, me semble-t-il, dans le mode musical des jueurs de balafon — mode qui pourrait bien être celui de la musique primitive, — un seul joueur de balafon, malgré que son instrument donne la gamme complète, m'ayant paru incapable de constituer une phrase musicale entière ; il faut plusieurs instrumentistes ensemble pour y arriver par orchestration.

Ainsi les Noirs auraient une langue très rudimentairement musicale, une langue tam-tam, qui ne serait pas une expression figurative de mots suivant un code quelconque, mais une sorte de deuxième langage pratiqué depuis des siècles et des siècles, et que les enfants apprendraient en même temps que leur langue maternelle, séparément (les tam-tams ne battent-ils pas presque constamment, à tout propos ?), une langue presque impersonnelle, presque universelle, par le fait que le son du tam-tam domine la brousse à de très grandes distances, sans obstacles, tandis que la voix maternelle reste confinée au dougou, au village, dans le petit cercle où les gens de même race ont pu sans danger aller et venir.

Les nouvelles transportées par ce que l'on a appelé : « radiotélégraphie indigène », et qu'il serait plus juste, à mon sens, de nommer : « radiotéléphonie nègre », ne sont pas fort compliquées : annonce de victoires ou défaites, mouvements de troupes, chiffre de morts, nécessités ou accidents de la vie coutumière... Le langage tam-tam est, je crois, capable d'exprimer tout cela et des choses plus précises, plus difficiles.

Agréez, je vous prie, Monsieur le directeur, mes très distinguées civilités.

K. F. H.

§

Le cèdre de M. Anatole France. — Dans le jardin qui entoure la riche et ancienne demeure seigneuriale que M. Anatole France a acquise

en Touraine, il y avait un cèdre, un cèdre planté là au temps de l'Empire. Le cèdre, essence précieuse, était magnifique, et M. Anatole France l'admirait sans réserve. Cependant dernièrement il le fit abattre, sans pitié.

« C'était un bel arbre, en vérité, dit-il, mais les cèdres n'ont été apportés en France qu'en 1804. Il n'était pas dans le style. Je le regretterai, mais il fallait qu'il fût abattu. »

§

La Patrie au XV^e siècle. — Il est bien curieux que les internationalistes, s'il y en a encore, n'aient pas eu l'idée de remettre en lumière les œuvres de Lorenzo Valla, qui, au xv^e siècle, discuta l'idée de patrie de la façon la plus singulière. En effet, dans son *De voluptate*, au chapitre *An moriendum sit pro aliis*, on trouve que la patrie n'est qu'un ensemble d'individus dont aucun ne doit vous être plus cher que vous-même et dont aucun n'a droit à votre mort.

Je n'ai pas l'obligation de mourir pour un citoyen, écrit Valla, ni pour deux, ni pour trois, ainsi à l'infini. Comment pourrais-je être obligé de mourir pour la patrie, qui est la somme de tous ceux-ci ? Le fait d'en ajouter un de plus change-t-il la qualité du devoir ?

Ne croirait-on pas à un paradoxe tel qu'en soutenaient il y une vingtaine d'années de brillants écrivains, dont quelques-uns sont aujourd'hui d'une académie et rougiraient si on mettait sous leurs yeux leurs anciennes opinions sur la patrie.

La guerre nous a enseigné la réalité de ce vocable sublime et les patries se multiplient au point qu'au témoignage de M. de Monzie, on en connaît aujourd'hui d'internationales. Mais que dire de la liberté qui, au xv^e siècle, régnait à Rome ! Lorenzo Valla, qui niait la patrie, se moquait du mariage, insultait le pape, ravalait Aristote, raillait les ordres, vivait à Rome, vanté, acclamé, professeur, chanoine et curial.

§

Portraits de femmes espagnoles. — La *Sociedad Española de Amigos del Arte* a organisé à Madrid une exposition de plus de 70 portraits de dames espagnoles peintes par des artistes espagnols.

Ce sont des reines, des dames de la cour, etc., du xv^e siècle à 1850. On y voit tous les types d'Espagnoles, la froide et grave Isabelle dont les joyaux contribuèrent à assurer les frais de l'expédition de Colomb allant découvrir le nouveau monde, aussi bien que cette belle Doña Leocadia Zamora y Quesada qui termina ses jours en qualité de carmélite.

Les primitifs sont représentés par Gorge Inglés, Alonso Gambez, Coello et Juan Pantoja de La Cruz, peintres sombres et d'une dignité austère.

L'école de Velasquez suit avec un coloris plus riant. On a exposé le portrait que Juan Carreño de Mitanda fit de Doña Mariana d'Autriche en habit de nonne, peinture sensuelle à la manière de Rubens. Un autre portrait du même artiste représente une fille naturelle de Philippe IV.

La comtesse de Monterrey, immortalisée par Zurbaran, est une étude en gris bleu, noir et blanc, moins sombre que ne sont en général les œuvres de ce peintre.

On a pris plaisir à revoir les portraits de Goya représentant des femmes plus frivoles. Il y a là deux merveilles, la jeune comtesse de Lazan, et la

célèbre actrice *La Tirana*, étude parfaite et très séduisante. On a aussi admiré les portraits par Vicente Lopez, Leonardo Alenza, Federico Madruzo et Rafael Pejeo.

§

Contre la polyandrie. — M. Augoulvant a adressé aux fonctionnaires placés sous ses ordres une circulaire relative aux mariages des femmes des mobilisés noirs.

Il y proclame la nécessité d'interdire le remariage des femmes des mobilisés noirs tant que le décès du premier mari n'a pas été affirmé par une pièce officielle. Cette interdiction aurait pour but d'éviter des incidents au moment du retour des mobilisés dans leur foyer.

D'autre part, il constate les difficultés qu'il y a à réaliser cette mesure. Les remariages suivis de naissances contractés par des femmes de tirailleurs sont nombreux et créent des situations de fait qu'il faudra bien respecter.

M. Augoulvant ajoute que l'on poursuivra ceux ou celles qui se seront unis en violation des règles et que la répression judiciaire pourra également atteindre les membres de la famille et les notables ayant consenti ou procédé à la célébration d'un tel mariage.

M. Augoulvant se croit plus fort que Napoléon et être en mesure d'éviter qu'il n'y ait après la guerre des colonels Chabert noirs. Il évitera les mariages, mais non les liaisons. Ecartant les unions légitimes, il diminuera les naissances à un moment où l'intérêt de la France commande d'encourager tout ce qui peut aider à la repopulation. Il est peut-être bien que M. Augoulvant prenne ces mesures officiellement, mais il vaudrait mieux qu'officieusement il n'en tînt pas compte. La morale de toute fable, c'est, aujourd'hui, qu'il faut à la France beaucoup d'enfants.

§

Pour préciser une date. — Il arrive parfois que, pour une raison ou pour une autre, on désire rechercher quel jour de la semaine s'est produit tel ou tel événement dont on ne se rappelle que la date. On n'a pas toujours de calendrier perpétuel ou *l'Art de vérifier les dates*, ou encore le *Trésor de chronologie* de Mas-Latrie, à sa disposition. On les remplacera aisément par le petit problème suivant :

Soit, par exemple, le 6 mai 1882. A quel jour de la semaine correspond cette date ? On le trouvera en faisant cette petite opération :

Additionner :

1° le millésime	1882
2° le 1/4 du millésime $\frac{(1882)}{4}$	470
3° le 1/4 des 2 premiers chiffres du millésime $\frac{(18)}{4}$	4
4° le nombre de jours écoulés depuis le 1er janvier	126
(Dans ces trois dernières opérations, on néglige les restes.)	
Total	2482
Soustraire les deux premiers chiffres du millésime (18)	18
Reste	2464

Diviser ce reste par 7 $\frac{(2464)}{7}$ 352

Le reste de cette division étant zéro, le jour cherché est un samedi. Le chiffre zéro représentant le samedi, le chiffre 1 le dimanche, le chiffre 2 le lundi, etc.

§

Les restrictions à l'époque de Shakespeare. — Lorsque les restrictions que nous subissons nous furent imposées par nos successifs ministres du ravitaillement, on rappela avec à propos le « carême patriotique » institué par les grands ancêtres de la Révolution. Ceux-ci se doutaient-ils qu'ils ne faisaient, comme M. Viollette ou M. Boret, que reprendre une défense édictée du temps de Shakespeare, sous le règne d'Elisabeth ?

Cette reine, nous apprennent les commentateurs du poète, avait fait défense aux bouchers de vendre de la viande pendant le carême, non dans un but de mortification, mais dans le but (que Montégut, le traducteur de Shakespeare, trouve « fort singulier ») d'encourager les pêcheurs et les marins en faisant vendre plus de poisson, et aussi dans l'idée « encore plus singulière » (nous la jugeons beaucoup moins singulière aujourd'hui) d'augmenter, par cette abstinence forcée de toute la population, la quantité de viande à consommer le reste de l'année. Comme aujourd'hui encore, les malades et les infirmes ne pouvant pas se passer de viande, un certain nombre de bouchers avaient l'autorisation de tuer un nombre déterminé d'animaux pendant le carême.

C'est ce qui explique les paroles que Shakespeare met dans la bouche du révolté Cade, lorsqu'il dit au boucher Dick (*Henri VI*, acte IV, sc. III) :

« Ils sont tombés devant toi comme des moutons et des bœufs, et tu t'es conduit comme si tu avais été dans ton propre abattoir. Voici comment je te récompenserai : le carême sera une autre fois aussi long qu'il l'est maintenant, et pendant tout ce temps-là, tu auras licence de tuer pour cent personnes moins une, par semaine. »

§

Le grand-père de Gounod. — Une coquille qui s'est glissée dans un écho du *Mercure*, — le mot fournisseur au lieu de fourbisseur, — a été relevée, dans le numéro du 1er juillet, par un lecteur qui écrit que le grand-père de Gounod était « fourbisseur des armures du roi ». Le titre de Nicolas-François Gounod, qui fut le dernier à le porter, n'était pas tout à fait aussi long. Nicolas-François était simplement, de même que son père auquel il avait succédé, « fourbisseur du roi ». Compté parmi les « illustres », le premier «fourbisseur, doreur et damastineur » du roi, logé aux galeries du Louvre, avait été Jean Petit. Ses successeurs portaient simplement le titre de fourbisseur, métier qui consistait à fourbir, monter, garnir et au besoin dorer, ciseler et damasquiner les épées. Il n'est nullement question d'armures dans tout cela. Celles-ci étaient du ressort des armuriers et des boucliers.

Le bisaïeul de Gounod, Antoine, était entré au Louvre par brevet du 25 novembre 1730. Il assura la survivance de son logement à son fils cadet en 1751. Celui-ci, prénommé Nicolas-François, né et mort aux galeries du

Louvre (1711-1795), fut le dernier fourbisseur du roi et le grand-père du compositeur.

§

Le Prince Lichnowski et les « fils de Ichwé ». — Si l'on veut bien se reporter à la première version parue en notre langue, et de façon « intégrale », du fameux *Mémoire* du Prince Lichnowski, celle du *Journal des Débats* du mercredi 24 avril 1918, on y lira le couplet final suivant :

Nous ne refoulerons pas les « fils de Ichwé » ; l'avenir réalisera le programme du grand Cecil Rhodes qui voyait le salut de l'humanité dans l'expansion britannique, dans l'impérialisme anglo-saxon :

Tu regere populos, Romane, memento.
Haec tibi erunt artes : pacisque imponere morem,
Parcere subjectis et debellare superbos.

Cette version s'appuie sur le seul texte de la *Muenchner Post* des 26 mars-5 avril 1918. Ultérieurement, une autre transcription, émanant de l'*Information Diplomatique* (3, rue François Ier, Paris), fut donnée, d'après le même garant, sauf, cependant, à partir du ch. : *Arrivée en Allemagne* où, déclarait-on — *v. gr.* dans la *Revue Politique et Parlementaire* du 10 mai 1918, — le texte de la feuille socialiste bavaroise doit être complété par celui du *Vorwaerts* du 20 mars 1918. Or, dans cette traduction corrigée, telle qu'elle fut publiée par la *Revue* de M. F. Faure, il n'est plus question, au couplet final, de « fils de Ichwé », mais bien de « fils de Jahvé », et cette variante semblerait indiquer — que l'on se reporte au nº du 10 juin de la *Revue Politique et Parlementaire*, p. 311 — que le traducteur, désespérant de tirer au clair l'énigme de cet « Ichwé », l'aurait allègrement mué en le Dieu d'Israël, transformant, du même coup, les fils d'Albion en héritiers de la race élue, sans doute à la suite de la conquête de Jérusalem... *Per Bacco !*

Il eût suffi, pour résoudre ce petit problème d'érudition, de se souvenir d'un passage de la *Germanie*, de Tacite, tout au début, § 2, où il est question des trois fils de Mann : « *Manno tres filios assignant, etc.* », fils dont les noms firent appeler *Ingévons* les plus près de l'Océan, *Hermions* ceux de l'intérieur, *Istévons* tout le reste. Malte-Brun (*Géographie Universelle*, 6e éd., t. I, p. 128) admet que ces Ingévons représentaient les Saxons et il n'est nul besoin d'être grand angliste pour savoir que Muellenhoff a restreint le terme aux Frisons et autres tribus teutonnes qui conquirent la Grande-Bretagne, en se basant sur l'existence d'un dialecte anglo frizon auquel est fréquemment appliquée la dénomination d'*inguéonique*.

D'autre part, M. le professeur W. H. Stevenson, de St John's College, Oxford, écrit dans l'*Observer* que « *the name intended must be, I think, Ingwe* ». En effet, ce Monsieur est connu comme Dieu, ou, tout au moins, héros dans des monuments littéraires anciens tant francs que scandinaves ou *old english*, où il se présente sous la forme *Ing*, qui, nous apprend M. W. H. Stevenson, « *was known by Lincolnshire peasants as late as the end of the thirteenth century* ». — C. P.

§

Maladies du sol. — Il y a des maladies du sol. Certaines d'entre elles viennent de faire leur apparition en Hollande, en Danemark et en Allema-

gne. Voilà une plaie comme le Vieux Dieu n'en envoya pas en Egypte. Ces maladies se traduisent par une perte de fertilité du terrain, à laquelle les céréales sont particulièrement sensibles.

La première de ces maladies, apparue en 1905, a été nommée en néerlandais *haverziekte* (maladie de l'avoine) et en allemand *Dœrrfleckenkrankheit*. En 1913 et 1914 à Hooghalen est apparue une autre maladie du sol appelée *maladie de Hooghalen*, à laquelle sont sensibles les cérérales, la betterave et la pomme de terre.

Les causes de ces maladies du sol ne sont pas encore bien connues, mais on a constaté une relation entre leur apparition et la teneur du terrain en acide humique libre, ce qui permet des tentatives ou plutôt de véritables cures ayant pour but de rendre à la terre la santé qu'elle avait perdue.

§

Kinder! Kinder! Kinder! — C'est le cri que lance en Allemagne Friedrich Naumann. On voudrait qu'ici aussi quelqu'un demandât : « Des enfants ! des enfants ! des enfants ! »

La campagne pour la repopulation a été entreprise en Allemagne avec des moyens qui vaudraient qu'on les étudiât ici même.

Selon Walter Kluge, la plus terrible des guerres se produisit au moment même où le nombre des naissances tendait à décroître.

Il publie trois tables démographiques dont l'une démontre que les races allemandes ont plus à craindre de l'avenir que les races slaves ou mongoles.

Une deuxième prouve que l'accroissement des naissances a beaucoup diminué en Allemagne.

Une troisième enfin fait ressortir la forte proportion de la mortalité chez les enfants illégitimes.

Kluge conclut que si on ne remédie pas à la dépopulation, l'Allemagne se trouvera bientôt en face d'un problème insoluble.

Il attribue la diminution des naissances à la couardise des soldats qui dans les tranchées font preuve de courage en face de l'ennemi et en manquent totalement pour faire des enfants.

Des maisons, des concessions de terres aux soldats qui reviendront de guerre favoriseraient beaucoup, d'après l'écrivain allemand, l'augmentation de la natalité !

Pour procréer des enfants sains, il conseille une vie et une nourriture saine, pas d'alcool et pas de tabac.

§

Recettes de cuisine coloniale. — La cuisine des colonies offre des recettes savoureuses qui peuvent être avantageusement essayées, par exemple, les jours sans viande.

Le *Blaff* est un mets épicé des Antilles françaises.

On nettoie des maquereaux. On les fait mariner une demi-heure dans du piment écrasé, du sel, du poivre et de l'ail hâché.

On fait bouillir d'autre part un court bouillon fait d'eau salée, dans laquelle trempent des oignons en tranche, un bouquet de persil, des clous de girofle, du thym, de la ciboule, un gros piment entier, une gousse d'ail écrasé.

Quand ce court bouillon a bouilli une heure, on ajoute le poisson sans sa marinade. On laisse cuire un quart d'heure. On sert le poisson à part arrosé de jus de citron.

L'omelette aux oursins a la même origine. On fait revenir une bonne quantité de jaune d'oursin que l'on mêle aux œufs battus et l'on procède comme pour une omelette ordinaire.

§

Mourom.— Le gouvernement bolcheviste s'est, dit-on, retiré à Mourom, petite ville de 15.000 habitants située assez loin de Moscou.

Un des plus grands héros des anciens chants russes, Ilia Mouromietz, était de Mourom.

Ilia Mouromietz, selon la légende, fut assis pendant 33 ans sans pouvoir se lever. Toute une école de peinture, au XIXe siècle, s'était consacrée à représenter la figure du preux russe qui fut un grand redresseur de torts et un défenseur de la religion russe.

C'est Mouromietz qui tua Soloveï-Rosboïnik (Rossignol le brigand), qui sifflait dans les forêts de telle façon que tous les passants mouraient.

Mourom est encore célèbre dans les légendes pour ses forêts, considérées par le folklore russe comme les plus grandes du monde.

§

L'insecte des musées.— La larve du *Trogoderma tarsale*, qui infecte souvent les musées, a la vie dure.

Le professeur Wodsedalek en a fait vivre quelques-unes du 28 octobre 1911 au 25 décembre 1915, c'est-à-dire cinq ans, un mois et 29 jours sans leur donner de nourriture.

Au reste, elles auraient sans doute vécu beaucoup plus longtemps, si leur maître ne les avait trimballées durant tous ses voyages.

Elles changeaient de peau après chaque excursion et manifestaient dans leur nouvelle enveloppe les progrès de leur décrépitude.

Le professeur Wodsedalek a constaté que ces larves affamées, réduites à leur plus simple expression, restent cependant aptes à s'accroître de nouveau, si elles sont nourries. En alternant les périodes de jeûne et d'alimentation. on peut voir les larves rattraper et perdre leurs dimensions.

Les expériences de Wodsedalek qui intéressent la biologie générale méritent d'être signalées. Au reste, ces expériences sur le jeûne ne sont-elles pas d'actualité en cette époque de restrictions alimentaires.

§

Un nouveau Mantegna en Amérique. — Charles W. Hamilton a acheté la *Judith* de Mantegna qui faisait partie jusqu'ici de la collection Pembroke.

Dans les trois autres variations sur le même thème dues au génie de Mantegna, l'héroïne triomphante ne perd pas de vue la tête sanglante d'Holopherne jusqu'à ce qu'elle l'ait mise dans le sac.

Dans le *Mantegna* d'Amérique, au contraire, elle se détourne pour ne pas voir et elle a un air de lassitude et de désespoir.

Cette *Judith* est une expression complète du génie païen de Mantegna.

§

Le drapeau juif. — La légion juive qui parcourut New-York avant

d'aller rejoindre le bataillon juif d'Angleterre qui combat en Palestine était précédée d'un drapeau national, étendard d'une *nation alliée*.

Ce drapeau était le *Maghen David* blanc avec une seule étoile bleue.

La musique militaire du bataillon juif jouait le chant national israélite, l'*Haltikwah*, qui a plus de deux mille ans.

Au reste, les juifs qui vont combattre en Palestine se battront pour la libération de leur patrie.

L'Amérique constitue déjà un *fonds de préparation pour la Palestine*, premier budget de l'Etat à constituer. Plusieurs millionnaires sionistes de New-York ont déjà tout préparé pour aller en Palestine aussitôt que l'occasion se présentera.

Et l'on est bien obligé de se souvenir qu'un très grand nombre de prophéties établissent une relation entre la reconstitution du royaume de Jérusalem et la fin du monde.

§

L'Allemagne veut un hymne national. — L'Etat prussien a mis au concours un nouvel hymne national, paroles et musique.

3.200 compositions ont été envoyées par les poètes et les musiciens de toute l'Allemagne. Aucune n'a paru digne d'être adoptée.

Si bien qu'on peut se demander si les poètes manquent en Allemagne, ainsi que les musiciens, ou si le sentiment national est éteint chez nos ennemis ?

§

Les oiseaux d'Océanie. — Tandis que la guerre dure, la vie et la science continuent. C'est pourquoi M. le professeur Brasil, de l'Université de Caen, travaille silencieusement et modestement à l'ouvrage qu'il prépare depuis plusieurs années sur les oiseaux des possessions françaises de l'Océanie.

Il a reçu dernièrement une étude sur le *Ruro*, ainsi que les peaux de deux de ces oiseaux.

§

La Renaissance artistique. — Une nouvelle association, *la Renaissance artistique*, 54, avenue du Maine, Paris, vient de se fonder pour l'étude et la réalisation de tous les progrès se rattachant à l'activité théâtrale, littéraire, artistique. Au cours de sa première assemblée générale ont été approuvées les opérations afférentes à la constitution de la Société.

Cette assemblée a nommé son Conseil d'Administration, dont le Bureau est ainsi constitué : Président, M. Pierre Veber ; Vice-Présidents, Madame Lara, de la Comédie Française, et M. Edmond Teulet ; Secrétaire, M. Paul Brabant, intérimaire de M. Henri Charpentier, aux armées.

Les fonctions de Directeur-Administrateur-Délégué ont été confiées à M. Laurent Bruna.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

a période de vacances dans laquelle nous sommes entrés ne nuit en rien à la
ne tenue de la cote qui se maintient fort bien.
os rentes accentuent encore leur reprise : le 3 o/o à 61 fr. 80; le 4 o/o à
r. 10; et le 5 o/o à 88 fr. 55.
es demandes se sont produites sur les fonds russes dont on s'est occupé plus
vement ; aussi regagnent-ils en général deux ou trois points. Le 5 o/o 1906
e de 49 fr. 75 à 52 fr. 25 et le 3 o/o 1891 de 33 fr. à 35 fr. 60.
oujours bien influencées par la récente élévation de leurs tarifs, les actions de
grandes Compagnies de chemins de fer voient leurs cours en progrès appré-
le : Orléans, 1119 fr.; Est, 762 fr.; Midi, 960 fr.; P.-L.-M., 950. Notons tou-
is un léger fléchissement des cours du Nord à 1150 francs.
os chemins de fer métropolitains sont calmes, le Nord-Sud à 115 fr. et le
ropolitain à 389 fr. 50. Les recettes de cette dernière compagnie n'ont
ais été aussi importantes mais malheureusement les dépenses ont augmenté
l élement et dans une proportion telle qu'à une plus-value de recettes de
de 30 o/o correspond une moins-value de 40 o/o dans les bénéfices. La
mpagnie s'occupe d'obtenir, soit par l'autorisation d'élever ses tarifs, soit par
autre moyen, une compensation au surcroît de charges qu'elle supporte et
sont en dehors de celles prévues par ses contrats de concession.
os grandes banques s'écartent peu de leurs cours précédents. Excellente
e de la Banque de Paris à 948 fr., et de l'action du Crédit foncier qui cote
fr. coupon détaché.
e Rio maintient sa fermeté à 1900 et Peñarroya accentue son mouvement de
sse à 1260. La cotation de ces valeurs (et il en est question) aux bourses
gnoles serait susceptible d'élargir leur marché.
ensemble des valeurs métallurgiques témoigne d'excellentes dispositions :
ge, 725 fr.; Basse-Loire, 327 francs.
es pourparlers en vue d'une intervention du Japon et des autres alliés en
sie ont pris une tournure plus encourageante, aussi au groupe des indus-
s russes, plusieurs de ces titres se traitent-ils au-dessus de leurs cours pré-
nts.
es valeurs de phosphate ont un bon courant de demandes : Phosphates de
a, 1005 fr.; nouvelle avance des Phosphates Tunisiens à 281 francs.

LE MASQUE D'OR.

BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Bons de la Défense Nationale offrent toutes
lités pour effectuer un placement de pleine
, qui n'immobilise les capitaux engagés que
n de temps et qui donne au Trésor public les
ces indispensables au salut du Pays.
ouve les *Bons de la Défense Nationale* par-
Agents du Trésor, Percepteurs, Bureaux de
Agents de Change, Banque de France et ses
sales, Sociétés de Crédit et leurs succursales,
utes les Banques et chez les Notaires.

Voici à quel prix on peut les obtenir :

PRIX NET DES
Bons de la Défense Nationale
(Intérêt Déduit)

MONTANT DES BONS	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS		
	3 mois	6 mois	1 an
100	99 »	97 50	95 »
500	495 »	487 50	475 »
1.000	990 »	975 »	950 »
10.000	9.900 »	9.750 »	9.500 »
50.000	49.500 »	48.750 »	47.500 »
100.000	99.000 »	97.500 »	95.000 »

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes . Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.